



ANNEXES

Au document suivant :

Le financement public de projets culturels transdisciplinaires
Le cas de Genève, Suisse

Rédigé par : **GUEVRY LENA**

Stage effectué chez IAF Holding du 1^{er} janvier au 30 juin 2015 à Genève (Suisse) sous la direction
d'Anouck Grau, directrice de l'exposition *Ride The Wall*

Mémoire professionnel sous la direction de Michel KNEUBUHLER

Université Stendhal Grenoble 3
UFR Langage, Lettres et Arts du spectacle, Information et Communication
Mémoire de Master professionnel – 30 crédits
Mention « Lettres et Arts du Spectacle »
Spécialité « Diffusion de la culture » - 2^e année
Année universitaire 2015-2016

SOMMAIRE

1. Bilan moral et financier de la deuxième édition de Ride The Wall.....	3
2. Budget du partenariat entre NESCAFE Dolce Gusto et Ride the Wall.....	33
3. Article <i>Jeux de Mots</i>	35
4. Communiqué de presse de la deuxième édition de l'exposition Ride The Wall.....	39
5. Dossier de presse de la deuxième édition de l'exposition Ride The Wall.....	41
6. Dossier pédagogique de la deuxième édition de l'exposition Ride The Wall.....	75
7. Retranscription de l'entretien avec Joëlle Comé.....	95
8. Réponses au questionnaire envoyé à Joëlle Comé.....	103
9. Retranscription de l'entretien avec André Waldis.....	107
10. Retranscription de l'entretien avec Michèle Freiburghaus.....	115
11. Déclaration d'intention pour la mise en place d'une politique culturelle concertée et renforcée.....	120
12. Retranscription de la conférence de Sami Kanaan, « politique culturelle : les mutations nécessaires », Institut National Genevois, octobre 2012.....	122
13. Feuille de route du département de la culture et du sport de la ville de Genève.....	136

Annexe n° 1

Bilan moral et financier de la deuxième édition de Ride the Wall

La maison-valise

RTW

RIDE THE WALL

BILAN MORAL ET FINANCIER 2015


5 - 26 juin 2015

SIP

10 Rue des Vieux-Grenadiers, 1205 Genève

SOMMAIRE

1. Ride The Wall 2015	4
Le lieu	4
Les artistes	4
Exposé des évènements.....	6
2. Bilan moral de l'exposition Ride The Wall	14
a. Les objectifs.....	14
Artistiques	14
Sportifs	14
Educatifs	15
Culturels	15
Caritatifs	15
b. Bilan qualitatif de l'exposition Ride The Wall.2015.....	16
3. Bilan quantitatif de l'exposition Ride The Wall	18
4. Bilan financier de l'exposition Ride The Wall	25
5. Conclusion	28
Remerciements	29



Ce bilan moral et financier vise à rendre compte de l'exposition «Ride The Wall» qui s'est déroulée du 5 juin au 26 juin 2015 au sein de la SIP, dans les locaux de l'ancienne boîte de nuit situés au 10 rue des Vieux-Grenadiers au cœur du Quartier des Bains de Genève.

L'objet de cette manifestation est de mettre en lumière, dans un même évènement, l'univers de l'art urbain et celui des sports de glisse. Ce rapport va permettre d'expliquer les raisons d'un tel projet, d'en décrire le propos et d'exposer les résultats de la deuxième édition de la manifestation «Ride The Wall».

1. RIDE THE WALL 2015



Le lieu

Parce que l'art urbain et les sports de glisse ont en commun cette envie de toujours conquérir de nouveaux espaces, Ride The Wall s'est lancé en 2015 un nouvel objectif : investir chaque année un lieu nouveau. Pour cette deuxième édition, nous avons décidé d'investir la SIP ; cette boîte de nuit mythique fermée il y a deux ans et depuis en friche. Logé dans les locaux de l'ancienne Société d'Instrument de Physique, cet espace de 700 m² brut et industriel correspondait en tous points aux besoins de nos artistes.

Nous avons pu ainsi présenter une exposition à l'image de ce que représentait, il y a 150 ans déjà, la Société genevoise d'Instruments de Physique ; un haut lieu d'excellence et de précision technique. Ici nous n'avons pas présenté le fleuron de l'industrie des machines mais celui de l'art urbain contemporain. Ce bâtiment, au cœur du centre artistique de Genève et en face du MAMCO, musée d'art contemporain, était l'endroit idéal pour légitimer cette deuxième édition.

Ride The Wall a redonné vie à la SIP en permettant à une sélection d'artistes reliés à la culture urbaine, d'investir ses murs sur deux étages en questionnant, à travers sa scénographie, la place physique qu'occupe l'art urbain aujourd'hui.

Les artistes

Le choix des artistes s'est fait selon une seule directive ; ils devaient entretenir un lien de près ou de loin avec la culture urbaine ou les sports de glisse. Ainsi, nous décidons d'inviter de grands noms de l'art urbain, parmi lesquels Shepard Fairey pour les Etats-Unis, L'Atlas et Blo pour la France ou encore Okuda pour l'Espagne, aux côtés d'artistes locaux émergents comme le duo Raphaël Borer et Lukas Oberer, Ben Thé, Rylsee ou Brokovich. Pour représenter l'univers de la board culture nous décidons d'exposer trois photographes de sports de glisse ; Arto Saari, légende du skateboard, Matt Georges et ses clichés de snowboard et Jérémy Bernard pour le ski. Enfin, Benjamin JeanJean, ovni de la programmation artistique, rejoint les artistes Ride The Wall 2015 pour ses croquis inspirés du monde du surf. Ci-dessous, la liste complète des artistes exposés.

SHEPARD FAIREY / OBEY THE GIANT

L'ATLAS

TANC

OKUDA

YZ

BLO

RAPHAËL BORER & LUKAS OBORER

LEMODULEDEZEER

BENJAMIN LAADING

BENJAMIN JEANJEAN

RYLSEE

GODDOG

BROKOVICH

BEN THÉ

GOIN

JEAN JEROME

WOZDAT

STIV DUNAND

YGREK1

ASTUS

ARTO SAARI

MATT GEORGES

JEREMY BERNARD

Exposé des évènements



Pré-évènements NESCAFÉ Dolce Gusto

2015 a vu Ride The Wall rejoindre NESCAFÉ Dolce Gusto pour sa campagne « be an Espresso’Nist, the art of drinking coffee » dans 4 villes de Suisse en commençant par Zürich, Bâle à la veille de la célèbre foire d’art ArtBasel, Genève dans les murs de Ride The Wall, et Montreux pour le Festival de Jazz, lieu incontournable de la musique dans le monde.

BANE, KRON, Raphaël Borer et Lukas Oberer ainsi que Jean-Jérôme, 4 artistes sélectionnés par Ride The Wall pour NESCAFÉ Dolce Gusto, ont pu s’exprimer en performant des live paintings sur les stands NESCAFÉ Dolce Gusto, deux jours durant, dans les gares de Zürich et de Bâle, à Genève et à Montreux. Un programme informatique a été créé afin de permettre aux quelques 25’000 amateurs de café NESCAFÉ

Dolce Gusto de révéler leur créativité sur des écrans tactiles géants en compagnie des artistes. Un concours à la clé, sous l’œil expert des artistes de Ride The Wall, le gagnant s’est vu partir pour New York.

La synergie entre NESCAFÉ Dolce Gusto et Ride The Wall nous est apparue évidente dès lors que la campagne publicitaire Nestlé tend à faire connaître de jeunes artistes urbains suisses et de leur donner un coup de pouce en leur donnant ainsi une visibilité. C’est pour cela que Ride The Wall a également pu permettre de produire une bache monumentale de Raphaël Borer et Lukas Oberer inspirée du café NESCAFÉ Dolce Gusto qui a enveloppé la SIP durant toute l’exposition. Les œuvres créées à Bâle et à Zurich ont ensuite été exposées durant plusieurs semaines dans les gares de ces villes.



Le montage

L'équipe de Ride The Wall a reçu les clefs de la SIP trois semaines avant le début de l'exposition, soit le 16 mai 2015. Nous n'avions donc que quelques semaines pour remettre en état les 700 m² alors en friche depuis plus de 2 ans. Pour cela, plus de vingt bénévoles se sont mobilisés pour repeindre les 350 m² du deuxième étage, et pour nettoyer du sol au plafond le premier et le deuxième étage. L'espace n'étant pas en état de fonction, il a fallu également faire mettre de l'électricité et de l'eau grâce à l'aide des entreprises Di Mario électricité et De Souto Plomberie. La scénographie a pu ensuite se dessiner petit à petit avec diverses constructions en bois réalisées et montées par l'entreprise Les Ateliers Casaï pour aménager l'espace. Enfin, l'accrochage des tableaux dans l'espace galerie a été géré par l'entreprise de transport d'œuvres d'art Arts-Franc SA qui a accroché 141 œuvres en moins de 3 jours.



La résidence artistique

Pour Ride The Wall 2015 il s'agissait également de mettre en avant l'essence même du street art, ses origines. C'est pour cela que nous avons laissé quartier libre à nos 22 artistes sur les 350 m² du premier étage. Tous se sont vu attribuer un espace, une salle, un mur, des fenêtres, qu'ils pouvaient s'approprier comme ils le souhaitent, à la manière d'un espace qu'ils auraient choisi dans la rue. Le premier étage de la SIP devenait au fur et à mesure des deux semaines de résidence un espace immersif au cœur de la culture urbaine.

Pour cela nous avons eu l'aide de nos partenaires Posca et Amsterdam qui nous ont fourni des marqueurs et des bombes aérosols pour chaque artiste.



Okuda fut le premier à poser ses couleurs sur les murs de la SIP. C'est à la bombe, en seulement deux jours, qu'il a recouvert l'intégralité des anciennes toilettes femmes. Formes géométriques et couleurs vives, cette installation à même les murs contrastait avec ses œuvres, plus sombres, comme torturées représentant des corps de femmes rondes. Son travail avait aussi pour but de contraster avec « l'Etoile » sa pièce maîtresse, et la galaxie, peinte en face de celle-ci.



Stiv Dunand, Wozdat, et Ben Thé, trois artistes genevois, ont posés leurs affaires à la SIP une semaine avant l'ouverture, afin d'avoir le temps de s'imprégner des lieux et de proposer une fresque reflétant le travail de chacun.

ASTUS, notre gagnant du concours Ride The Wall venait peindre entre ses révisions d'examen. Cadet de la promo, à tout juste 19 ans, ASTUS a pu demander conseils aux divers artistes plus affirmés et s'intégrer ainsi rapidement à la petite famille d'artistes Ride The Wall.

GO IN, le deuxième gagnant du concours, intervenait lui la nuit lorsque les artistes avaient déserté les lieux dans le but de garder son anonymat. Adeptes du pochoir nous lui devons la Blanche Neige à la grenade qui a surpris plus d'un visiteur.

GODDOG, issu de la scène street art française, a investi tout le bloc d'entrée de l'exposition; une œuvre abstraite, cubiste, résolument contemporaine d'une part noire et blanche et d'autre part colorée a vu le jour sous ses doigts.



Transformés en binôme pour cette édition, Rylsee et Brokovich avaient une pièce entière à leur disposition; le bar. Pour cette résidence, ils ont tous deux décidés de mettre de côté leur style personnel (typographie et illustration) pour proposer une installation. Inspiré du mouvement rotatif des figures de sports de glisse et utilisant le principe de récupération très répandu dans le street art, « Le Vortex » proposait aux visiteurs de rentrer dans un univers à part évoquant les bagarres de bars où tout vol en éclat.

L'Atlas, lemoduledeZeer, Blo et Benjamin Laading sont eux arrivés quatre jours avant l'ouverture. Le temps pour l'Atlas de trouver sa place et d'investir les vitres de la salle principale. Lemoduledezeer recouvra une partie du saas d'entrée avec ces modules, signature de l'artiste, reconnaissable de tous et visible dans de nombreuses villes Françaises. Blo décida de travailler en improvisation, à la manière de son travail du début des années 2000, époque où il était grand pratiquant de skateboard. Son travail ici, relève presque de la science-fiction et part du trou noir, de la création de l'univers à l'être humain dont les actes et pensées sont guidés par un être supérieur indéfinissable. Benjamin Laading lui, retravailla le tracé du tag et l'utilisation du fatcap de manière conceptuelle pour donner naissance à une œuvre rose fluo sur fond noir. Ygrek1 utilisa le grillage du deuxième étage pour faire une installation.

Enfin, YZ, la seule femme de notre programmation artistique, arrivée du Sénégal où elle réside actuellement, entreprit de faire son mur avec une structure en papier mâché recouvert de papier de soie et d'encre de chine. Elle y dessina une femme allongée, symbole récurant dans son travail.



Itinéraire artistique urbain

Conscient de l'importance d'impliquer la ville de Genève, Ride The Wall a souhaité créer un parcours d'œuvres d'art en ville qui mènerait droit à l'exposition. Il a été néanmoins difficile d'obtenir des murs en tant que tels (cible naturelle de l'art urbain) par contre vu le nombre de chantiers existants, Ride The Wall a pu obtenir l'autorisation ainsi que le soutien des diverses entreprises (Echamin, Rampini, Implenia et Remarq) pour couvrir certains échafaudages de bâches spécialement conçues pour accueillir des impressions tout en étant aux normes de sécurité requises. Les artistes Raphaël Borer et Lukas Oberer, Ben Thé, L'Atlas, Blo et Rylsee ont donc pu être exposés hors murs au centre-ville, sur plusieurs façades d'immeuble.



Vernissage privé et vernissage public

Le vernissage privé de Ride The Wall s'est tenu le 4 juin 2015 à partir de 18h00. Réservé uniquement aux partenaires, aux officiels de la ville de Genève et à la presse, l'entrée se faisait sur carton d'invitation exclusif uniquement. Le but de cette soirée était de proposer une avant-première en petit comité afin d'échanger avec les partenaires. Ce sont 280 personnes qui se sont déplacées sous un soleil radieux et qui ont eu la chance de déguster des cocktails Absolut Vodka, des vins de notre partenaire Philippe Bovet et autres boissons gratuitement durant toute la soirée. Notre partenaire principal, NESCAFÉ Dolce Gusto, proposait lui différents cafés et de savoureux cocktails à base de café préparés par leur barista. Pour rythmer cette première nuit Matthias Dandois, athlète BMX pour Red Bull et triple champion du monde était présent pour faire une démonstration. Volcom de son côté a offert aux invités 200 tee-shirts de la collection d'Arto Saari, photographe exposé à Ride The Wall.

Le lendemain, le vendredi 5 juin dès 18h00, se tenait la deuxième soirée du vernissage annonçant l'ouverture officielle de l'exposition. Pour rythmer cette soirée, DJ Jo de la chaîne de radio RTS couleur 3 fit monter le son au plus grand plaisir des 1908 visiteurs, venus de toute la région Romande, du bassin Lémanique et aussi de la région Rhône-Alpes. Volcom proposait cette année encore et gratuitement, des T-Shirts sérigraphiés à la demande, illustrés du design Ride The Wall ; 250 t-shirts ont été distribués, frustrant quelques 1800 autres participants ! Deux bars Absolut et un bar Red Bull où les cocktails coulaient à flot, des sirops Morand originaux, et quelques bons produits des caves Philippe Bovet ont pu assouvir la soif des participants. À l'extérieur, dans la cour intérieure des anciens bâtiments de la SIP, les nombreux visiteurs pouvaient également se sustenter avec des repas préparés par nos food trucks partenaires ; Nero's Pizza et Urban Gastronomy. Puis, vers 20h00 le public a pu une nouvelle fois profiter d'une démonstration de Matthias Dandois. Entre figures techniques et foule euphorique, il fit à lui seul monter le son au premier étage de l'exposition.

Jonny Giger, skater également pour Red Bull, fit une démo à l'extérieur sous forme de battle avec d'autres athlètes Genevois. La soirée s'est terminée à minuit avec l'après-soirée au Cercle des Bains jusqu'à deux heures du matin pour les plus motivés.

Rendez-vous

Tout au long des trois semaines d'exposition nous avons proposé à nos visiteurs divers rendez-vous. Le samedi 6 juin au lendemain du vernissage, Rylsee, artiste genevois basé à Berlin, proposait de faire découvrir au public l'art du lettrage à la main. Spécialiste de la typographie originale réalisée à la main Rylsee a pu donc transmettre sa passion à quelques privilégiés durant 3 heures, et ce grâce au magasin Graphic Shop qui a gracieusement offert stylos et marqueurs spéciaux pour la typographie. Le jeudi 11 juin en soirée, Brokovich, artiste annecien, a lui proposé aux visiteurs d'apporter leurs objets usagés afin de leur redonner vie à l'aide de marqueurs Posca. Ainsi, vinyle, truelle, pot d'eau et autres vases ont repris quelques couleurs.

Enfin le côté caritatif de Ride The Wall a permis gratuitement cette année encore à Red Pencil (International), ONG apportant une aide thérapeutique au travers des arts aux enfants lésés par des circonstances tragiques telles que la guerre ou les catastrophes naturelles dans le monde, de présenter son travail. Natacha Penseyres, art thérapeute certifiée et bénévole pour RPI a préparé une séance d'initiation et d'éveil pour une demi-douzaine de personnes qui ont fortement apprécié ce moment d'apaisement. En dehors des donateurs pour les missions RPI, nous remercions Faber Castell pour les fournitures.



Visites scolaires

Le dossier pédagogique de l'exposition a été diffusé dans de nombreux établissements scolaires, toujours dans une volonté d'ouvrir les portes de Ride The Wall au plus grand nombre. Ce sont 160 élèves entre 12 et 17 ans des cycles d'orientation Montbrilland, Cayla, du CFPT et du CFP, entre autres, qui ont visités l'exposition et pour la plupart participé à l'atelier d'initiation mené par l'artiste Brokovich. Le but de cette visite était de retracer l'histoire du street art et de mieux comprendre comment celui-ci est aujourd'hui accepté. Son passage en galerie, la problématique de l'espace urbain et aussi le rapport qu'il entretient avec la board culture, autant de points abordés durant des visites où l'interaction entre élèves et commentateurs était privilégiée. Ces jeunes ont été réceptifs, participatifs et curieux.

Permanences journalières

La permanence de l'exposition Ride The Wall a su attirer également un public non négligeable. Chaque jour du mercredi au dimanche entre 12h et 18h nous recevions entre 40 et 60 personnes venues découvrir l'exposition. Les cafés NESCAFÉ Dolce Gusto et les sirops Morand étaient offerts durant toute la durée de l'exposition. De plus, Ride The Wall avait à disposition un espace dessin avec des feuilles, des Posca et des stylos de calligraphie fourni par notre partenaire Graphic Shop. Jeunes et grands se relayaient autour des tables pour venir griffer leurs inspirations du moment. Ces permanences étaient ponctuées de rendez-vous décalés ; nous proposons en effet des after-works en musique les jeudis jusqu'à 21h et des « juicy Sunday » le dimanche pour découvrir l'exposition avec un jus de fruit frais.



Finissage sportif

Pour la clôture de Ride The Wall nous avons collaboré avec l'association O.G Skate et les magasins de skateboard Tranzport et 242 skateboard. Le leitmotiv de cet événement était de regrouper d'importantes institutions genevoises du skateboard pour faire une soirée commune.

Au programme, une compétition de skateboard avec les meilleures athlètes de la région. Le contest se déroula sur un « quarter » pour rendre hommage au titre de « Ride The Wall », soit « Glisser sur le mur ». Les athlètes avaient donc pour mission de monter le plus haut possible en ridant directement sur l'œuvre de Benjamin Laading.

Aussi, le shop 242 présentait deux vidéos en avant-première : « Le jeune genevois » et « Jouznou500 ». Une soirée qui a permis de faire venir encore un autre public à notre événement et de finir ce mois d'exposition en beauté.

2. LE BILAN MORAL DE L'EXPOSITION RIDE THE WALL

a. Les objectifs

Artistiques

Désacraliser et démocratiser l'art contemporain en le présentant aux côtés de disciplines sportives

Proposer une programmation artistique internationale de qualité

Mettre en avant la nouvelle génération d'artistes d'art urbain

Permettre à un amateur/artiste émergent local d'exposer son travail parmi les autres artistes

Proposer un itinéraire artistique dans la ville

Présenter les différentes évolutions de l'art urbain

Faire de Genève un pôle important de l'art urbain

Sportifs

Redorer l'image des sports de glisse, et tout particulièrement le snowboard et le skateboard, pratiques marginales et peu reconnues du grand public

Faire découvrir l'aspect artistique inhérent aux sports de glisse

Faire venir des athlètes professionnels locaux et internationaux et les faire interagir avec les visiteurs

Mettre en avant la scène skateboard locale

Educatifs

Proposer des visites guidées et des ateliers pour les scolaires en adéquation avec leur programme pédagogique

Encourager les jeunes à pratiquer des activités créatives et sportives

Proposer un événement artistique et sportif qui éveille la curiosité et l'intérêt des plus jeunes

Montrer aux jeunes les fruits de la persévérance

Proposer aux étudiants des stages et des actions de bénévoles

Culturels

Proposer un événement culturel avec des temps forts davantage qu'une simple exposition

Faire se mélanger les cultures et les catégories socio-professionnelles

Propulser des artistes émergents de la scène artistique genevoise

Rendre l'art accessible au plus grand nombre, gratuitement

Donner l'opportunité aux visiteurs de rencontrer tous les artistes

Caritatifs

Soutenir et mettre en avant une association caritative active dans le milieu de l'art ou des sports de glisse

L'envie était donc de proposer un événement fédérateur qui permettrait de mettre en avant les sports de glisse à travers l'art et la culture urbaine.

b. Bilan qualitatif de l'exposition Ride The Wall 2015

Pour la deuxième année, les objectifs que nous nous étions fixés, tant au niveau artistique, sportif, éducatif et culturel, ont été atteints avec succès grâce à une exposition qui a su affirmer sa notoriété et sa qualité tout en restant ouverte au plus grand nombre.

Une deuxième édition de Ride The Wall qui a tout d'abord permis d'asseoir la qualité artistique de l'exposition grâce à une programmation à la fois locale et internationale présentant autant d'artistes émergents que de personnalités de l'art urbain et de la board culture. Les quelques 141 œuvres exposées des artistes américains, suisses, espagnols, français, finlandais et allemands ont permis de balayer tout le champ de l'art urbain contemporain et de la photographie de sports de glisse. Autant de pièces permettant de démontrer les caractéristiques de l'art urbain et son lien avec les sports de glisse. La résidence artistique en amont de l'ouverture a, elle, permise la rencontre d'artistes émergents avec des artistes affirmés. Une semaine durant, ils ont pu échanger sur leurs techniques et apprendre les uns des autres. Ce mélange de niveaux de notoriété entre les

artistes a également contribué à la mise en avant de la scène d'art urbain émergente; placés aux côtés de noms reconnus de la scène street art, les artistes montants se sont vus diffusés, relayés et tirés vers le haut. Puis, toujours dans le but de mettre en avant les artistes émergents nous avons mis en place un concours avec, à la clef, un mur à investir dans l'espace d'exposition; ce sont deux artistes locaux qui ont gagné; Goin, pochoiriste suisse montant ayant déjà exposé dans les galeries Space Junk en France, et Astus, jeune illustrateur genevois de 19 ans qui exposa pour la première fois son travail.

Cette résidence artistique a donné naissance à une scénographie permettant de distinguer les deux univers auquel appartient l'art urbain aujourd'hui; la rue et l'institution; le premier étage avec ses œuvres in-situ pour rendre hommage aux origines du street art et l'espace galerie au deuxième étage pour présenter les techniques de création de l'art urbain dès lors qu'il est exposé entre quatre murs. Puis, au-delà du lieu d'exposition, nous avons pensé un itinéraire artistique dans la Ville au moyen de bâches géantes imprimées d'œuvres de nos artistes

placées sur différents chantiers de la ville de Genève, et ce afin de présenter l'art urbain dans son environnement naturel.

Enfin, le lieu d'exposition au cœur du centre artistique de Genève et face au musée d'art contemporain a apporté de la légitimité à l'exposition.

Ride The Wall souhaitait également mettre en avant l'univers des sports de glisse, la board culture. Au même titre que pour l'art urbain, il s'agissait de faire découvrir la board culture, et de légitimer sa pratique. Ainsi, les soirs de vernissage, les démonstrations sportives de Matthias Dandois et Jonny Gigger ont permis de montrer la persévérance et la technique qu'implique chacune de ces disciplines. La venue de ces stars du BMX et du skate a également ravis les fans. Aussi, l'espace photographie, où étaient exposés des clichés de sports de glisse, a pu mettre en avant la partie artistique inhérente aux sports de glisse ; le sport ne se trouve pas uniquement dans la performance ; l'aspect visuel occupe une place de choix, de la prise de vue aux figures elles-mêmes. Enfin, le finissage qui s'est tenu le 26 juin 2015, était pour Ride The Wall le moyen de mettre en avant les

acteurs locaux de la board culture en réunissant les divers shops de skate, associations et pratiquants autour d'une compétition de skateboard dont le défi était de «rider» les murs de l'exposition.

En s'associant à un événement artistique de qualité, les sports de glisse ont trouvé là un moyen de s'éloigner de leur image d'univers puéril et non professionnel et d'affirmer au contraire leur sérieux. Quand ces mêmes sports de glisse ont permis eux de désacraliser l'univers des galeries et de l'art contemporain institutionnel en ouvrant leurs portes à un public plus large.

Cette rencontre entre les sports de glisse et les arts urbains a su séduire pour la deuxième fois un public éclectique et nombreux. Personnalités politiques, familles, journalistes, collectionneurs privés, galeristes ou encore adolescents, au total 2300 personnes ont fait le déplacement pour les vernissages privé et public du 4 et 5 juin 2015. Les visiteurs sont ensuite venus en flux continu durant les 3 semaines d'exposition.



Et, comme l'aspect éducatif était l'un de nos nouveaux objectifs, un dossier pédagogique tenant compte du programme scolaire des élèves de cycle et collège fût relayé aux professeurs pour leur proposer visites guidées et ateliers. Il était ainsi question d'encourager la nouvelle génération à pratiquer des activités créatives et sportives en éveillant leur intérêt avec des sujets qui leur ressemblent et dont ils sont plus proches. En effet, les sujets abordés que sont la board culture et les arts urbains ont très vite su toucher les élèves et attirer leur curiosité. Nous avons également mis en place un espace dessin et laissé libre accès à des modules de skateboard. Ces sujets abordés soulignaient aussi l'importance de la persévérance dans la réussite de ses objectifs, et ce, quelques soit nos âges. L'intérêt des jeunes pour l'exposition s'est aussi démontré par les nombreux visiteurs adolescents, venus de leur propre gré découvrir une exposition pour la première fois. Une belle manière pour Ride The Wall de désacraliser et démocratiser l'art contemporain auprès de tous les publics et toutes les classes sociales et c'est en associant l'art urbain à la board culture et aux sports de glisse que Ride The Wall a pu y parvenir.

Enfin, une telle organisation a nécessité l'intervention de nombreux collaborateurs, bénévoles et partenaires. Au total, une trentaine de bénévoles ont permis de remettre en état la SIP et d'assurer la logistique les soirs de vernissage. L'équipe organisatrice de l'évènement s'est agrandie et, depuis quelques mois, Ride The Wall travaille et forme des stagiaires pour les aider à entrer dans la vie active avec des missions concrètes et pertinentes.

Pour conclure, le bilan qualitatif de cette édition 2015 de Ride The Wall est très positif, nous avons su toucher un public large et éclectique tout en gardant nos objectifs culturels et artistiques. De plus, la réussite de l'évènement a permis à Genève de se placer en lieu de référence quant à la valorisation et la défense de l'art urbain et de son développement aujourd'hui.

3. BILAN QUANTITATIF DE L'EXPOSITION RIDE THE WALL



280 VISITEURS
AU VERNISSAGE PRIVÉ

2'135 VISITEURS
AU VERNISSAGE PUBLIC

750

PENDANT LES
PERMANENCES JOURNALIÈRES

24

PENDANT LES ATELIERS
GRAND PUBLIC

160

PENDANT LES
VISITES SCOLAIRES

251

AU FINISSAGE

LES VISITES
"SÉRIÉ" (MONTAGNE DE LA RUE 100)
SONT
EN COURS, LES VISITES SONT EN COURS
DE LA RUE 100.
LES VISITES

VISITEURS

INSTAGRAM



44'406 LIKES
AVEC LE #RIDETHEWALL

300 PUBLICATIONS
#RIDETHEWALL



FACEBOOK

82'997 LIKES
BASÉS SUR LES PAGES DES ARTISTES
EXPOSANT À RTW

240'665 LIKES
BASÉS SUR LES PAGES DES PARTENAIRES
AYANT PARLÉ DE L'ÉVÈNEMENT



SITE WEB RTW

1980 VISITEURS
ET 6'062 PAGES VISITÉES

SUISSE & FRANCE
TOP 2 DES PAYS

GENÈVE, ZÜRICH, PARIS/ANNECY
TOP 3 DES VILLES

RÉSEAUX SOCIAUX
PRESSE & COMM

TEASER
2'591 VUES

MONTAGE
4'817 VUES

VERNISSAGE
4'817 VUES

**CAPSULES
STOP-MOTION**
2'302 VUES

**RÉSEAUX SOCIAUX
PRESSE & COMM**





8'000
MAGAZINES IMPRIMÉS

54'950
LECTEURS
7 PERSONNES ATTEINTES/MAG

RÉSEAUX SOCIAUX
PRESSE & COMM



535'000
EXEMPLAIRES



45'871
EXEMPLAIRES
120'000 LECTEURS

Basler Zeitung

27'000
EXEMPLAIRES
63'000 LECTEURS

Le Matin Dimanche

135'609
EXEMPLAIRES
464'000 LECTEURS

Go Out!

LE MAGAZINE CULTUREL
GENEVOIS

7'000
EXEMPLAIRES

w **werbewoche**

2'680
EXEMPLAIRES
3'100 LECTEURS



218'000
AUDITEURS



69'300
AUDITEURS



52'800
AUDITEURS



RÉSEAUX SOCIAUX
PRESSE & COMM

16
OEUVRES IN SITU

680
CAFÉS SERVIS

3'000
LITRES DE PEINTURE

30
MINUTES D'ATTENTE
AVANT DE POUVOIR RENTRER AU
VERNISSAGE

40
BÉNÉVOLES

3'000
ECOPCUPS

3
SEMAINES
POUR REMETTRE EN ÉTAT LE LIEU
D'EXPOSITION

840
LITRES DE BIÈRE

136
BOUTEILLES D'ABSOLUT VODKA
CONSOMMÉES

843
CARTONS D'INVITATIONS
DEMANDÉS SUR INTERNET

141
OEUVRES EXPOSÉES

11'900
CHF
OEUVRE LA PLUS CHÈRE

70
CHF
OEUVRE LA MOINS CHÈRE

42
DEGRÉS
CHALEUR MAX PENDANT L'EXPO

4. BILAN FINANCIER DE L'EXPOSITION RIDE THE WALL

Bilan de COLD PROJECT au 01.08.2015			
Actifs		Passifs	
<i>Actifs immobilisés</i>		<i>Capitaux</i>	
1420 Titres de participation	-	2800 Capital	1'892.57
1450 Créances à long terme	-	2900 Réserves	-
1500 Machines et appareils	-	30 Reports	-
1510 Mobiliers et installations	-		
1520 Machines de bureau	-		
1521 Infrastructure informatique	-		
1530 Véhicules	-		
1540 Outillage	-		
1600 Immeubles	-		
1700 Brevets	-		
<i>Actifs circulants</i>		<i>Dettes</i>	
1000 Caisse	112.40	2000 Dettes fournisseurs	10'257.50
1010 Carte de crédits	-1'184.79	2010 Autres dettes	-
1020 Banque	1'497.46	2030 Acomptes clients	-
1040 Effets à recevoir	-	2170 Dettes AVS	-
1060 Titres	-	2175 Dettes LPP	-
1080 Actions	-	2200 TVA due	-
1100 Créances clients	21'225.00	2205 Dettes AFC	-
1108 Créances douteuses	-	2230 Dividendes	-
1109 Provisions pour pertes	-	2300 Passifs transitoires	9'500.00
1110 Autres créances	-	2440 Dettes hypothécaires	-
1170 TVA à récupérer	-	2500 Prêt obtenu	-
1172 Créance AFC	-		
1192 Acomptes aux fournisseurs	-		
1193 Effets protestés	-		
1200 Stocks de marchandises	-		
1300 Actifs transitoires	-		
Total	21'650.07	Total	21'650.07

L'association Còld Project présente un bilan sain. Les actifs circulants peuvent couvrir les dettes qui sont composées uniquement de fournisseurs ce qui montre une situation saine. Les passifs transitoires représentent les frais restant à couvrir pour lesquels nous n'avons pas encore eu de factures. Ils concernent principalement le transport retour des œuvres d'art et le recyclage des bâches artistiques en ligne de vêtement Ride The Wall.

Résultat de COLD PROJECT au 01.08.2015

6	CHARGES	169'151.47	3	PRODUITS	169'151.47
	<i>60: Charges directes</i>	<i>106'744.16</i>		<i>31: Chiffre d'affaire resultant des ventes</i>	<i>18'926.89</i>
	6010: Cachets artistiques	24'956.06		3110: Ventes oeuvres d'art	4'313.45
	6020: Honoraires intervenants extérieurs	16'047.50		3120: Buvette et magasin Ride The Wall	13'003.44
	6030: Frais de production	21'946.34		3140: Ateliers et visites	1'110.00
	6031: Locations	9'698.80		3150: Prestations de services diverses	500.00
	6032: Transport des oeuvres	14'375.19		<i>32: Subventions publiques</i>	<i>50'000.00</i>
	6040: Catering	3'594.82		<i>33: Contributions privées</i>	<i>100'224.58</i>
	6050: Frais de représentation artistes (transport	9'919.85			
	6060: Prestations diverses	6'188.00			
	6070: Fournitures diverses	17.60			
	<i>61: Charges d'administration</i>	<i>5'470.54</i>			
	6100: Entretien et réparations	0.00			
	6110: Frais de déplacements	549.31			
	6120: Frais d'hôtels	603.50			
	6130: Frais de représentations (repas)	2'593.25			
	6140: Frais divers administratifs	178.28			
	6150: Frais postaux	1'546.20			
	<i>62: Promotion et communication</i>	<i>53'757.96</i>			
	6210: Impressions	28'436.65			
	6220: Distribution	920.00			
	6230: Création video et photo	8'385.04			
	6240: Photographie	0.00			
	6250: Fournitures vernissages	9'343.90			
	6260: Fournitures magasin	3'444.28			
	6270: Frais divers communication	3'228.09			
	<i>63: Frais généraux</i>	<i>1'286.24</i>			
	6300: Assurances	0.00			
	6310: Frais bancaires	112.29			
	6330: Téléphone	0.00			
	6360: Electricité - eau - chauffage	1'173.95			
	6700: Autres charges d'exploitation	0.00			
	6710: Différences de caisse	0.00			
	6800: Intérêts-charges, frais bancaires	0.00			
	6900: Amortissements	0.00			
	Bénéfice net d'exploitation	1'892.57			
	Total	169'151.47		Total	169'151.47

Le résultat de l'évènement Ride the Wall 2015 est positif. Nous réalisons un bénéfice de 1892.57 CHF et ce grâce à la fois aux ventes réalisées et surtout grâce au soutien précieux de nos divers partenaires.

CONTRIBUTIONS EN NATURE		
Libellé	Partenaire	Valeur
Produits - main d'oeuvre - impressions - diffusion - pré-événements en gare de Bâle et Zurich	NESCAFE Dolce Gusto	61835.00
Sérigraphies + honoraires + goodies	Volcom	6000.00
Marqueurs POSCA	Posca	2177.00
Produits Amsterdam (acrylique, bombes aérosols)	Royal Talens - Amsterdam	2833.70
Canettes offertes - Prêts de mobiliers - rémunération des athlètes	Redbull	14700.00
Mise à disposition de bars et barmen - bouteilles offertes - ingrédients cocktails vernissages - T-Shirt pour le staff bars	Pernod Ricard	6150.00
Prise en charge du montage et démontage des œuvres - gratuité d'une partie du transport des œuvres	Arts-Franc	13000.00
66 bouteilles offertes + étiquettes Ride The Wall	Cave Philippe Bovet	2632.00
Mise en place électricité provisoire	Di Mario Electricité	1000.00
Montage des bâches sur échafaudages	Echami Echaffaudage	3040.00
30 paires de lunettes pour les artistes	Von Zipper	3450.00
30 sacs à dos pour les artistes	Dakine	1800.00
Fournitures de WC chimiques - Impression de photo sur bâche et pose sur chantier	Rampini	4123.60
Diffusion de spots publicitaires	Couleur 3	11400.00
Sirops	Distilleries Morand	150.00
	Total	134291.30

Il nous semblait important de faire figurer ici toutes les contributions en nature que nous avons reçues de nos partenaires, réduisant le coût total de l'évènement Ride The Wall de 134'291.3 CHF. C'est avec ces précieux dons que Ride The Wall peut aujourd'hui continuer à grandir.

3. CONCLUSION

En relisant la conclusion de notre bilan 2014 une phrase a attiré notre attention : « Ride The Wall 2015 (...) veut évidemment grandir et aura comme ambition (...) d'investir la ville à une échelle plus grande, d'inclure un volet éducatif et social (...) et de faire de cet événement un rendez-vous culturel incontournable dans le paysage genevois ». Au vu de cette deuxième édition et à l'heure où nous rédigeons ces lignes, Ride The Wall a rempli les premiers objectifs fixés en 2014: Un lieu en plein de cœur de Genève, des œuvres hors les murs et de nombreuses visites scolaires, tant de nouveautés qui ont fait grandir l'exposition.

Naturellement, il a fallu faire évoluer notre programmation en l'internationalisant. Il a fallu également s'adapter à ce nouveau lieu, un nouvel environnement plus grand, sur deux étages, nous permettant d'intégrer un espace immersif avec uniquement des œuvres peintes aux murs et des installations. Et puis, parce que nous avons voulu encourager le partage et la création entre artistes, la résidence artistique 2015 a donné naissance à un véritable pôle créatif éphémère. De part ces différents points, Ride The Wall commence donc à faire sa place d'une part dans le paysage genevois et d'autre part en promouvant Genève au-delà de ses frontières. Artistes, médias, partenaires et visiteurs, chacun ont été heureux d'avoir pu s'associer à Ride The Wall et rendent hommage à cette ville, à leur manière.

Comme l'année passée, un public éclectique est venu nombreux aux différents rendez-vous et parmi eux, beaucoup de nouveaux visiteurs mais aussi des amateurs déjà fidélisés par la première édition. Les artistes sont repartis en soutenant Ride The Wall et son organisation, avec de beaux souvenirs en tête. La presse a relayé l'évènement, sur la toile, sur papier et sur les ondes. Le public était au rendez-vous, les artistes sont de plus en plus à faire des demandes ponctuelles

de participation et nombreux étaient les messages d'encouragement quant à cette nouvelle édition.

Cette évolution s'est faite grâce à l'implication de nouvelles personnes dans la structure de Ride The Wall. Ride The Wall grandit et cela s'est ressenti sur tous les aspects de l'organisation, allant de la communication à la logistique.

La troisième édition est déjà en marche. La programmation se voudra encore plus internationale avec une mise en avant de la culture surf, berceau de la board culture. L'exposition proposera davantage d'espaces expérimentaux afin de faire vivre aux visiteurs diverses expériences artistiques liées à la culture urbaine.

Hors les murs, Ride The Wall continuera sur sa lancée en étalant son itinéraire dans la ville, cette approche ayant très bien fonctionné nous espérons la perpétuer de concert avec les autorités municipales à l'avenir. D'autre part, les bâches de 2015 étant bien sûr réutilisables, Ride The Wall a su convaincre la direction de l'IPAC Genève, Haute Ecole de Stylisme et de Design de s'approprier la matière pour la décliner en objets divers et variés allant de la mode à la décoration. Ces objets seront imaginés, et produits par étudiants en deuxième année de formation. Tous ces objets seront mis en vente dans le shop de Ride The Wall et en ligne.

Enfin, Ride The Wall souhaite s'impliquer à nouveau dans une œuvre caritative avec l'aide des artistes et d'une maison de ventes aux enchères suisse.

Artistique et sportif évidemment, éducatif, ouvert et ambitieux, Ride The Wall 2016 promet de vous surprendre.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier tout particulièrement les nombreux partenaires qui ont rendu possible Ride The Wall. Grâce à vous, l'exposition a grandi et a permis à 22 artistes d'investir les 700m² de la SIP en plein cœur de Genève.

Puis, au-delà des murs, votre soutien a donné lieu à un itinéraire artistique urbain au moyen d'œuvres imprimées sur des bâches et accrochées dans la Ville sur divers sites en construction. L'occasion pour nous de confronter les Genevois à l'art dans leurs rues et de faire des propositions artistiques originales au quotidien.

Vos précieux apports ont également permis à plus de 200 scolaires de finir leur année en beauté en visitant Ride The Wall. Au moyen d'un dossier pédagogique, adapté aux programmes éducatifs, nous avons pu proposer des visites interactives et des ateliers d'initiation aux techniques de street art à des élèves de 12 à 17 ans.

Les nombreux artistes et la presse ont relayé l'évènement pour sa qualité et son caractère unique. Les visiteurs et les acteurs de la scène d'art urbain étaient au rendez-vous ce qui démontre encore une fois l'engouement pour la board culture et l'art urbain contemporain. De plus, nous avons eu le plaisir d'accueillir des personnalités de la ville de Genève, le Fond d'Art Contemporain, le Service de la Jeunesse, le Service culturel de la Ville de Meyrin, la fondation Speerstra, la fondation BNP Paribas, les Ports-Francis de Singapour, Sotheby's et la maison de vente aux enchères Galartis, entre autres. L'association Red Pencil (International) et des athlètes champions du monde en titre et détenteur du globe de Crystal étaient également présents.

Alors, à nouveau ; un grand merci pour votre implication, votre présence et votre soutien, cette réussite nous vous la devons.

Annexe n° 2

Budget du partenariat entre NESCAFE Dolce Gusto et Ride the Wall

PARTENARIAT RTW et NDG

Campagne <i>be an espresso'nist</i>			Exposition <i>Ride the Wall</i>		
<i>Ride the Wall pour Nescafé Dolce Gusto</i>			<i>Nescafé Dolce Gusto partenaire principal de l'évènement</i>		
POSTE	Cash RTW	En nature / commentaires	POSTE	Cash RTW	Avantages en nature
Direction artistique de la campagne	14820.00		Présence du logo Nescafé Dolce Gusto sur tous nos supports de communication (Affiches, flyers, cartons invitation, site web, réseaux sociaux)	5000.00	Graphisme, production et impression des supports
Présence directrice artistique sur les 3 évènements (Zurich, Bâle, Montreux) - 125 CHF /h sur 8 jours (3 jours Zurich - 3 jours Bâle - 2 jours Montreux)	8000.00		Présence d'un coffee corner d'environ 30 m2 dans l'espace d'exposition durant toute la durée (location de l'espace) avec possibilité d'installer les écrans touch + écran avec présentation des évènements en gare CFF	6000.00	Mise à disposition d'un membre de notre staff pour servir le café
Présence coordinatrice de projet sur les 3 évènements (Zurich, Bâle, Genève et Montreux) - 80CHF /h sur 8 jours (3 jours Zurich - 3 jours Bâle - 2 jours Montreux)	5120.00		Production et réalisation de 4 vidéos Ride the Wall (teaser, montage de l'exposition, vernissage, récapitulatif exposition) avec placement de produit Nescafé Dolce Gusto et insetion du logo dolce gusto en introduction des vidéos	2000.00	
Hôtel (100CH/nuît/personne) 5 nuits (2 nuits/Bâle-2nuits/Zurich - 1 nuit/Montreux)	1000.00		50 invitations au vernissage Preview ViP		
Transports (AR Zurich 300CHF- AR Bâle 300 CHF- AR Montreux 100 CHF pour 2 personnes)	700.00		150 invitations au vernissage public		
Cachet artistes pour la campagne	19200.00		Réalisation d'une bâche artistique avec reproduction d'oeuvre d'un des artistes RTW sur un facade en chantier au centre de Genève	20000.00	installation de la bâche, taxes espace public, coordination avec les différents corps de métier (échafaudages, imprimeur, fournisseur bâche, ville de Genève), sécurité
Cachet artiste principal sur les 3 interventions (3 000 CHF/intervention) - inclus trajets + hôtels	12000.00		Cachet artiste	5000.00	
Cachets artistes locaux émergents sur les 3 interventions (1200 CHF/artiste/intervention) - 2 artistes par évènement (Bâle, Zurich, Montreux) - inclus hôtels et transports	7200.00		Coût de la bâche	4000.00	
Communication	13500.00		Coût de l'impression	6000.00	
Impression de flyers Ride the Wall (2000 par evenements soit 8000 flyers)		Impression au sein de Nestlé	Coût de l'insertion "curated by Dolce Gusto" sur la bâche	5000.00	
Promotion des évènements Nescafé Dolce Gusto au listing Ride the Wall (10 000 adresses) via la newsletter, un mailing, les réseaux sociaux et le site web	3500.00				
Conception, réalisation et production d'une vidéo teaser et d'une vidéo récapitulative des 4 évènements Dolce Gusto (incluant les transports, la présence et le travail du vidéaste)	10000.00				
TOTAL des frais de RTW liés à la campagne Dolce Gusto	47520.00		TOTAL des coûts de Dolce Gusto pour son soutien à RTW	33000.00	
Avantages pour Nescafé Dolce Gusto			Avantages pour Nescafé Dolce Gusto		
Expérience dans le milieu de l'art			S'associer à un évènement artistique de qualité et affirmer ainsi sa légitimité dans le monde de l'art		
Réseau artistique international et local			Rester dans la continuité de la campagne "be an espresso'nist" en soutenant les artistes partenaires de la campagne sur l'exposition RTW		
Réseau culturel et culture urbaine			Visibilité avec la bâche artistique "curated by Dolce Gusto" en plein centre de Genève à un prix moindre par rapport aux prix normalement appliqués pour les marques		
Coordination de l'aspect artistique de la campagne : liaison avec les artistes			Visibilité au sein même de l'exposition avec un espace de démonstration café - proposition très rare dans le cadre d'une exposition dans lesquelles aucune marques ne sont normalement acceptées- ouverture vers un nouveau public		
Avantages pour Ride the Wall			La somme investit dans Ride the Wall soutiendra l'évènement pour qu'il soit encore mieux et donc Nestlé contribue doublement à son image d'arty en s'assurant 100% de qualité.		
Visibilité durant Art Basel - même si un peu tard sur le calendrier par rapport à RTW			Avantages pour Ride the Wall		
Présence durant le Montreux Jazz - même si après l'exposition			Bénéficier d'un soutien financier pour mettre en place une exposition de qualité et un rendez-vous incontournable du milieu artistique genevois		
Bénéficie du listing fan Dolce Gusto			Proposer ainsi un évènement de qualité auxquels nos partenaires seront fiers de s'associer		

Annexe n° 3

Article *Jeux de mots*

Jeux de mots

Street art et art urbain, du pareil au même. Vraiment ?

- « - *Une exposition de quoi ?*
- *Une exposition d'art urbain.*
- *De quoi pardon ?*
- *D'art urbain, de street art...*
- *Ahhh de street art (moue déçue).*
- *Oui d'art urbain donc. »*

Art urbain, *street art*: simple traduction? Pas si simple justement. Au regard de la discussion entretenue avec un galeriste lyonnais récemment, ces deux appellations ne semblent pas toujours évoquer la même discipline artistique. Et même au-delà, ces deux dénominations parfois ne semblent pas jouir de la même reconnaissance. Je m'explique: dès lors que je présente l'exposition *Ride the Wall* – d'ailleurs aujourd'hui je me demande pourquoi ne l'a-t-on pas appelée « glisse sur le mur » ? – j'ai comme l'impression que mon auditoire me prend bien plus au sérieux quand je parle d'art urbain plutôt que de *street art*.

« - *Ah non le street art ce n'est pas de l'art urbain mademoiselle. Le street art regroupe toutes les intentions artistiques réalisées dans la rue, même les pires, tandis que l'art urbain implique un échange avec le territoire sur lequel l'œuvre est créée, une vraie réflexion entre l'œuvre et son environnement. »*

Le *street art* serait donc un grand fourre-tout tandis que l'art urbain une vraie démarche artistique ? Je ne réponds pas. Je ne préfère pas m'avancer, je ne suis plus sûre. Et alors que la conversation se poursuit, d'autres termes viennent se glisser dans le discours du galeriste rendant ma confusion encore plus grande : tag, graffiti, art *in situ*.

Tentatives de définition

Je crois que l'on peut assez facilement différencier le graffiti du *street art* ; il désigne ce phénomène des années 60 à New-York lorsque certains adolescents décident d'envahir la ville avec leur pseudo à coup de bombes aérosols. Il ne s'agissait alors pas d'art mais davantage de manifestation identitaire ; puis, certains artistes travailleront leur style, leur typographie, leur

couleur donnant au simple tag un intérêt esthétique. Le *street art*, quant à lui, fait son apparition dans la ville de New-York presque simultanément au graffiti. Il se manifeste par des interventions dans la ville sous formes de pochoirs, de gravures, d'affiches, de mosaïque ou encore de projections sur les bâtiments. Le *street art* s'ouvre à différentes techniques. Et, ces interventions n'ayant plus pour unique but l'affirmation d'une identité, le *street art* fait évoluer le graffiti vers une démarche qui tend à interroger le passant sur l'univers qui l'entoure. Quant à l'art *in situ*, dans son acception française, il apparaît dans les années 60 lorsque certains artistes plasticiens décident de se déplacer de la galerie à la rue pour confronter l'art à son environnement urbain. L'art *in situ* à la française ne désigne alors pas une technique mais bien une intention : celle de faire de la rue un nouveau support de création, une nouvelle expérience artistique. Ce transfert vers la rue s'accompagnera souvent de messages revendicateurs et dénonciateurs, portés par la vague de mai 68. Quelques années plus tard, le *street art* à l'américaine sera repris par de jeunes français faisant de ce mouvement national un phénomène mondial.

Les mauvais usages des définitions

Oui mais, aujourd'hui, dans les diverses définitions du *street art*, celles-ci englobent toujours le graffiti. Et l'art *in situ* peut aussi être qualifié comme de l'art urbain puisqu'il s'active dans la rue au contact des passants. De plus le *street art* à l'américaine a largement été repris et développé en France depuis les cinquante dernières années à l'instar d'artistes comme Jef Aérosol, pochoiriste ou encore le groupe *Paris City Painters* qui développera le graffiti dans les années 80 à Paris. Et l'art *in situ* à la française s'est aussi largement répandu de l'autre côté de l'Atlantique, faisant naître des artistes comme Mark Jenkins, principalement connu pour ses installations de rue. La différenciation entre un *street art* anglo-saxon et un art urbain francophone tend donc à s'estomper, les deux mouvements se répandant largement aux quatre coins du globe.

Retour à la case départ

Alors je me questionne toujours, pourquoi l'appellation art urbain résonne-t-elle mieux que celle de *street art* puisque ce qui les différenciait au départ, l'intention et la technique, les regroupent aujourd'hui ? Serait-ce dû au fait que le mouvement du graffiti, puis du *street art*, ait été initié par des adolescents alors que l'art *in situ* ou/et l'art urbain par des artistes déjà reconnus ? En même temps, ce *street art* a très vite été récupéré par des artistes comme Jean-Michel Basquiat qui, aux côtés d'Andy Warhol, a bénéficié d'une rapide reconnaissance du

milieu de l'art, lui offrant ainsi une certaine légitimité. Enfin ces mêmes adolescents sont aujourd'hui reconnus au même titre que les représentants de l'art urbain français dans les ventes aux enchères d'Artcurial à Paris. Lesquelles ventes aux enchères qui présentent d'ailleurs tantôt du *street art*, tantôt de l'art urbain contemporain et même parfois du *urban art* ; et voilà encore une nouvelle appellation !

Un débat sans fin

Au fur et à mesure de ma conversation lyonnaise et de l'écriture de cet article, je comprends que le débat n'est en réalité pas dans l'appellation mais bien dans le, soi-disant, regroupement des diverses intentions. Il y a encore aujourd'hui de nombreux tags dans les villes qui semblent sans intérêt esthétique ni message pertinent. Ces propositions, que le galeriste lyonnais appelle « pollution urbaine », sont facilement regroupées sous l'appellation *street art*. Certes, c'est un peu dommage car ce groupement a tendance à dévaloriser d'autres formes de *street art* et en même temps l'art contemporain a aussi son lot de « pollution ».

« - Oui, seulement la différence entre un art contemporain de galerie et un art contemporain urbain, c'est que pour le deuxième, le visiteur ne choisit pas de regarder l'œuvre, il y est forcé. Alors comprenez qu'il ne faut absolument pas proposer des choses qui heurtent le regard ou qui ne sont pas agréables à regarder »

Aie, voilà encore un autre sujet qui fait polémique ; l'art doit-il toujours être agréable à regarder ? Et qui définit ce qui est agréable au regard ou non ? Bref, art urbain, *street art*, tag, pollution, *urban art*, graffiti : choisissez votre camp.

Annexe n° 4

Communiqué de presse de la deuxième édition de l'exposition

Ride The Wall

RIDE THE WALL

QUAND L'ART URBAIN RENCONTRE LES SPORTS DE GLISSE

Pour sa deuxième édition, l'exposition Ride the Wall s'installera du 5 au 26 juin 2015 à la SIP, dans les locaux de l'ancienne discothèque du quartier des bains. Fermé depuis 2 ans, ce lieu mythique de la nuit genevoise ouvre aujourd'hui une dernière fois ses portes pour accueillir une exposition atypique.

Réunir dans un même évènement l'art urbain et l'esprit des sports de glisse. Voilà le projet de Ride the Wall. Parce que le graffiti, le skateboard, l'art urbain, le snowboard sont autant de disciplines qui partagent un art de vivre similaire et les mêmes valeurs, Ride the Wall propose de démontrer ce lien fort qui les réunit au moyen d'une exposition. Pour ce faire, une vingtaine d'artistes reliés à la culture urbaine ou inspirés de la board culture exposeront leurs travaux : de grands noms de l'art urbain européen mais aussi des noms montants de la scène street art suisse. Quatre photographes de sports de glisse, pour certains légende du skateboard habitant aux Etats-Unis, exposeront aussi leurs clichés.

Dans les nouveautés de cette deuxième édition, les artistes s'exposeront aussi dans la rue. Un itinéraire Ride the Wall guidera les curieux au travers de la ville de Genève pour découvrir de grandes reproductions d'œuvres imprimées sur des bâches de chantier. Pour rythmer l'exposition, de nombreux rendez-vous insolites seront proposés au public durant trois semaines (voir infos ci-dessous), sans oublier la soirée à ne pas manquer, le vernissage sur invitation de Ride the Wall le 5 juin à partir de 18h, qui promet de nombreuses surprises et des cocktails épicés (pour savoir comment se procurer une invitation rendez-vous sur www.ridethewall.com).

PROGRAMMATION ARTISTIQUE ET SPORTIVE

PHOTOGRAPHIE

ARTO SAARI / JEREMY BERNARD / MATT GEORGES

ART URBAIN

SHEPARD FAIREY / L'ATLAS / TANC / YZ / OKUDA
BLO / RAPHAËL BORER & LUKAS OBERER / BEN THÉ
BENJAMIN JEANJEAN / LEMODULEZEER / JEAN
JEROME / BENJAMIN LAADING / GODDOG / RYLSEE
BROKOVICH / WOZDAT / YGREK1 / STIV DUNAND

ATHLETES

MATTHIAS DANDOIS / ARTO SAARI / VICTOR DE LE RUE
VICTOR DAVIET / SIMON STRICKER
NELLY MOENNE LOCOZ / DARIUS HERISHTIAN
ET BIEN D'AUTRES ...

Pour en savoir plus sur le concept et la programmation Ride the Wall, nous vous proposons de venir rencontrer les artistes autour d'un café. *Vous êtes ainsi cordialement invité à*

UN PETIT DÉJEUNER DE PRESSE LE 3 JUIN À 10H30

- Au 10 rue des vieux grenadiers -

Ce moment privilégié vous permettra de voir l'espace d'exposition en exclusivité avant l'ouverture alors que les artistes seront en résidence artistique pour habiller le lieu de leurs couleurs et de leur créativité.

Vous êtes par ailleurs également invité au **VERNISSAGE VIP LE 4 JUIN À PARTIR DE 18H00**

Merci de confirmer votre présence à info@ridethewall.com

RENDEZ-VOUS

Vendredi 5 juin 18h00 : Vernissage
sur invitation en présence des artistes et athlètes
démonstration de BMX par Matthias Dandois

Samedi 6 juin 14h : « Atelier GRAPHIC SHOP »
Hand lettering 2.0 - mené par Rylsee

Judi 11 juin 18h : « Atelier POSCA »
redonne vie à tes vieux objets - mené par Brokovich

Judi 11, 18 et 25 juin : les nocturnes du jeudi

Dimanche 7, 14 et 21 juin : « Juicy Sunday »
dégustation de jus de fruits frais

HORAIRES

Mercredi - vendredi - samedi : 12h-18h
Jeudi nocturne : 12h - 21h
Dimanche : 11h - 16h

TARIFS

Entrée gratuite - Tarifs des visites guidées et ateliers sur www.ridethewall.com

CONTACTS

Association Còld Project - 022.788.42.24
anouck@ridethewall.com & lena@ridethewall.com

Annexe n° 5

Dossier de presse de la deuxième édition de l'exposition

Ride The Wall

Dossier de Presse

Exposition



Urban art & Board culture



La persévérance
mise en oeuvre

Exposition du 5 au 26 juin 2015
à la SIP dans les locaux de l'ancienne discothèque
Genève
Entrée gratuite

Ride the wall 

c'est;

du street art,

du snow,

du skate

c'est très chouette, *super cool*

et des artistes viennent

du monde entier!

*j'ai vraiment envie de revenir en
juin pour voir comment se sera!*

RIDE The **Wall** *Nanaï*
10 ans

Sommaire

<u>4</u>	PROGRAMMATION ARTISTIQUE
<u>5</u>	LE MOT DE LA PRÉSIDENTE
<u>6</u>	DOSSIER RTW 2015
<u>7</u>	LE CONCEPT / LE LIEU
<u>8</u>	PRESENTATION DES ARTISTES
<u>29</u>	LES RENDEZ-VOUS RDW
<u>30</u>	COMMENT OBTENIR TON INVITATION AU VERNISSAGE
<u>31</u>	INFORMATIONS PRATIQUES
<u>32</u>	PARTENAIRES

LE MOT DE LA PRÉSIDENTE



© Vanessa Andrieux

Et voilà, on a enfin sorti les maillots et commencé à refaire le monde autour de menthe à l'eau en terrasse. L'été est bien là, et quel bonheur ! On a même presque oublié qu'il n'y a encore pas si longtemps on était en montagne à tâter de la neige fraîche. Pour ma part, cette saison de snowboard était un peu différente. La neige était là, les amis aussi, mais le temps avance et d'autres priorités se dessinent. Plus particulièrement une, Ride The Wall. Une exposition, sans prétention, dont le seul but était au départ de rassembler deux passions ; les sports de glisse, bien sûr, et les arts urbains.

À mon plus grand plaisir, la mayonnaise a pris et, croyez-moi, bien plus que ce que l'on ne l'aurait jamais imaginé. À tel point que j'aurais pu prendre cinq kilos rien qu'en regardant l'effervescence de la foule le soir du vernissage, il y a un an maintenant. J'ai donc décidé de relancer la machine c'est dire si votre engouement m'a émue.

Alors Ride The Wall s'est imposé dans ma vie, petit à petit, puis complètement. Ride The Wall a grandi, prenant sous son aile des stagiaires, voyant revenir Lena, ma collaboratrice depuis la première année, accueillant de nouveaux partenaires et de nouveaux collaborateurs motivés. Forcément ça laisse moins de temps pour aller se balader sur les sommets ! Alors on doute, on se demande si tout ce travail en vaut la peine et si on prend la bonne direction. Pas évident de s'orienter vers autre chose quand on a de belles années de voyages et de découvertes derrière nous. Mais au final, quand je repense à vous tous qui êtes venus voir l'exposition, à vous tous qui m'avez soutenue et motivée, ça aurait été bien stupide de laisser passer le coche. Et oui cette exposition, c'est vous qui l'avez faite vivre et la ferez vivre à nouveau.

Et le snowboard dans tout ça ? Il sera toujours là, c'est mon premier amour et il le restera !

Anouck Grau

LE CONCEPT

Ride The Wall : quand l'art urbain rencontre les sports de glisse

Réunir dans un même évènement l'art urbain et l'esprit des sports de glisse. Voilà le projet de Ride The Wall. Parce que le graffiti, le skateboard, l'art urbain, le snowboard sont autant de disciplines qui partagent un art de vivre similaire et les mêmes valeurs, Ride The Wall propose de démontrer ce lien fort qui les réunit au moyen d'une exposition.

Pour ce faire, une vingtaine d'artistes reliés à la culture urbaine ou inspirés de la board culture exposeront leurs travaux. Ride The Wall se veut être un évènement fédérateur tant pour le public que pour les artistes présents à l'évènement. De grands noms de l'art urbain européen côtoieront et dialogueront avec des artistes montants de la scène *street art* genevoise et suisse dans un lieu propice à ces festivités. Quatre photographes de sports de glisse, pour certaines des légendes du skateboard habitant aux Etats-Unis, exposeront aussi leurs clichés.

Ride The Wall est donc avant tout une rencontre et un échange. Une rencontre entre deux disciplines et ses acteurs. Une rencontre entre un public et ces deux disciplines. RTW existe pour mettre en lumière et élargir au plus grand nombre l'art urbain et les sports de glisse bien trop souvent dépréciés ou du moins peu reconnus. Au cœur du projet RTW la préoccupation de défendre le travail d'artistes et de montrer qu'ils incarnent la persévérance même mise en œuvre. Vous pourrez le découvrir par vous-même du 5 au 26 juin 2015 au centre de l'art contemporain genevois, dans les anciens locaux de la SIP.

LE LIEU

Le 30 mars 2013 a marqué la fin d'une époque pour de nombreux noctambules genevois. Logées dans les locaux de l'ancienne Société d'instruments de physique, la SIP ferme ses portes et voit disparaître une des discothèques phares de Genève. La boîte de nuit alterno-chic cesse son activité au plus grand regret des trentenaires trendy qui affectionnaient ce lieu pour son ambiance décalée et surtout son cadre atypique. Après 2 ans de silence, Ride The Wall revient monter le son dans ce lieu mythique de la nuit.

Pour cette deuxième édition de Ride The Wall, nous avons décidé d'investir la SIP en vous présentant une exposition à l'image de ce que représentait, il y a 150 ans déjà, la Société genevoise d'instruments de physique ; un haut lieu d'excellence et de précision technique. Ici nous ne présenterons pas le fleuron de l'industrie des machines mais celui de l'art urbain contemporain.

Notre point commun avec ce lieu ? La création d'une exposition unique qui détonne et qui, on l'espère, marquera les esprits. Ride The Wall redonne vie à la SIP en permettant à une sélection d'artistes reliés à la culture urbaine, d'investir ses murs sur deux étages en questionnant, à travers sa scénographie, la place physique qu'occupe l'art urbain aujourd'hui.

PRESENTATION DES ARTISTES

LA SCÉNOGRAPHIE

Mouvement initialement underground, le *street art* s'est progressivement intégré dans notre société et il est aujourd'hui reconnu dans le milieu de l'art contemporain. Néanmoins, force est de constater que son entrée dans les galeries et les institutions culturelles ne s'inscrit pas comme une fin en soi.

Les espaces bruts de la SIP offrent une véritable aire de jeux pour les artistes. Un premier espace immersif est pensé pour que ces derniers investissent librement les murs le temps d'une résidence. Un second espace intègre le concept de galerie, où seront présentées des œuvres peintes, des installations et des photographies. La scénographie propose ici une mise en perspective des deux univers auxquels le *street art* appartient désormais.

Par Charlène Viseux Scénographe

ATLAS

8

Jules Dedet Granel, aka L'Atlas, est une figure majeure de l'art urbain français et international. Actif depuis les années 90, il cherche à marquer le territoire urbain, à interpeller les gens, en extérieur comme en intérieur, en leur donnant des repères. A l'image du labyrinthe qu'il avait peint sur le sol de Ride The Wall 2014, qui n'avait laissé personne indifférent. Nous l'Atlas on l'aime bien, parce que peu d'artistes aussi (re) connus que lui nous auraient fait confiance pour une première édition alors que le voilà, à Genève, en juin 2014. Qui aurait pu prédire que de cette rencontre naîtrait une collaboration qui mènerait au parrainage de l'édition 2015 de RTW? Surtout pas nous... Du tag jusqu'à un art géométrique, optique et abstrait, rencontre avec un artiste déroutant et multiple.



• *L'Atlas*

RTW: L'Atlas, certains t'ont découvert l'année passée dans la première édition de RTW, pour ceux qui ne te connaissent pas encore, pourrais-tu te présenter rapidement ?

Je suis un artiste qui n'aime pas être mis dans des cases, j'ai 36 ans et il y a de ça 25 ans j'ai commencé à faire du graffiti à Paris. Ensuite je me suis intéressé à la calligraphie et j'ai décidé de mélanger les traditions anciennes avec des pratiques contemporaines dans un souci de mémoire. En y repensant, c'est sûrement car nous vivons dans une société amnésique que j'ai tant voulu garder le lien avec l'histoire et la mythologie.

RTW: ton nom d'artiste vient de la mythologie grecque, comment te sens-tu connecté à cette représentation du Titan ?

Il vient de là et aussi des Atlas géographiques, les deux m'ont inspiré. Par exemple, Atlas, dans la mythologie grecque, a 7 filles qui forment la constellation des Pléiade et symbolisent l'univers en mouvement. C'est pourquoi j'ai nommé ainsi mes 7 premières toiles que j'ai réalisées en 2001 et décider parallèlement de les emmener avec moi dans mes voyages pour les prendre en photographie en situation, dans la rue.

RTW:

pourquoi t'être lancé dans le graffiti et quel rapport entretenais-tu avec la ville il y a 20 ans et maintenant ?

J'aimais la pulsion brute du graffiti, particulièrement du tag pur, du geste qu'on ne peut pas retoucher. Je voyais quelque chose de sacré là-dedans, en même temps qu'une manifestation libre de la personnalité, une manière d'exister en dehors des codes établis par l'ordre social... et puis il y avait déjà l'idée d'invasion de la carte géographique. Il fallait être partout dans sa ville, mais aussi ailleurs ; on fraudait beaucoup le train à cette époque, pour aller à Marseille, Toulouse, Barcelone, Lisbonne, au Nord vers Lille, Bruxelles Amsterdam, Londres... à l'Est je suis allé à Wien, Berlin, Krakowie, Budapest... J'avais l'impression d'être à la tête d'un empire dont j'étais le seul à connaître les limites... Puis je me suis lassé ; lassé de passer des nuits en garde à vue, lassé de ne rencontrer que de l'animosité et de la violence face à ce que je considérais comme de la pure poésie gestuelle et visuelle. J'ai alors commencé à m'intéresser à l'histoire des écritures et c'est l'apprentissage de la calligraphie elle-même qui m'a mené à un sevrage progressif du graffiti, j'étais réellement accroc à l'adrénaline et au désir de conquérir de nouveaux territoires (un peu comme doit l'être Space Invader aujourd'hui). La pratique de la calligraphie m'a fait comprendre la vanité de l'action et la prétention trop égoïste des taggeurs ; c'est ce qui m'a poussé à imaginer une écriture entre la forme et la lettre entre l'acte et l'intention, où se trouve le sens de nos actes. A comprendre que le processus de création est plus important que sa finalité.

RTW:

après avoir passé plus de 10 ans à taguer tous les supports que ta ville, Paris, pouvait t'offrir, tu t'es tourné vers de nouveaux supports (le sol) et un nouveau matériau (le gaffer). Peux-tu nous expliquer comment se sont opérés ces changements et pourquoi ?

Quand la mairie de Paris a décidé d'effacer les murs de la ville en 2001, nous nous sommes retrouvés dans un désert urbain, sans repère graphique. La boussole formée à partir des lettres du mot L'ATLAS (la terre) s'est imposée comme quelque chose dont j'avais besoin dans la ville à ce moment-là. L'utilisation du gaffer est elle liée à mon histoire personnelle. Venant d'une famille travaillant dans le cinéma il y avait toujours des rouleaux de scotch et de gaffer autour de moi et cet outil était parfait pour attaquer le sol ; la carte géographique.

RTW:

que représentent pour toi les boussoles et les labyrinthes que tu traces au sol ?

Les boussoles sont pour moi une image de l'homme se déplaçant avec son intuition personnelle et le labyrinthe représente quant à lui la ville, le système, le contrôle de l'homme par l'homme.

RTW:

ton art a beaucoup évolué depuis tes premiers tags. Petit à petit tu as « lâché le nom » pour aller vers la gestuelle, vers une forme d'abstraction.

L'écriture est la première forme d'abstraction dans l'histoire des civilisations, je ne pouvais pas travailler sur l'écriture, sans me poser la question de son sens. Finalement quand on y pense, une chose abstraite n'est-elle pas celle où l'on peut y voir le plus de choses ?

10



Par contre, je ne suis pas vraiment allé vers la peinture gestuelle, je suis allé vers l'art optique, vers la vibration rétinienne liée à la réaction de deux couleurs collées l'une à l'autre, l'émotion qu'une œuvre provoque sur le corps lui-même, à travers l'utilisation de la géométrie, en dehors de l'idée conceptuelle de l'œuvre.

RTW:

tu as été catalogué comme tagueur, puis uniquement par rapport à la calligraphie mais en réalité on voit à travers l'évolution de ton art que tes influences sont nombreuses. Peux-tu nous parler du rapprochement avec la calligraphie, l'abstraction géométrique, l'art cinétique ou encore le Land art que tu cites comme influences ?

Oui j'apprécie particulièrement les mouvements artistiques où il y a une interaction avec le spectateur, comme une sorte de dialogue entre l'artiste et le spectateur,

RTW:

que serait le sens d'une œuvre sans le regard d'autrui ?

Les premiers artistes optiques sud-américains tenaient déjà ce discours. Leur idée était de casser l'élitisme de l'art et de s'adresser à tout le monde, aussi bien aux grands intellectuels qu'aux enfants, considérant qu'il n'y avait pas de personne plus propice qu'une autre pour ressentir des sensations devant une œuvre.

RTW:

C'est ce côté-là que j'apprécie également dans l'art urbain, il est accessible à tous et le regard du passant influence l'œuvre de l'artiste par son énergie.

ces dernières années tu as suivi une évolution plus en atelier et donc en galerie. Comment vois-tu ce rapport entre la rue et l'atelier, l'extérieur et l'intérieur ? Sont-ils complémentaires ? Quelles distinctions fais-tu entre les deux ?

Je ne fais plus vraiment de distinction réelle, je me confronte à l'architecture et à l'espace que ce

soit en intérieur ou en extérieur, c'est en ça que je me considère également comme un artiste in situ, un artiste urbain in situ (ationiste), pour ceux qui aime les cases et les jeux de mots.

RTW:

Pour faire un parallèle avec les arts martiaux chinois, les arts martiaux internes (tai chi / chiqong) sont une préparation aux arts martiaux externes, (kung fu, etc.). Ainsi je pense que le travail d'atelier, plus méditatif, me permet d'imaginer avec plus de force mes projets dans l'espace public. L'atelier serait mon esprit et l'espace publique mon corps.

parmi tes projets, il y a aussi la photographie et les voyages. Est-ce que tu continues à voyager dans le monde entier avec tes 7 toiles ou sont-elles devenues sédentaires après la publication de ton livre Atlas 2000-2012 ?

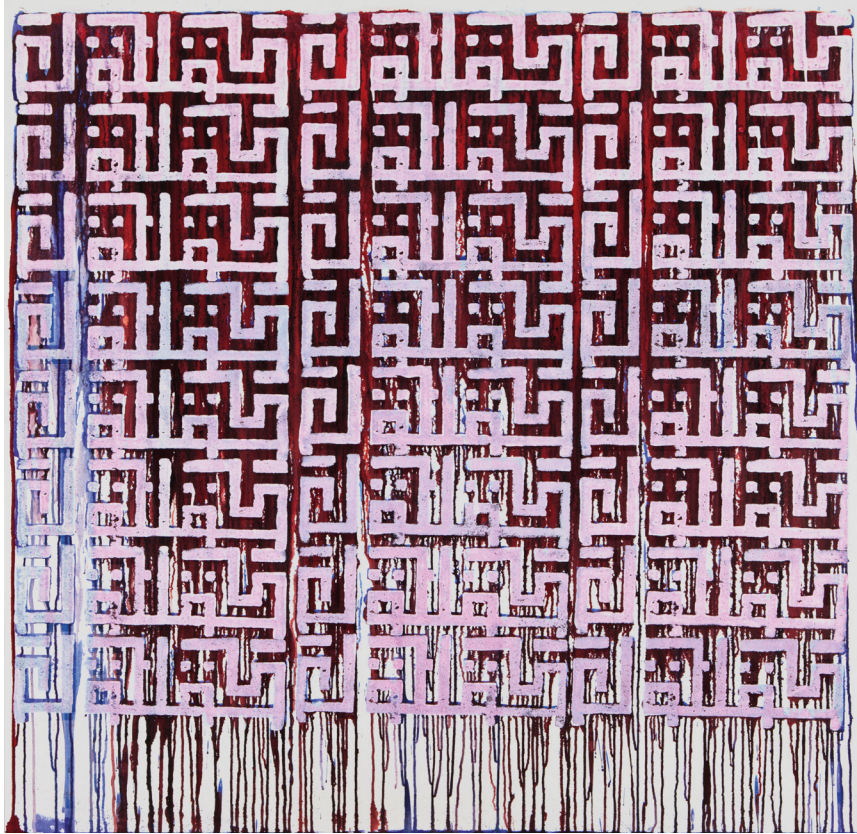
Oui comme je le disais plus haut, je suis très attaché à cette idée de faire vivre les œuvres et de les confronter aux éléments naturels mais aussi à faire de la photographie sans autre désir que de créer des images, simples témoins, archives du monde et de l'époque dans lesquels je vis. A présent je continue ce projet mais je réalise une toile nouvelle dans chaque ville que j'abandonne à la dernière, des photographies, à présent en couleur.

RTW:

Je cherchais à créer des images intemporelles qu'on ne puisse arriver à dater. A présent je recherche à créer des images contemporaines qui me permettent de pouvoir dire des choses sur le monde dans lequel on vit.

comment vois-tu l'évolution de l'art urbain aujourd'hui ? Que penses-tu de la muséification de l'art urbain et de son évolution sur le marché de l'art ?

Chaque mouvement a besoin d'un demi siècle pour accéder à l'histoire de l'art. Si l'on considère que le premier artiste urbain serait Gérard Zlotykamien qui a commencé en 1964 à dessiner des éphémères



à la bombe à Paris, alors cela fait donc 50 ans. C'est à la fois une bonne et mauvaise chose pour ce mouvement que de rentrer dans les musées. D'un côté, cela enlève la surcouche sociale, cette connotation falsifiée du vandalisme pour lui rendre son côté sacré, intouchable, infini... De l'autre, cela crée un effet de mode où tout le monde veut en être et faire une affiche, un pochoir pour faire partie de l'Histoire... dur revers de la médaille. Le temps s'occupera d'éradiquer les faussaires.

RTW:

tu participes toi-même de cette reconnaissance grandissante de l'art urbain, comment le vis-tu ?

J'en suis heureux ! Cela fait longtemps que je me bats pour la reconnaissance de ce mouvement. La première fois que je me suis fait arrêter et ta-

basser par la Brigade Anti Criminelle au début des années 90 à Paris pour de simples tags dans la rue, je m'étais juré de faire changer les regards des ignorants sur ce mouvement... Je ne suis qu'une pierre à l'édifice mais ce mouvement est international et n'existerait pas sans cette force.

J'ai beaucoup d'admiration pour des gens comme Jonone, Tanc ou Yaze qui continuent quotidiennement à faire évoluer leur peinture, créant leur propre écriture, leur propre langage. Ils me font penser à ce mouvement de peintres chinois pendant la révolution chinoise ;les maximalistes. Leur processus consistait à répéter tous les jours les mêmes peintures avec les mêmes gestes, comme une sorte de méditation transcendente qui les amenait imperceptiblement, grâce à cette pratique quotidienne, vers une transformation de

leur peinture en même temps qu'une maturation personnelle.

RTW: concernant ta participation à RTW l'année dernière, peux-tu nous dire ce que tu as pensé de la première édition et ce qui t'as poussé à te joindre à l'aventure RTW15 en tant que Parrain ?

C'est Magda Danysz qui m'a connecté avec Anouck Grau sur ce projet l'an dernier. J'ai beaucoup aimé l'esprit perfectionniste qu'ont les Suisses de construire les choses. Je suis un peu maniaque sur les bords et j'aime les choses propres et bien faites. Voilà sûrement pourquoi j'ai eu une accroche spéciale qui m'a poussé à accepter cette proposition. Quant à mon rôle de parrain, en vérité, je n'ai pas fait grand chose de plus que l'an dernier, sinon vous proposer quelques artistes que je porte dans mon cœur et qui n'ont d'ailleurs pas tous accepté !

RTW: peux-tu nous parler du travail que tu présenteras à Ride The Wall 2015 ?

Nous avons choisi des pièces de plusieurs séries, aucune abstraite, une optique et plusieurs très graffiti !

RTW:

quels sont tes prochains projets ?

Ha ha...si vous saviez ! Je n'ai pas encore le droit d'en parler mais un tour du monde s'annonce à partir de septembre. J'ai signé un contrat avec une marque avec qui nous allons faire des projets artistiques dans plusieurs villes comme Paris, New York, Miami, Shanghai, Toronto, Mexico...

Sinon plus proche, je fais une exposition à la villa des arts de Casablanca à partir du 16 avril 2015 en partenariat avec la galerie David Bloch et je vais exposer à Art Basel photographie mon projet des toiles Errantes avec la Galerie David Guiraud.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

De devenir Indiana Jones ou bien Bruce Lee !

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

L'amitié

Ton plat/dessert favori ?

La femme !

Une devise ?

« La voie est sous les pieds ! »

La Suisse pour toi c'est... ?

La patrie de Jean Luc Godard !

Links:

www.latlas.org

Par Claudine Lopes



ARTO SAARI [GALERIE]

Né en 1981 à Seinäjoki en Finlande, le photographe et skateur professionnel Arto Saari, basé aujourd'hui à Los Angeles, a grandi sous l'objectif de l'élite mondiale des photoreporters du skate. Bien que largement méconnus des canons de la photographie urbaine, leur travail a défini le style caractéristique de plusieurs générations, en combinant leur savoir-faire technique avec un regard de l'intérieur sur la board culture. C'est leur collaboration, influence et soutien qui ont aidé Arto Saari à mener parallèlement deux carrières devant



© Kristina Patterson

• Arto Saari

et derrière l'objectif.

Le projet "Sidemission" d'Arto a commencé avec l'acquisition d'un ancien appareil photographique 35mm, et une authentique curiosité et vénération pour la création de l'image. Alors que sa collection d'appareils photo prend de l'importance, sa soif de voyages reste intacte. Son esthétique est irréfutable parce que son histoire est contée. C'est l'histoire de la jeunesse, du risque et la joie de la découverte. Cette série de photographies représente le point culminant de dix ans d'exploration du monde à travers la photographie. Des portraits contemporains aux documentaires street style – en passant par les images de la nature tranquilles, le travail d'Arto est un journal visuel, une

histoire illustrée pour se souvenir du voyage et ceux qui l'ont inspiré.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Je rêvais de devenir
skateboarder professionnel

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Faire des photos Polaroids 8X10

Ton plat/dessert favori ?

La crème glacée

Une devise ?

« Ride the wave »

La Suisse pour toi c'est... ?

Belle, propre et précise

Links:

www.artosaari.com

BENJAMIN JEANJEAN [GALERIE]

À la recherche de réalité dans l'inconscient, extrapolant la logique humaine au travers de l'absurdité, suivant une philosophie basée sur l'irrationnel – l'art de Benjamin Jean Jean est le résultat d'une constante recherche d'un esprit ouvert. L'intensité de ses dessins confronte le spectateur à sa propre vanité et désirs convoités en dévoilant du plus profond de son subconscient des objets devenus symboles et vice versa.

«Toute le monde voit quelque chose de différent dans mes peintures, à chacun ses perceptions et associations personnelles», comme dit BJJ. « En réalité, je leur fournis l'objet et leur imagination le transforme en symbole. » Basé au sud-ouest de la France, l'œuvre de Benjamin JeanJean défend un néo symbolisme basé sur une esthétique contemporaine. En combinant les éléments linéaires à des objets éphémères, il crée de subtiles séquences du monde moderne qui provoquent des images et des émotions tout en laissant l'observateur s'y associer.

Profondément enraciné dans la culture du surf et skateboard, BJJ vit à son propre rythme. Quand il ne travaille pas dans son studio, il surfe, skate ou passe du temps avec sa femme Camille et leurs filles jumelles.



© Mike miller

• Benjamin JeanJean

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Astronaute ou pompier je suppose

**Qu'est-ce qui te remonte le moral
instantanément ?**

Un whisky et une blague

Ton plat/dessert favori ?

viande rouge/vin rouge, français quoi !

Une devise ?

Pas de mauvais jours

La Suisse pour toi c'est... ?

Comptes et couteaux suisses

Links:

www.benjaminjj.com

BENJAMIN LAADING [IMMERSION]

Benjamin Laading est né en Norvège en 1982. Il part la même année au Sénégal où il passe son enfance. Une dyslexie marquée lui fait suivre l'enseignement de Steiner, et développe chez lui une forte sensibilité à l'image. De retour en Norvège à l'adolescence, il fait ses premiers choix artistiques en peignant la nuit. Après 10 ans de peinture alternative, il est reçu à la Villa Arson, l'école des Beaux-Arts de Nice, d'où il sort diplômé en 2008. Il expose dès 2009 à Paris, Nice, Oslo, Bruxelles, Marrakech et travaille en collabora-



© JPM

• Benjamin Laading

tion avec des artistes tels que Babou, L'Atlas et Poes. Son travail questionne l'ambiguïté d'une contreculture dans un système établi, en analysant le corps de l'expression illégale, le tag, et en le traduisant conceptuellement. Depuis plusieurs années, Benjamin Laading se concentre sur l'étude du fatcap, cet embout de bombe de peinture au large diamètre qui permet de couvrir un maximum de surface en un minimum de temps, et qui a donné naissance à un courant dans l'univers du tag. Dans ses œuvres, le fatcap est figuré manuellement. En lieu et place des pigments projetés par la bombe sur le mur, ce sont des points de feutre qui sont posés à la main sur une toile. L'épaisseur du trait est amplifiable à loisir, aucune contrainte, induite dans le cas de l'usage d'une véritable bombe fatcap, n'existe plus.

Le concept du fatcap est exagéré, le trait « industriel » imité, surdimensionné. Ce processus pictural nécessitant une infinie patience, il devient contraire à la forme qu'il exprime, qui reflète, quant à elle, une énergie rapide, explicite et crue. Il met ainsi en lumière la contradiction entre expression individuelle de rue et production artistique reconnue.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Basketteur ou dessinateur

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Sexe, drogue et peinture !

Ton plat/dessert favori ?

Pizza

Une devise ?

Jamais avant midi

La Suisse pour toi c'est... ?

Dangereux. Surtout les tire-fesses

Links:

www.benjamin.laading.net**BEN THÉ [IMMERSION/GALERIE]**

Né en 1984 à Annecy, Ben Thé vit et travaille aujourd'hui à Genève. Il est diplômé d'un Bachelor of art and design de la HEAD. Ben Thé est un dessinateur, illustrateur et gribouilleur invétéré qui multiplie les supports. De la fresque murale à la bouteille de Vodka, du crayon à la photographie en passant par le bois, la planche de skate ou la peau, son approche artistique est clairement celle du détournement, de la curiosité partagée et d'une

vision du monde profondément positive.

Mais l'artiste a pour terrain de jeu favori la rue. Que cela soit en skate, monde dont il est issu, ou dans ses interventions artistiques, le but est toujours de trouver le meilleur spot. Il y développe son univers artistique faisant de l'environnement urbain et de l'architecture son support d'expression. Fan du détournement et de l'absurdité, Ben Thé est un personnage espiègle et décalé. Une personnalité touchante et atypique que l'on retrouve évidemment dans ses œuvres : éléments burlesques, personnages incongrus et une excentricité comique et absurde rendant ses personnages à la fois gênant et attachants.

Il faut se rapprocher, observer et ouvrir l'esprit pour déchiffrer dans son art les punchlines qu'il nous assène avec humour et dérision. Socialement engagé et critique, il souhaite interpeller les passants et les faire réfléchir. Son art, qu'il soit dans la rue ou en galerie, lui permet de parler et de dénoncer avec humour et légèreté.

Ce côté « touche à tout » lui permet de réaliser de nombreuses illustrations pour des marques de skate comme Antiz ou encore 242, ainsi que la marque de vêtement Carhartt.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Me la couler douce

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Un bon café, mais pas un instantané un vrai

Ton plat/dessert favori ?

Le café

Une devise ?

Je ne suis pas là pour beurrer les sandwiches :)

La Suisse pour toi c'est... ?

Se la couler douce

Links:

www.createavitea.com

© Guillaume Gattier

• Ben Thé

BLO [IMMERSION/GALERIE]

Bien qu'enraciné dans le graffiti traditionnel autant dans le matériau que dans la composition, la pratique courante de BLO démontre la facilité accrue qu'il a de passer consciemment d'un environnement urbain à celui de galerie – pas simplement au niveau technique mais au sens contextuel, du public et de la visibilité. Une frontière difficile à gérer pour la plupart des artistes d'art urbain, mais, c'est là, dans cette faille tranquille,



© Thomas Von Wittich

• Blo

que son œuvre respire.

L'implication de BLO dans le graffiti remonte à son passé Lyonnais, en France, où son travail était initialement guidé non seulement par la nécessité primordiale de peindre, mais également de vandaliser ou dans un certain sens de détruire. Il utilise sa créativité comme un moyen de questionner, invertir ou pervertir les aspects de la vie quotidienne. On reconnaît dans sa patte une vitesse d'exécution, une certaine aisance du trait, ainsi que des compositions et matériaux issus directement du graffiti traditionnel. BLO travaille encore fréquemment le paysage urbain mais s'éloigne du lettrage et de l'illustration. Dans la rue, son travail actuel est devenu plus figuratif avec du dessin in-

spiré d'images religieuses, sexuelles, de mort ou de peintures classiques. En explorant ces thèmes, un autre parallèle avec le graffiti est conceptualisé – l'affirmation du pouvoir en défigurant activement ou en se réappropriant des images communes.

Cette différence contextuelle entre la rue et le studio ne divise pas son œuvre mais crée une dépendance visuelle – une relation mutuelle qui finalement renforce les deux aspects de son travail. En conservant un contexte classique, l'utilisation par BLO d'images et de thèmes connus, créent dès le départ, une base de familiarité avec son public. Le corps, en particulier la forme sexualisée de la femme, nous ramène au sujet du regard de l'homme, où l'influence d'Egon Schiele est visible notamment dans l'utilisation de corps tronqués, de traits détachés et de confrontation sexuelle. C'est également dans la reconfiguration du corps physique où certains aspects de l'œuvre du sculpteur et photographe surréaliste Hans Bellmer qui peuvent être reconnus dans l'étreinte de BLO. D'autres références iconiques imprègnent son travail, telles que les images religieuses (surtout celles de la Vierge Marie et l'Enfant Jésus), des Memento Mori et symbolisme occulte. Bien que le travail entre la rue et le studio puisse être problématique, BLO prend l'avantage sur cet écart en jouant adroitement avec les références et le medium.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Pompier, peut-être par passion des flammes.

Ca explique peut-être mon gout prononcé pour l'extincteur.

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Un Rhum coca

Ton plat/dessert favori ?

Le couscous royal

Une devise ?

chi va piano va sano

La Suisse pour toi c'est... ?

La neutralité politique et militaire...

le pays paisible

Links:

www.blo-paintings.com

BROKOVICH [IMMERSION]

Brokovich vit et travaille actuellement à Annecy où il est, depuis 2014, artiste résident au sein de l'Espace Art by Friends. Passionné de dessin, il développe un univers graphique personnel qui trouve son inspiration autant dans la mouvance street-art, la culture skate, les dessins animés, les bandes dessinées, que dans les éléments naturels.



© Louis Garnier

• Brokovich

Toujours en quête de nouveauté, il tente au maximum de varier les supports et les techniques. Son langage visuel se traduit le plus souvent par des accumulations quasi obsessionnelles. Il travaille de façon spontanée, en réponse directe aux éléments qui l'entourent, qu'il s'agisse d'objets ou d'espaces. Il emploie le principe de série et la notion de jeu dans son travail, il aime détourner les objets pour se les ré-approprier de façon ludique tout en questionnant la subjectivité de leur fonction. Avec légèreté et subversion, il nous questionne sur la déshumanisation de la société actuelle.

Son travail se divise en deux parties dont la frontière est parfois mince, dans un premier temps en tant qu'illustrateur et graphiste, et dans un second temps comme artiste plasticien, avec une approche plus radicale. Cette polyvalence lui permet de collaborer avec de nombreuses marques et événements: Pull-in, Rossignol, Vans, le Rock on Snowboard Tour, l'IF3, SOSH, Orange et bien d'autres.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Opticien ou conducteur de train mais j'ai été très vite découragé par les maths...

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Un verre de Jack...

Ton plat/dessert favori ?

Le Morezien. C'est un gâteau de ouf avec de la meringue, de la crème et du beurre, beaucoup de beurre...

Une devise ?

ON EST FOUTU, mais ça va

La Suisse pour toi c'est... ?

Propre

Links:

www.brokovich.net

GODDOG [IMMERSION]

GoddoG est le pseudonyme d'un artiste urbain autodidacte de la scène avignonnaise. C'est en Sardaigne, à Orgosolo, village célèbre dans le monde pour les peintures murales qui ornent ses maisons, que tout commence pour lui. Enfant, il se rappelle encore de ce qu'il a ressenti face à ces murs peints qui racontent la vie quotidienne des gens du village. Une vocation est née, il commence le dessin puis vers l'âge de 15 ans il s'intéresse au graffiti, avec lequel il trouve le moyen de raconter ses propres histoires.



© Nicolas Goumy

• Goddog

Aujourd'hui, l'artiste nous transporte par ses œuvres colorées, réalisées avec une technique graphique oscillant entre aplats de couleurs,

motifs et textures. Ses formes sont abstraites, géométriques, organiques, toujours précises et riches en composition. GoddoG s'inspire de ses voyages, rêves et lectures, son style et sa démarche évoluent avec le temps.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Devenir grand

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Un air de country

Ton plat/dessert favori ?

Lasagne // Tiramisu

Une devise ?

Pas de bras, pas de chocolat

La Suisse pour toi c'est... ?

Les couteaux suisses, la Pufff, le chocolat, les montres, le paradis fiscal

Links:

www.goddogstreetart.tumblr.com

JEANJÉRÔME [IMMERSION]

Jeanjérôme a commencé à peindre des graffitis, inspirés par le mouvement Zulu Nation, à la fin des années 1980. Par la suite, afin d'être initié par Philippe Legendre aux techniques d'enseignement du dessin pour enfant « J'apprends à dessiner par le jeu », il fait un cours séjour en Ecole d'Art. Il développera son style beaucoup plus tard en Suède.

Combinaison subtile de *Street-Art*, Art Nouveau et Art Déco, son œuvre utilise de nombreuses couleurs, modèles de base de son expression. Il crée l'illusion d'une approche fondée sur le pochoir, tout en travaillant exclusivement au pinceau ou au marqueur acrylique sur ses tableaux. Issu de la culture skate, les planches sont également un de ses supports de prédilection. Jeanjérôme consacre également une partie de son temps à enseigner le street-art à l'école primaire dans une approche ludique et différente.



• Jeanjérôme

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Rouler avec des milliers de rollermen

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

La musique

Ton plat/dessert favori ?

Rougail crevette (Réunion) // Crêpes

Une devise ?

Libre comme l'air

La Suisse pour toi c'est... ?

Des superbes moments à Lausanne (Ouchy), mes amis...

Links:

www.jeanjerome.com

JEREMY BERNARD [GALERIE]

Jeremy Bernard traverse son époque comme d'autres gagnent les guerres et les cœurs : avec frénésie mais générosité. C'est la moustache finement taillée et la chemise bien amidonnée qu'il se met à distribuer, en 2009, des gifles photographiques à ses contemporains dont la mollesse intellectuelle n'a d'égal que le manque de classe. Il vit alors dans une province canadienne réputée pour sa franche hostilité envers les photographes français et pour sa sauvage grossièreté : la Colombie-Britannique.

Rapidement dégoûté, il décide de retourner tenter sa chance « au pays », la Savoie. Mais celui que l'on se plaît à nommer dans l'ombre « l'Américain » aura bien du mal à faire reconnaître la valeur, pourtant brillante, de ses portraits ani



© Jeremy Bernard

• *Jeremy Bernard*

maliens. Passionné de marmottes et de jeunes chiens, ses clichés fascinants se plaisent à sublimer la grâce du règne animal en le travestissant et en l'emmenant sur des terrains inattendus. Tout le monde se souvient effectivement avec une vive émotion de ce chimpanzé fumant une Malboro, dans un gymnase vêtu en tennisman. Et quid de ces bichons s'ébattant facétieusement dans la crème pâtissière bon marché ? Bouleversant. Mais également dérangeant... Et il paiera le prix fort de son génie...

En 2012, toute sa famille est massacrée à coups de caquelon par un artisan racletteur rendu fou par une vision mettant en scène des chatons au carnaval de Venise. Ivre de la douleur que seuls ressentent les rois et les dieux, il raccroche. Il décide alors de se consacrer à la charité chrétienne et finira ses jours à tirer des skieurs de la dépression en faisant semblant de les photographier.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Je rêvais de skier.

Je voulais skier toute ma vie.

Qu'est-ce qui te remonte le moral

instantanément ?

50 cm de neige fraîche.

Ton plat/dessert favori ?

Steak de cheval et le crumble aux pommes de ma maman.

Une devise ?

Aucune en particulier. Je fonctionne à l'affectif, si j'aime je fonce.

La Suisse pour toi c'est... ?

La fondue et des montagnes

Links:

www.jeremy-bernard.com

LEMODULEZEER [IMMERSION]

Autodidacte né en 1976 dans les Yvelines, Mehdi alias ZeeR travaille comme graphiste depuis 1997. Il fait tout d'abord ses armes dans les terrains vagues et les usines désaffectées des Hauts-de-Seine où les vestiges industriels influenceront profondément son travail. Au début des années 2000, il met au point son « module ». Des lignes noires constituant un embranchement complexe. Un simple caractère, un motif faussement répétitif évoquant un développement cellulaire, les glyphes mayas ou encore la version 2.0 de l'Hourloupe de Jean Dubuffet.

La signification de Zeer devient Zone Expérimentale d'Expression Relative. Le module s'auto-génère dans un système de répétition à l'infini, prend son autonomie et s'installe où la surface l'accueille, volatile, fluide, abstrait et ludique. Un des projets les plus importants du MoDuLe De ZeeR, start game over est une partie de morpions ou les modules formant des croix ou des ronds investissent les recoins de chaque arrondissement parisien. Un jeu sans vainqueur, l'impossible résolution suggérant le dysfonctionnement, autre concept clé, d'une oeuvre qui se meut comme un virus informatique.

En parallèle de son parcours, ZeeR développe son module sur toile et papier. Jouant sur la notion d'échelle, il concentre ou dilate son motif comme des pixels, couvrant à l'infini une palette de gris, démultipliant les cellules, poursuivant son travail dans la suggestion spatiale, pour renouer avec la traditionnelle peinture de paysage.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Je rêvais de vieillir en continuant d'être heureux.



© Cristobal Diaz

•Lemodulezezer

**Qu'est-ce qui te remonte
le moral instantanément ?**

Le sourire de mes « girls »

Ton plat/dessert favori ?

Tout ce que vous voulez à condition
qu'il y ait du piment sur la table.
J'échange le dessert contre du fromage

Une devise ?

Fais ton maximum mais n'oublie pas
de prendre du plaisir

La Suisse pour toi c'est... ?

Le nom de JOSEF MULLER-BROCKMANN
écrit en Helvetica Neu Bold

Links:

www.lmldzr.com

**RAPHAËL BORER &
LUKAS OBERER [GALERIE]**

Raphaël Borer (né en 1984) et Lukas Oberer (né en 1982) sont tous deux originaires de Bâle mais travaillent depuis 2013 à Kesselhaus à Weil-am-Rhein en Allemagne. Ils ont découvert leur passion pour la peinture très jeune. Le médium du graffiti a joué un rôle important dans leur jeunesse et a défini leur développement artistique futur. Ils partagent un amour pour l'expérimentation et c'est l'exploration continue des frontières de leurs sujets, qui forme la base de leur échange collectif. Aujourd'hui, leur travail est connu bien au-delà des frontières suisses et se retrouve un peu



© Max Carlo Kohal

•Raphaël Borer & Lukas Oberer

partout dans le monde.

C'est à partir de 2007 qu'ils entreprennent un travail collaboratif investissant le support de la toile et de l'atelier. Bien que les deux artistes aient développé leur propre style au fil des années, ils décident toujours ensemble de leur travail et utilisent le même médium.

A la recherche d'une harmonieuse combinaison de deux œuvres d'art uniques, de deux différents types de composition et de deux univers graphiques complémentaires, ils adoptent des techniques optiques qui leur sont propres, comme par exemple leur écran à lentilles. Ainsi, le parallèle entre deux styles personnels exceptionnels crée une toute nouvelle composition. Aujourd'hui encore, la majorité de leurs œuvres se trouvent dans l'espace urbain. Afin d'échapper au format souvent restrictif du cadre, le duo peint régulièrement sur des façades de bâtiment. C'est là que les couleurs et les formes trouvent l'espace nécessaire et dialoguent librement avec l'espace et le temps. Le style de leur travail est caractérisé par des compromis continus. Via d'autres développements et aliénations, imitations et contraires, le processus est de ce fait vu comme l'opportunité de créer du nouveau personnifié dans l'équation $1+1=3$.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Nos rêves ont changés en grandissant,
et grandir change nos rêves

**Qu'est-ce qui te remonte
le moral instantanément ?**

Le printemps qui pointe le bout de son nez

Ton plat/dessert favori ?

Pas le kebab que nous devons manger régulièrement parce qu'il n'y a pas trop de choix aux alentours de notre studio

Une devise ?

Toujours en mouvement

La Suisse pour toi c'est... ?

Une bonne opportunité

Links:

www.boreroberer.ch

MATT GEORGES [GALERIE]

Matt Georges, la trentaine, est originaire de Grenoble mais il passe aujourd'hui sa vie à voyager à la recherche des meilleurs spots de ride. Il se prend d'amour pour le skateboard et le snowboard dès ses 15 ans. Passé par des études de graphisme et d'imprimerie, puis, par les Beaux-Arts, c'est en parallèle de ses études qu'il débute une carrière en tant que directeur artistique chez



• Matt Georges

© Lorenz Richard

Freestyler Snow. Une question se pose alors à lui ; pourquoi rester assis derrière un ordinateur alors qu'il pourrait lui aussi faire des photographies incroyables ? Cela fait maintenant 10 ans qu'il en a fait son métier et sa passion. Il a con-

tinué quelques années au service du magazine de snowboard Method Mag à Innsbruck avec la double casquette de Photo Editeur et photographe. Il collabore aujourd'hui avec plus d'une cinquantaine de publications et marques internationales et, est Senior Photographe pour les publications Onboard (EU) et Whitelines (UK).

Le style de Matt : une lumière naturelle, des images low-fi (d'assez faible qualité), de forts contrastes de noir et blanc et de belles compositions. Il s'attarde en priorité sur le cadrage et la composition, quitte à mettre de côté l'action pure et dure. Il se définit lui-même plutôt comme un artisan que comme un maître du digital, expérimentant différents types de techniques, anciennes et nouvelles, différents films et appareils photos. On compte notamment des Polaroid, des Holga ou des films au moyen format qui donnent un style unique à ses photos. Les accidents ; les brèches de lumière, la poussière, les tâches ou les images brûlées font partie intégrante de l'âme des images de Matt Georges. Ce qui au fond les rend si authentiques et belles, c'est l'amour pour le milieu. Il souhaite avant tout provoquer des émotions chez les personnes qui les regardent et ne cherche pas à prouver qu'il est un technicien hors pair.

Il n'y a qu'à voir son projet « THE.DIRTY.DOGS », un livre auto-édité à 500 exemplaires sorti l'année passée. Fait artisanalement, en mode DIY, ce livre est né de la frustration, commune à plusieurs de ses amis photographes, de voir systématiquement leurs meilleures photographies rejetées par les Photo Editeurs des magazines. De même, de voir des publicités insérées au beau milieu d'un article ou d'un portfolio. Comme un pied nez aux magazines, il donne ou redonne vie à certains articles, histoires, ou travaux de photographes qui n'auraient pas trouvés leur place dans ces publications. Le livre-objet de Matt Georges sort des sentiers battus en réunissant des photographies de snowboard du monde entier.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

A priori, chercheur d'or / aventurier, mais j'ai vite réalisé que je ne ferais pas fortune avec ce que je trouvais dans le ruisseau à côté

de chez moi. Il y avait pas mal de fossiles alors, vers l'âge de 8ans, je me suis réorienté vers l'archéologie mais sans réel succès non plus...

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Mes deux filles,
Louise & Lison !

Ton plat/dessert favori ?

Des pâtes ! Une infinité de possibilités, de goûts et de designs différents !

Une devise ?

« On n'a rien sans rien » en duo avec
« on n'est jamais mieux servi que par soi-même »

La Suisse pour toi c'est... ?

C'est une relation d'amour et de haine à la fois. J'adore ce pays, mais au bout de quelques jours, le joyeux bordel français me manque un petit peu. Ce qui me déplaît le plus c'est la délation. Néanmoins j'aime aussi ce côté ordonné, propre et poli. On se rend compte à quel point nous français pouvons être maladroits, malpolis, bougons et parfois peu accueillants. Bref la Suisse c'est surtout un petit pays rempli de talents, au milieu des Alpes avec des paysages magnifiques !! J'aime beaucoup la photographie et l'architecture Suisse, à l'image de son pays.

Links:

www.mattgeorges.com

OKUDA [IMMERSION/GALERIE]

Oscar San Miguel Erice est né le 19 novembre 1980 à Santander, il réside et travaille à Madrid depuis 2000. Il est diplômé des Beaux-Arts de l'université de Madrid. Le style d'Okuda est reconnaissable depuis ses tout débuts en 1997, où il travaille sur des chemins de fer et des usines abandonnées de Santander. Parallèlement à son travail en milieu urbain, il commence à produire des œuvres plus intimistes en atelier avec lesquelles, dès 2009, il évolue vers un style plus personnel.

Les compositions d'Okuda sont reconnaissables au premier coup d'œil, ses composi-



• Okuda

© Eduardo Rivas

tions colorées déploient une palette chromatique et géométrique d'une grande richesse, dans des lieux et sur des matériaux toujours renouvelés. Structures géométriques et gravures multicolores se fondent dans des corps gris sans identité et des formes organiques, une multitude de symboles qui se confrontent et incitent à la réflexion.

Entre monochrome et éclatements de couleurs, ses travaux questionnent les contradictions existentielles, l'univers, l'infini, le sens de la vie, la fausse liberté du capitalisme et montrent le conflit entre la modernité et nos racines, en définitif, entre l'être humain et lui-même. Son style pourrait être catalogué de Pop surréalisme à l'essence clairement urbaine. On peut admirer ses œuvres dans les rues et en galerie partout dans le monde. Des pays comme l'Inde, le Mali, le Mozambique, les Etats-Unis, le Japon, le Chili, le Brésil, Pérou, Afrique du Sud, Mexique...en plus l'Europe.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Jouer au foot toute la journée, faire du skate. Jusqu'à mes 15 ans environ, ensuite, je me suis tourné vers le dessin ; peindre les voies et les usines abandonnées

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

La musique. Toujours plein de musiques très variées qui me font ressentir des choses, voyager, créer. Ce qui me fait me sentir bien c'est

travailler et de créer de nouvelles œuvres.
Voyager me remplit également d'émotions
et de nouvelles expériences positives.

Ton plat/dessert favori ?

J'ai grandi dans un restaurant donc j'aime beaucoup cuisiner. J'adore les fruits de mer, le riz aux fruits de mer, les légumes à la plancha comme les asperges, l'avocat (toujours), les shashimi au thon rouge et j'aime les fruits, les fraises, les cerises, la mangue,...

Une devise ?

« One life to love ». Je l'ai tatoué sur le cou
(il a été dessiné par mon ami REMED)

La Suisse pour toi c'est... ?

De hautes montagnes vertes et enneigées,
de l'air pur et aussi... un paradis fiscal pour
beaucoup de gens riches, ou du moins
c'est ce que l'on croit

Links:

www.okudart.es

RYLSEE [IMMERSION]

Rylsee (Cyril Vouilloz), est un artiste genevois qui travaille et vit actuellement à Berlin où il est l'heureux résident de l'espace pluri-disciplinaire Urban Spree. Il se décrit lui-même comme « gaucher » et « Too Shy To Rap ». Spécialiste de la typographie originale réalisée à la main qu'il décline sur des supports matériels variés, comme d'immenses fresques murales, il trouve son inspiration dans les moments du quotidien, dans la ville et ses enseignes. Ses illustrations expriment de manière satirique des situations et lieux ordinaires de la vie de tous les jours.

Ses travaux ont été exposés dans plusieurs villes suisses, ainsi qu'en France, USA, Berlin, Vancouver, São Paulo, Londres, Tel-Aviv, ou encore Barcelone. Il a collaboré avec de nombreuses marques, locales et internationales, sur des mandats d'identité visuelle et de design. Au niveau international, on peut citer des compag-



© Low Weakness

• Rylsee

nies comme NIKE, CONVERSE ou encore NDK SNOWBOARDS. Quant au niveau local, il est notamment responsable de la communication visuelle des restaurants INGLEWOOD et du laboratoire de création MOTEL CAMPO.

Rylsee est aussi co-fondateur depuis 2013 de MYOS (MakeYourOwnSign), un workshop mensuel à Berlin, qui transmet à des particuliers une connaissance basique de la typographie à la main et de la création d'enseignes.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Dessinateur (étant enfant, j'savais même pas si c'était un vrai métier)

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Une glace à l'eau "Winnetou"

Ton plat/dessert favori ?

Sans hésiter, pizza evry day!
(et une petite glace à l'eau après)

Une devise ?

Have Fun, Stay True & be nice to your mum

La Suisse pour toi c'est... ?

L'origine de mes bonnes manières, le ice tea bleu et les couronnes de pain de la Migros, ma famille, mes homies, ma ville.

Links:

www.rylsee.ch

SHEPARD FAIREY [GALERIE]

Passionné par la culture Skateboard et Hip Hop, SHEPARD FAIREY, alias OBEY THE GIANT, se plonge dans l'art à l'âge de 14 ans lorsqu'il commence à réaliser des pièces sur T-shirt et skateboard. Pendant ses études d'illustration, il initie la campagne Obey Giant avec d'autres étudiants. Ce projet met en place des affichages de stickers, photocopies et sérigraphies représentant le visage du catcheur André the Giant, référence de la contre-culture hip-hop, qui devient un véritable phénomène artistique et qui le fera connaître d'abord aux Etats Unis, puis rapidement à travers le monde entier. Il va petit à petit se détacher de cette image, sans pour autant l'abandonner totalement. Il enrichit alors son style en ajoutant de nouvelles icônes à



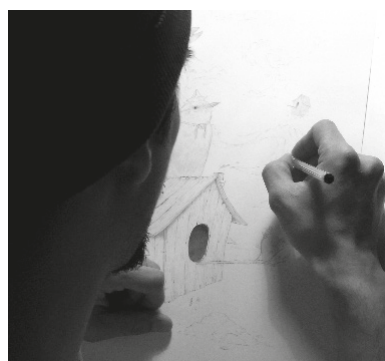
© Galerie Magda Danyasz

• Shepard Fairey

des compositions complexes faites sur une palette de couleurs où le rouge et le bleu prédomine. Son esthétique reconnaissable s'accompagne de messages, clin d'oeil et références qui donnent à ses pièces plusieurs niveaux de lecture, dénonçant notamment la publicité, la manipulation, la répression. C'est en 2007 que sa notoriété devient mondialement importante lors de sa participation active à la campagne présidentielle de Barack Obama avec l'affiche HOPE. Rapidement on lui offre de nombreuses publications dans des magazines et journaux prestigieux ou bien des ouvrages monographiques. Il expose aujourd'hui dans des musées aux Etats Unis en Europe ou en Asie et ses œuvres en intègrent les collections permanentes.

STIV DUNAND [IMMERSION]

Stiv Dunand est issu d'un parcours scolaire artistique à Genève où la création est devenue un mode de vie. L'observation du quotidien est sa première source d'inspiration. Il se dégage une ambiance, une atmosphère dans chaque situation vécue, observée ou partagée. Ceci lui permet de construire et de créer des idées qu'il retranscrit par différents médiums comme le dessin, la peinture ou l'animation. L'idée de partage est primordiale dans son travail de création, le but étant de faire réagir le spectateur, sa participation devenant alors inéluctable.



© Delphine Rouvière

• Stiv Dunand

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Le tour du monde en poisson

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Youpia

Ton plat/dessert favori ?

Tsong yao pin (sorte de galette chinoise avec des œufs et des épices qu'on trouve dans les rues de Taiwan)

Une devise ?

Sky is not the limit

La Suisse pour toi c'est... ?

... la Suisse...

Links:

www.anotherday.me

TANC [IMMERSION/GALERIE]

TANC, de son nom Tancrede, est musicien et artiste plasticien, né à Paris en 1979. Il réside et travaille actuellement à Paris. Peintre, graphiste, dessinateur, compositeur de musique électronique, c'est dès les années 90 que le graffiti s'impose à lui, comme les prémices de son travail pictural. Depuis Tanc n'a jamais cessé de graffer, que ce soit dans la rue ou sur toile, ses bombes ne le quittent plus. Le côté instinctif, immédiat de ce médium et la possibilité de « projeter » sa peinture le séduisent. Quant à la rue, il l'a choisie car c'est le seul musée où il va tous les jours. La rue est pour lui riche en contenu, et en plus gratuite. C'est par souci d'être le plus accessible possible que



• Tanc

Tanc a choisi de s'exprimer dans l'univers urbain. L'artiste peint plus qu'il n'écrit. Avec une cap basique qui n'influence pas le trait où seule l'impulsion du doigt est déterminante. La technique est précise, à la recherche de l'aspect plume et épuré. Ses tracés, presque automatisés mais tous différents, prennent forme sur des fonds unis bleu, jaune ou rose. Comme les rappels mystérieux d'une main obsessionnelle. Ses recherches sont axées sur la synthèse entre le trait, le rythme, la couleur et l'énergie. Il n'y a pas de message, les lettres n'ont pas pour fonction d'être lues mais vues. Elles vivent pour elles-mêmes. Il en est venu à en inventer de nouvelles et à s'interroger sur ce qu'elles expriment de l'inconscient. C'est sa musique intérieure

qu'il peint : des lignes, des formes, des couleurs, des oscillations qui sont en parfait accord avec ses vibrations intérieures. L'artiste s'applique à retranscrire au fond le moment présent.

Car Tanc compose aussi de la musique électronique. Sensible aux ondes, aux fréquences. Quand il peint, il n'écoute que sa musique intérieure. Le battement de son cœur active son bras comme un métronome. Il n'a plus qu'à laisser écrire ou inscrire ces rythmes. C'est cette technique de lettrage singulière, qui lui a permis de se faire un nom, et de se faire connaître et reconnaître du grand public. Il a déjà exposé ses œuvres aux quatre coins du globe : en France, en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Inde, en Corée, à Singapour, à l'île de la Réunion, au Liban, au Maroc...

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Je rêvais d'être Prince jusqu'à mes 10ans, après je voulais devenir ingénieur inventeur mais malheureusement je ne faisais que dessiner

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Peindre

Ton plat/dessert favori ?

Poisson cru

Une devise ?

Que vaut une vie sans risques

La Suisse pour toi c'est... ?

« chiller au bord du ! »

Links:

www.facebook.com/tanc.vao

WOZDAT [IMMERSION]

Jean Phillippe Blanc, alias 'Wozdat' est au choix un artiste, un concepteur, un graffiteur, un infographiste, qui aime être là où on ne l'attend pas. Ce trentenaire originaire de la Haute Savoie adepte du graffiti, depuis ses années d'études à Lyon et Paris, manie la bombe aérosol et les concepts aussi bien que la souris d'ordinateur.



• Wozdat

Ainsi Il multiplie les supports, les collaborations et les types de créations : allant des fresques murales, aux performances cinématographiques, en passant par la sculpture en céramique ou la direction photographique...

Wozdat réussit à décliner et à modeler les racines urbaines de son art, avec si possible une pointe de comique, pour interpeller, faire passer un message, créer du lien, ou simplement faire réfléchir. Ainsi, sa patte atypique, moderne et teintée d'humour dynamise les espaces de ses interventions et leur confère une réelle dimension. Il collabore régulièrement avec la marque de glisse, décalée et engagée, Full Métal Raclette.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Je voulais être inventeur, d'une certaine manière je me suis resté fidèle

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Participer à une expo collective ;)

Ton plat/dessert favori ?

La fondue savoyarde à ne pas confondre avec la fondue suisse

Une devise ?

L'euro ahahahah

La Suisse pour toi c'est... ?

Une croix blanche sur fond rouge avec un accent :)

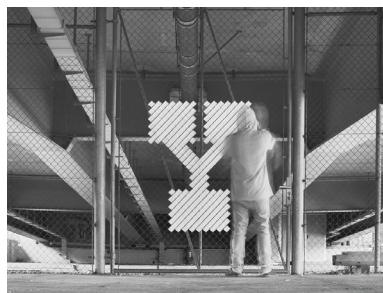
Links:

www.wozdat.com

YGREK1 [IMMERSION/GALERIE]

Actif depuis le début des années 2000 dans le graffiti genevois, YGREK1 s'est éloigné des murs et de l'illégalité sans pour autant abandonner son invasion de l'espace public. Profitant d'un certain "vide juridique", c'est dès 2010 qu'il s'intéresse aux grillages urbains comme support d'expression graphique. A peine 2 ans plus tard, il obtient son Master de la HEAD-Genève grâce à ses diverses créations typographiques sur ces nouveaux supports.

A présent il continue régulièrement à décorer les grillages de sa ville, principalement avec du scotch ou du fil. Ces dernières années, il est également intervenu dans différentes villes européennes comme Berlin, Paris, Milan, Bruxelles, Lisbonne, Lyon, Zurich, etc. Son souhait est de continuer à surprendre les gens grâce à son art dans



• YGREK1

encore bien d'autres ville du monde...

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Devenir créateur pour LEGO.

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

J'ai toujours le moral!

Ton plat/dessert favori ?

Un bon gros bol de corn flakes!

Une devise ?

Tout ce qui n'est pas interdit est autorisé. Et non l'inverse!

La Suisse pour toi c'est... ?

L'Helvetica.

Links:

www.ygrek1.tumblr.com

YZ [IMMERSION/GALERIE]

Née à Châteauroux, France en 1975, YZ vit et travaille actuellement à Montreuil en France. YZ, prononcé « eyes », est une artiste engagée à l'intuition et guidée par une envie d'humanité. Elle se fait connaître, dès 2003, grâce à la série « Open your eyes », son premier projet urbain d'envergure utilisant la technique du pochoir, qu'elle décline sur



© Stéphane Bisseuil

• YZ

plusieurs supports.

En effet, contrainte par cette technique, YZ cherche sa propre signature esthétique. C'est ainsi que le papier, l'encre de chine et le rouleau trouvent bientôt leur place au cœur de son travail. Avec une exigence extrême, YZ navigue à travers des projets au spectre large en se fiant à son instinct. Sans artifice, elle peint, colle et bombe tant des figures féminines des années 1900, que des paysages urbains, ou des portraits percutants qui font sens dans la lutte contre l'esclavage et pour les droits civiques. Sa démarche s'inscrit de plus en plus dans une dynamique globale. Tour à tour affichiste, vidéaste, plasticienne, elle s'approprie un espace avec lequel elle forge une relation intime.

YZ devient l'une des figures majeures du Street Art en France. La jeune femme est rapidement reconnue comme l'une des artistes les plus en vogue et bénéficie aujourd'hui d'une reconnaissance internationale dans le milieu du street art avec des expositions à la Fondation Cartier, à l'institut de Prague ou bien encore au Grand Palais. À

travers une esthétique intemporelle, YZ chemine à travers sa propre histoire et reflète notre époque et nos sociétés d'une lumière qui, pour douce, n'en est pas moins étonnamment fidèle. Dans la rue, la figure humaine et son lieu de vie reste le thème central de l'artiste. YZ tente ainsi de situer la place des êtres dans notre société, elle décrit et décrypte nos modes de vie à travers l'image mise en scène des habitants des villes qu'elle traverse.

Sans conteste, le travail d'YZ poursuit des thématiques dont la ligne directrice est le sujet le plus complexe et le plus captivant : l'humain.

Que rêvais-tu de faire étant petit ?

Architecte

Qu'est-ce qui te remonte le moral instantanément ?

Passer une soirée entre amis

Ton plat/dessert favori ?

La crème brûlée

Une devise ?

Au lieu de rêver ta vie, vis ton rêve !

La Suisse pour toi c'est... ?

La montagne et des gens sympas

Links:

www.yzart.fr

LES RENDEZ-VOUS RIDE THE WALL

Afin de donner vie à cette exposition et partager des moments en votre compagnie, nous vous proposons plusieurs rendez-vous, pour les petits comme les grands, qui viendront rythmer ces trois semaines d'exposition. Pour échanger avec des artistes de l'exposition à travers des ateliers, c'est avec Rylsee et Brokovich que ça se passe !

ATELIER GRAPHIC SHOP
Lettrage 2.0 - par Rylsee
Samedi 6 juin 14h - 17h
Tout public - sur réservation
50 CHF

ATELIER POSCA
Redonne vie à tes vieux objets
par Brokovich
Jeudi 11 juin 18h-20h
Tout public - sur réservation
30 CHF

L'art de l'écriture dans son sens premier. Voilà ce à quoi l'artiste genevois Rylsee vous propose de vous initier. Non pas l'art de manier les mots mais celui de manier les lettres. Spécialiste de la typographie originale réalisée à la main Rylsee se fera un plaisir de vous apprendre les essentiels de cet art.

Un vase démodé, un couteau dont le manche est trop usé, une statuette kitch dénichée en brocante, un de ces objets attend sagement chez chacun d'entre vous qu'on le redécouvre. Ressortez cette vieille poterie et ramenez-là à Ride The Wall le jeudi 11 juin à 18h ; l'artiste Brokovich se fera un plaisir de vous expliquer comment lui donner une seconde vie grâce au POSCA.

LES NOCTURNES DU JEUDI
Jeudi 11, 18, 25 jusqu'à 21h

Les jeudis à Ride The Wall on se détend autour d'un verre et on amorce le week-end avec légèreté en découvrant l'exposition, spécialement ouverte jusqu'à 21h, pour un after work artistique.

SCOLAIRES
Sur demande
primaire - cycle d'orientation

Les scolaires pourront également profiter de Ride The Wall à travers un Parcours initiation suivi d'une visite et atelier de typographie

Ce parcours initiation propose aux scolaires une visite guidée interactive de l'exposition Ride The Wall suivie d'un atelier d'initiation aux techniques de création de l'art urbain, mené par l'artiste Brokovich, afin de découvrir les artistes exposés, leurs techniques et ainsi aborder les grandes lignes de ce qu'est l'art urbain.

JUICY SUNDAY
Visite guidée vitaminée
Dimanche 7, 14, 21 juin à 11h
Tout public

Vous souhaitez comprendre l'art urbain et mieux connaître le travail des artistes présents à l'exposition ? Profitez de nos visites guidées dominicales pour faire le plein de connaissance et de vitamines avec nos jus frais pressés.

OBTENIR TON INVITATION AU VERNISAGE

Cette année encore, la soirée à ne manquer sous aucun prétexte c'est le vernissage de Ride The Wall le vendredi 5 juin dès 18h. Pour cette soirée, nous vous réservons de nombreuses surprises. Des cocktails épicés, une ambiance déjantée et des démonstrations agitées de nos amis athlètes. Mais surtout, le vernissage se fera en présence des artistes participant à l'exposition ainsi que de nombreux athlètes.

Pour obtenir ton carton d'invitation nous avons décidé de te simplifier la vie. Tu as deux options ; la première, tu nous écris un petit mot à info@ridethewall.com en mentionnant ton nom, prénom et adresse et tu recevras l'invitation directement dans ta boîte aux lettres ! Quant à la deuxième, elle est encore plus simple et agréable. Tu as la possibilité d'aller saluer nos adorables partenaires et de récupérer par la-même ton carton d'invitation auprès d'eux !

GENÈVE

242

Rue du Vieux-Billard 4
1204 Genève

BIRDIE

Rue des Bains 40
1205 Genève

FAMOUSAPE

Rue de la Rôtisserie 17
1204 Genève

GRAPHIC SHOP

Rue de Caroline 13
1227 Acacias

TRANZPORT

79 Rue des Eaux-Vives
1207 Genève

LAUSANNE

242

Rue Côtes-de-Montbenon 3
1003 Lausanne

ANNECY

ABS

Rue Sommeiller 48
74 000 Annecy

THONON-LES-BAINS

STREET ART SHOP

Rue des Arts 5
74 200 Thonon-les-Bains

30

ITINÉRAIRE RIDE THE WALL

L'édition 2015 de Ride The Wall se déplace de la galerie à la rue. Une exposition à ciel ouvert, sous forme d'itinéraire, vous sera proposée au travers de la ville de Genève. Vous pourrez découvrir de grandes productions d'œuvres des artistes présents à l'exposition imprimées sur des bâches de chantier. Or, pour découvrir ces œuvres d'art il vous faudra ouvrir l'œil, l'idée étant de vous faire participer. Nous vous donnerons régulièrement rendez-vous sur les réseaux sociaux pour vous faire part d'indices permettant de les trouver ! Beware and be aware...

INFORMATIONS PRATIQUES

CONTACTS

Association Còld Project - 022.788.42.24 - info@ridethewall.com

Anouck Grau / Cheffe de projet

anouck@ridethewall.com

079.643.44.50

Lena Guevry / Chargée de projet

lena@ridethewall.com

079.925.15.29

ADRESSE

10 rue des vieux grenadiers, 1205 GENEVE

SIP- Dans les locaux de l'ancienne discothèque

HORAIRES

Mercredi - vendredi - samedi : 12h-18h

Jeudi nocturne : 12h - 21h

Dimanche : 11h - 16h

TARIFS

Entrée gratuite

Tarifs des visites guidées et ateliers sur www.ridethewall.com

INFORMATIONS PRATIQUES



32




Annexe n° 6

Dossier pédagogique de la deuxième édition de l'exposition

Ride The Wall



RIDE THE WALL

20  15

Dossier pédagogique

INFORMATIONS PRATIQUES

Contacts

Association Còld Project
c/o Prestige Logistics
4 bis route des jeunes
CP 1551
1227 Les Acacias

T : +41 22 788 42 24

T : +41 79 643 44 50

E-mail : info@ridethewall.com

Site : www.ridethewall.com

Adresse de l'exposition

Bâtiment J - anciennement discothèque SIP

10 rue des Vieux Grenadiers

1205 Genève

Entrée par la cours du MAMCO

Tarifs

Entrée libre

Visites guidées scolaires : 1H / 60 CHF

Ateliers scolaires : 2H00 / 200 CHF

SOMMAIRE

1/ Ride the Wall en quelques mots.....	4
2/ Objectifs d'apprentissage concernés.....	5
3/ Introduction à l'exposition Ride the Wall en classe.....	6
Présentation de l'art urbain	
Présentation des sports de glisse	
Les liens entre sports de glisse et art urbain	
5/ Parcours 1 : découverte.....	9
6/ Parcours 2 : initiation.....	10
7/ Parcours 3 : création.....	12
Annexe : petit historique de l'art urbain	

RIDE THE WALL EN QUELQUES MOTS

L'exposition Ride the Wall est avant tout une rencontre. Un échange entre les sports de glisse et les arts urbains. Deux pratiques qui évoluent parallèlement, et parfois ensemble en s'impulsant l'une et l'autre. Quand le street art est mis à l'honneur par des collaborations avec des marques de sports de glisse, ces derniers prennent une autre dimension, embellis par un contexte artistique urbain. Un échange qui fait grandir ces deux disciplines aujourd'hui reconnues de tous.

Et ce lien va bien au-delà des nombreuses collaborations entre marques de sport et artistes. Ils se retrouvent dans les valeurs qu'ils véhiculent et dans l'esthétique qu'ils défendent : la spontanéité, la revendication d'une certaine liberté, la subversion, l'écologie et tout simplement un art de vivre similaire. Autant de concepts à la fois relayés par la board culture et travaillés dans le champ artistique. Les échanges opérés par ces deux milieux sont la marque d'une symbiose réussie, l'un apportant à l'autre une approche spécifique et nécessaire à leur réalisation mutuelle.

Ride the Wall est donc le moyen d'élargir au plus grand nombre, non pas l'une ou l'autre de ces pratiques, mais ce lien fort qui existe entre les deux, à l'occasion d'un rendez-vous culturel de qualité. Pour ce faire nous invitons chaque année à la fois une dizaine d'artistes d'art urbain et quelques photographes de sports de glisse de renommée internationale.

En 2015, pour cette deuxième édition, Ride the Wall prendra ses quartiers à la SIP, dans les locaux de l'ancienne discothèque du quartier des bains, un lieu industriel, urbain qui correspond parfaitement aux oeuvres qui seront exposées. La programmation elle, se fait internationale en accueillant des artistes venus d'Espagne, des Etats-Unis, de France, de Finlande et de Suisse bien sûr. Enfin, plus qu'une simple exposition, Ride the Wall s'étendra cette année dans les rues de la ville de Genève au moyen d'un itinéraire artistique sur des bâches de chantier au centre ville.

OBJECTIFS D'APPRENTISSAGE CONCERNÉS

Ecoles primaires

Parcours découverte

Domaine Arts

- Rencontrer divers domaines et cultures artistiques
- S'imprégner de divers domaines et cultures artistiques
- Mobiliser ses perceptions sensorielles
- Développer et enrichir ses perceptions sensorielles

Parcours initiation

Domaine Arts

** Mêmes objectifs atteints qu'avec le parcours découverte

- Explorer et expérimenter diverses techniques plastiques
- Représenter et exprimer une idée, un imaginaire, une émotion par la pratique d'un langage artistique

Parcours création

Domaine Arts

** Mêmes objectifs atteints qu'avec le parcours découverte et initiation

- Exercer diverses techniques plastiques

Domaine Sciences humaines et sociales - géographie

- Questionner l'espace produit : par qui ? pour qui ? pour quoi ? quand ? comment ?
- Élaborer un projet d'aménagement de la classe ou d'utilisation du préau

Cycles d'orientation

Parcours découverte

Domaine Arts

- Découvrir, percevoir des modes d'expression artistiques
- Développer des liens avec la culture en comparant et analysant différentes œuvres artistiques

Parcours initiation et création

Domaine Arts

** Mêmes objectifs atteints qu'avec le parcours découverte

- Exprimer, représenter, percevoir et acquérir des techniques artistiques

INTRODUCTION À L'EXPOSITION EN CLASSE

Présentation de l'art urbain

--> Demander s'ils savent ce que c'est le street art/l'art urbain

Définition rapide

L'art urbain est un mouvement artistique contemporain qui regroupe toutes les formes d'art réalisées dans la rue ou dans l'espace public. Il englobe ainsi diverses techniques : le lettrage, le tag, le pochoir, la fresque, le collage, les installations, les stickers, etc.

Vous trouverez en annexe un cours historique de la naissance de l'art urbain qui vous permettra, si vous le souhaitez, de compléter votre présentation.

--> Demander aux élèves s'ils ont déjà vu des œuvres dans la ville

Proposer d'en amener une photo au cours prochain

Exemple

- Street Park en face de la Praille sous le pont



Oeuvre de Lezaone, artiste Genevois

Présentation des sports de glisse

--> Lister avec les élèves les divers sports de glisse

- Skateboard
- BMX
- Snowboard
- Ski
- Surf
- Wakeboard
- Roller
- ...

--> Demander aux élèves si certains d'entre eux pratiquent un sport de glisse

Si oui pourquoi ? Qu'est-ce qui lui plaît dans ce sport ?

- Adrénaline
- liberté
- nature
- en extérieur
- ...

--> Projection du film « Histoire du skateboard - Riding Zone - France O » - 8'41"

<https://www.youtube.com/watch?v=EQdjrvpJ-Fk>

Discussion autour du film : demander les valeurs véhiculées par le skateboard (et du coup plus largement les sports de glisse)

- La subversion
- La spontanéité
- Arpenter la ville
- Proposer des figures artistiques, des mouvements beaux à voir
- Un état d'esprit
- Une manière de vivre

--> Qu'est devenu le skateboard et plus largement les sports de glisse aujourd'hui ?

- Une pratique amateur
- La compétition
- Vivre de sa passion au travers de vidéo, shooting photo

--> Discussion autour de la dimension artistique des vidéos de sport de glisse et des photographies

Les liens entre sports de glisse et art urbain

--> Au vu des présentations de ces deux disciplines, demander aux élèves de réfléchir aux liens qui peuvent exister entre les sports de glisse et l'art urbain ? Quelles valeurs partagent-ils ? Ont-ils une manière de vivre similaire ?

Exemple de valeurs partagées par les deux disciplines :

- la spontanéité
- la liberté
- la prise de risque
- la subversion
- un manière de vivre similaire

--> Demander aux élèves s'ils connaissent des marques qui ont déjà fait des collaborations avec des artistes

Exemples de collaboration entre artistes et marques :

- Billabong et Maya Hayuk
- Burton et Jean-Michel Basquiat
- Volcom et John Baldessari

Ces deux disciplines ont plus que des valeurs partagées, elles recherchent une esthétique similaire et partagent une manière de vivre atypique. L'une et l'autre se retrouve dans les même lieux toujours dans la recherche d'une esthétique urbaine. On retrouve en effet de nombreuses oeuvres de street art dans les skatepark, qui plaît évidemment aux skateurs, ceux-ci profitant de ce décor intéressant pour leurs vidéos.

PARCOURS 1 : DECOUVERTE

Durée :

- 1h de présentation de l'exposition en classe par le professeur
- 1h de visite guidée + discussion

Tarif :

- 60 CHF / classe / visite

Visite :

Le premier parcours intitulé «découverte» propose aux scolaires une visite guidée interactive de l'exposition Ride the Wall afin de découvrir les artistes exposés, leurs techniques et ainsi aborder les grandes lignes de ce qu'est l'art urbain. La visite sera aussi le moyen d'expliquer quels sont les liens qui existent entre les sports de glisse et le *street art*. Une vidéo du montage de l'exposition retraçant la résidence des artistes en amont de l'exposition viendra également expliquer aux élèves les différentes étapes de la mise en place d'une exposition aussi particulière que Ride the Wall dans laquelle les artistes sont invités à s'impliquer pleinement en repensant complètement le lieu d'exposition.

Un temps de discussion suivra la visite afin de répondre à toutes les questions posées par les élèves.

Le professeur peut s'il le souhaite prendre le temps de présenter l'exposition Ride the Wall en classe en amont de la visite à l'aide des aides d'instructions proposées dans ce dossier ci-dessus.

PARCOURS 2 : INITIATION

Durée :

- 1h de présentation de l'exposition en classe par le professeur
- 1h de visite guidée + discussion
- 2h d'atelier

Total = 1 matinée

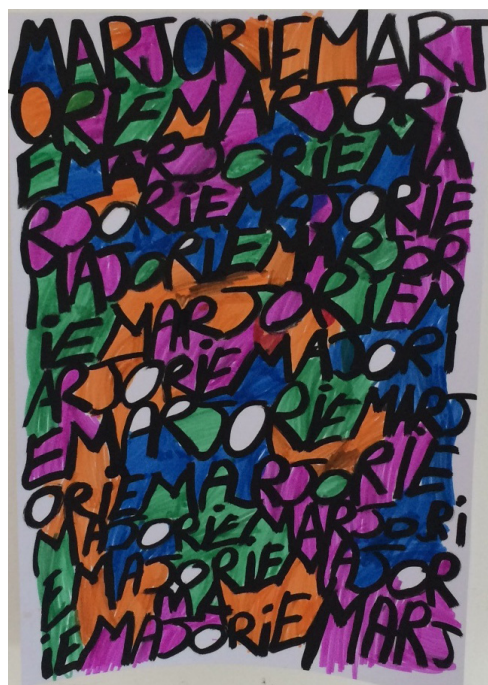
Tarif :

- 60 CHF / classe / visite
- 200 CHF / classe / atelier

Ce deuxième parcours intitulé «initiation» propose aux scolaires une visite guidée interactive de l'exposition Ride the Wall suivie d'un atelier d'initiation aux techniques de création de l'art urbain. Le programme de la visite guidée est le même que celui du parcours découverte. L'atelier d'initiation qui suivra la visite permettra lui de s'imprégner totalement du travail des artistes et de comprendre par la pratique leur manière de travailler. Mené par l'artiste Brokovich, cet atelier proposera une initiation à la typographie très largement utilisé dans le street art et tout particulièrement dans le graffiti.

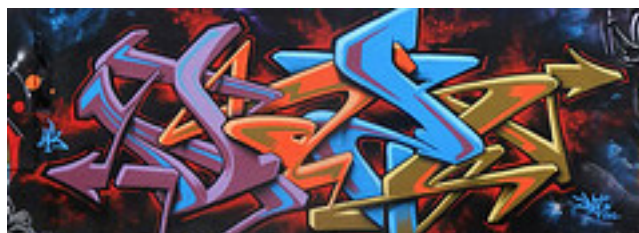
Atelier pour les écoles primaires :

Il s'agira pour les élèves de choisir un mot, un nom et de s'appliquer à le reproduire en série sur un support papier afin de travailler la technique du lettrage et de l'accumulation. L'accumulation d'un même mot travaillé avec une typographie particulière permettra de réaliser un rendu dont l'esthétique globale vise à faire disparaître le mot pour en faire une oeuvre abstraite. Chaque élève repartira avec sa propre oeuvre.



Atelier pour les cycles d'orientation :

L'atelier débutera par une présentation des différentes techniques de typographie utilisées dans le street art. Les élèves seront ensuite amenés à essayer de reproduire la typographie qui leur plaît le plus avec un mot, une phrase ou un nom de leur choix. Il s'agira enfin pour les élèves de personnaliser leur oeuvre au moyen de couleurs.



PARCOURS 3 : CREATION

Durée :

- 1h de présentation de l'exposition en classe par le professeur
- 1h de visite guidée + discussion
- 1 demi journée de création sur le lieu scolaire

Tarif :

- 60 CHF / classe / visite
- 400 CHF / classe pour la réalisation sur le lieu scolaire

Ce dernier parcours intitulé « création » propose une médiation plus complète qui comprend une visite guidée de l'exposition et un moment en milieu scolaire pour repenser un espace du préau de l'école.

Après une visite de l'exposition Ride the Wall, comme pour les parcours 1 et 2, la classe recevra durant une demi journée l'artiste Brokovich dans son école pour penser avec lui un projet d'habillement d'un des murs du préau, ou de l'école. L'artiste Brokovich viendra en amont proposé un fond (voir photo ci-dessous) sur lequel les élèves viendront ajouter ensuite des motifs dessinés à l'aide de pochoir réalisés en amont. Les élèves seront ainsi initiés à l'utilisation de la bombe aérosol et au pochoir, principaux outils de création utilisés par les artistes de street art. Les élèves pourront aussi appréhender les difficultés liées de la réalisation d'une oeuvre en extérieur.



Annexe : petit historique de l'art urbain

Le Street Art n'est pas un mouvement nouveau comme nous pourrions être amenés à le croire, au contraire on trouve des traces de ce que l'on appelle aujourd'hui l'art urbain il y a bien longtemps. A Pompéi, de nombreuses illustrations sur pierre ont été retrouvées, ainsi qu'à l'Agora d'Athènes et dans la Vallée des rois en Egypte. En effet, ces inscriptions étaient présentes dans le monde entier et parfois prenaient une valeur historique significative, transmettant des messages politiques, religieux, sexuels ou personnels.

Les débuts du Street Art comme on le connaît aujourd'hui, comme mouvement artistique, se font cependant bien plus tard, dans les rues de New York à la fin des années 1970 avec la naissance du graffiti et parallèlement en Europe dans les années 60 avec la découverte d'un nouvel espace d'expression pour les artistes : la rue.

New-York et le graffiti

Le graffiti est né simultanément à la fin des années 1960 dans deux villes de la côte Est américaine : New-York et Philadelphie. Deux légendes concurrentes s'en disputent la paternité. La première veut que le phénomène ait éclo en Pennsylvanie, lorsqu'un ado décide de troquer son nom contre celui de Cornbread, et commence à décliner son pseudonyme sur les murs de Philadelphie – dans le but, dit-on, de séduire une jeune fille. Au même moment à New-York, Demetrius, jeune coursier d'origine grecque, prend l'habitude de signaler ses trajets à travers Manhattan d'une signature au marqueur suivie du numéro de sa rue : Taki 183. Dans son sillage et celui du Julio 2014, Eva et Barbara 62 ou Franck 207, des milliers d'ado de toutes conditions se mettent à recouvrir la ville d'écritures et de chiffres, manière d'autopromotion. Mais, pour que le graffiti émerge en tant que phénomène esthétique, il faudra qu'apparaisse un élément encore absent chez Taki et les autres : le style.



Photo de Taki 183

La virtuosité calligraphique à laquelle on associe aujourd'hui le graffiti est en grande partie née d'un souci de distinction. Dès le tout début des années 1970, les adolescents du Bronx et du Queens saturent New-York de tags. Pour se distinguer les tagueurs commencent alors à soigner leur manière de former les lettres. Dans les années 1970, sous l'impulsion d'artistes comme Stay High, émerge ainsi une véritable école calligraphique où l'élégance du tracé prime sur la lisibilité du mot.

Parallèlement à l'élaboration d'une calligraphie, la taille des pièces s'allonge et la couleur apparaît à la faveur d'évolutions techniques.



Du reste, la virtuosité des writers ne se limite pas à l'élaboration des lettrages et investit aussi le terrain de l'illustration. En ce domaine, le graffiti assimile et recycle des pans entiers de la culture de masse : personnage de bande dessinées, références au cinéma. Mais le style n'est pas le seul critère d'évaluation des writers, les réputations se fondent tout autant, sinon plus, sur l'emplacement des pièces. Beaucoup de graffeurs choisissent alors d'investir ce qui deviendra le support «naturel» du graffiti : le métro new-yorkais. Le métro, accessible seulement en cas d'introduction dans les dépôts fermés vaut à ceux qui s'y aventurent le respect mais surtout il circule d'un bout à l'autre de la ville et garantit donc une grande visibilité au graffeur. Contrairement à une idée reçue selon laquelle le graffiti n'aurait joui que très tard d'une reconnaissance institutionnelle, le writing a très tôt fait son entrée sur la scène artistique et médiatique new-yorkaise. Son omniprésence sur les murs et le métro lui vaut d'abord l'attention du New York Times qui consacre à Taki 183 un article. Dans la presse locale, les articles se succèdent et oscillent entre condamnation du vandalisme et approche esthétique. Parallèlement, la scène new-yorkaise underground commence à s'intéresser au writing.

En 1978, Stefan Eins, membre du groupe artistique engagé Co-Lab , ouvre ainsi dans le Bronx la première galerie de graffiti : Fashion Moda. Deux ans plus tard, Co-Lab organise à Times Square une exposition qui réunit graffeurs, féministes, artistes politiques. Lee Quinones y rencontre Jean-Michel Basquiat et Keith Haring. A l'opposé s'ajoute l'hostilité du grand public, des autorités et d'une large frange de la presse. Le writing est perçu alors comme le signe trop visible de l'insécurité qui mine New-York. Dès 1970 la mairie de New-York déclare officiellement la guerre au graffiti en faisant voter des lois contre le mouvement, soutenu également par la MTA, service des transports publics, qui généralise l'utilisation d'un solvant capable de dissoudre la peinture aérosol et qui fait poser tout autour de ses dépôts des double clôture de barbelés. Il faudra tout de même attendre 1989 pour que la MTA déclare avoir gagné la guerre contre le graffiti. Mais à l'époque, ce dernier a déjà largement essaimé hors des frontières américaines pour donner naissance à une véritable internationale artistique.

Paris et la découverte d'un nouvel espace d'expression contestataire

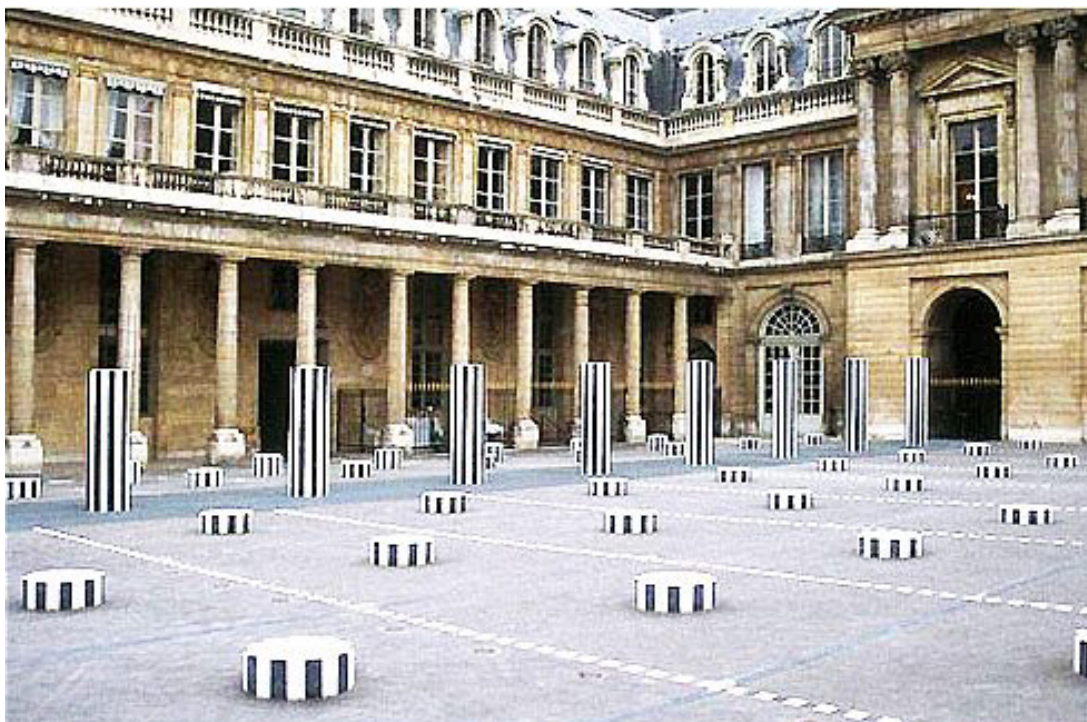
La naissance de l'art en espace urbain n'a pas du tout la même histoire à Paris qu'à New-York, et pourtant l'art urbain va se développer au même moment dans les années 1960-70. Tout d'abord, ce ne sont pas des adolescents qui vont s'emparer de la rue mais des artistes déjà reconnus, las des toiles et de leurs ateliers trop étroits. Dans un contexte marqué par le renouveau des avant-gardes, la guerre froide et la vague contestataire de 1968, une poignée d'artistes va peu à peu dévier le regard de l'objet d'art vers son contexte et sortir dans la rue. Ils souhaitent remettre en question le médium par excellence des Beaux-Arts : le tableau. Daniel Buren, par exemple, est de ceux-ci. L'artiste, connu pour ses bandes rayées, commence dès 1967 au gré de ses déplacements à couvrir les murs et espaces publicitaires de ses bandes rayées.

Daniel Buren en train de coller une de ses affiches sauvages aux bandes rayées



Ses affiches sauvages instaurent avec leur lieu d'apparition une relation nécessaire. Introduit par Buren dans le champ des arts plastiques, celui-ci désigne un mode de création ancré dans son contexte et dans lequel il y a un lien entre le lieu d'accueil et le travail qui s'y fait. Daniel Buren investit l'espace urbain également dans le but de brouiller la relation de l'artiste à l'institution et pour mettre à mal le régime économique de la création. En effet l'oeuvre in situ n'est pas commercialisable, sinon à des conditions fixées par l'artiste. Si les oeuvres de Buren souhaite donc révéler l'espace, les caractéristiques spatiales et architecturales d'un lieu, l'art urbain permet aussi d'en sonder l'histoire.

Les Deux plateaux, plus communément appelée «les colonnes de Buren», de Daniel Buren sur la cour d'honneur du Palais Royal à Paris



La démarche d'Ernest Pignon-Ernest est tout autre : il souhaite en effet mettre au jour la mémoire des lieux. Ce dessinateur chevronné vient à la rue en 1971 à l'occasion du centenaire de la Commune de Paris. Pour commémorer l'évènement l'artiste déroule sur le sol parisien, en quelques sites symboliques, du papier où sont imprimés des hommes gisants grandeur nature. Ces derniers figurent les victimes de la répression.



La Commune
Ernest Pignon-Ernest

Le contexte spatial de l'oeuvre *in situ* n'en épuise pas à lui seul l'interprétation. Ephémères, soumises aux intempéries, aux passants, leurs créations dans et/ou pour l'espace urbain nouent aussi une nouvelle relation au temps. Désormais, l'oeuvre d'art n'est plus destinée à la conservation, bien au contraire, elle s'affirme comme éphémère, et sa fragilité aussi est porteuse de sens. Cette volonté de rompre avec des productions durables s'ajoute aussi à une intention de faire coïncider l'art et la vie. Or, la ville est par excellence l'espace du quotidien et elle permet aux artistes de solliciter la participation d'un public nouveau, de flouter la séparation entre l'artiste et le spectateur. Créer dans et pour l'espace urbain permet tout à la fois d'échapper aux circuits de l'art, de mettre en question le statut de l'artiste et d'inviter le public à développer ses propres capacités de création.

La ruée vers la rue

Porté par l'exemple du graffiti, l'art urbain connaît dans les années 1980 son premier âge d'or. En France, aux Etats-Unis ou à Berlin, une génération d'artistes nourrie à la pub et au rock tourne le dos au minimalisme et va trouver dans la rue un nouveau terrain d'expression et de liberté. Writers, pochoiristes, peintres issus de la figuration libre et artistes conceptuels se livrent alors entre eux, mais aussi entre eux et la pub, une concurrence dont l'enjeu est la visibilité. La bombe aérosol trouve un nouvel usage grâce au pochoir. Outil de promotion pour Speedy Graphito, il permet aussi à Miss.Tic de décliner une sorte de journal intime en extérieur fait d'imagerie pop et de phrases poétiques.



Oeuvre de Miss.Tic

Le street art

À la fin des années 1990, des *writers* à l'étroit dans les codes esthétiques et éthiques du graffiti commencent à en bousculer les règles et donnent naissance à une mouvance globale qui sera diversement nommée post-graffiti ou *street art*. Utilisant une grande diversité de techniques et de supports, les *street artists* font ainsi du jeu et de l'invention autant de manières de reconquérir un espace urbain en voie de neutralisation. Le premier geste des artistes en quête de renouveau est de tourner le dos à la religion du nom : ils préfèrent l'exploration de nouvelles formes. Ainsi, Vhils, commence en 2007 à tracer au marteau piqueur et au ciseau des portraits anonymes. Pour l'artiste portugais, c'est une manière de «révéler ce qui se trouve sous la surface, derrière le maquillage pour ainsi dire, une forme d'archéologie symbolique». L'Atlas trouve dans la calligraphie arabe un prolongement du writing «made in New-York». JR troque ses bombes de peinture contre un appareil photo et couvre d'affiches les murs de Paris et bientôt du monde entier. Invader développe avec ses mosaïques un mode d'occupation de la ville. Si l'illégalité de ces interventions contraint ces artistes à la même discrétion que les *writers*, leurs oeuvres ne s'adressent plus désormais qu'aux initiés. Le street art souhaite gagner en visibilité au près d'un public plus large. Le low cost et internet permettent aux artistes de diversifier leurs lieux d'intervention et de concevoir leur travail à l'échelle planétaire.



Entre 2004 et 2006, JR réalise *Portrait d'une génération*, des portraits de jeunes de banlieue qu'il expose, en très grand format. Ce projet illégal devient officiel lorsque la mairie de Paris affiche les photos de JR sur ses bâtiments.

Un street art qui se diversifie également, paradoxalement, grâce au durcissement des mesures de répression prises à l'encontre des graffeurs. Cette répression va pousser le gros des troupe à la prudence donc à l'invention de nouvelles propositions pour détourner les lois. Parce qu'ils sont plus faciles à effacer l'affiche et le sticker tendent alors à concurrencer la peinture à la bombe. Certains préféreront désormais les interventions «microbiennes» que seul un oeil attentif décèle. On cherche aussi à investir de nouveaux supports : le sol, dont une idée reçue veut qu'il échappe à la législation, devient ainsi un espace de prédilection pour l'Atlas.

L'institutionnalisation du street art

Les *street artists*, une fois passés la vingtaine et lassés des tags à la petite semaine et des arrestations, trouvent alors trois alternatives à leur pratique : arrêter, se faire artiste du dimanche, ou en vivre. L'art urbain s'affronte donc à l'épineuse question de sa rémunération. Pour financer leurs interventions dans l'espace urbain certains artistes s'inspirent alors de Keith Haring et proposent des produits dérivés : baskets, T-shirts, etc. Mais la plupart cherchent à se faire une place sur le marché de l'art. Or depuis 2005, celui-ci se montre de plus en plus ouvert à l'art urbain, porté par les records de Banksy en salle des ventes. Les succès commerciaux du *street art* en galerie et en salle des ventes se doublent d'un début de reconnaissance institutionnelle : depuis 2007, les expositions d'art urbain se sont succédées à la Tate Modern, au Grand Palais, à la Fondation Cartier et au MoCA.

L'assimilation du *street art* par le marché et l'institution recèle pourtant des contradictions difficiles à résoudre. Transposer cet art contextuel dans l'espace neutre des galeries ou des musées revient en effet à lui ôter son essence, son socle : la rue. L'art urbain est d'abord une manière d'explorer la ville.

Pour pallier l'appauvrissement qui s'opère lors du passage en galerie, une frange de l'art urbain choisit de rester dans la rue et de s'orienter vers la commande publique. Certains adaptent leur technique à l'intérieur pour proposer un travail différent que celui qu'ils continuent à pratiquer en parallèle dans la rue. Secondant les politiques culturelles des collectivités, le *street art* donne aussi lieu à un nombre croissant d'évènements, de festivals et d'expositions en plein air. Si cette évolution offre à une pratique longtemps vouée aux marges la reconnaissance qu'elle mérite, elle en atténue peut-être un peu la portée subversive.

Annexe n° 7

Retranscription de l'entretien avec Joëlle Comé

Directrice du service culturel du canton de Genève

Retranscription de l'entretien avec Joëlle Comé

Directrice du service culturel du canton de Genève

Donc je vous avais envoyé le questionnaire, je l'ai un tout petit peu retravaillé.

Nous on a répondu au truc par écrit avec les collaborateurs donc à la fin on peut discuter mais je peux vous le donner si ça vous aide.

Ok super. Donc voilà du coup c'était décrire le poste, le service, les missions. Je pense que vous avez répondu dans le questionnaire.

Non alors ça non parce que c'est trop compliqué. On a répondu aux questions sur ce qui nous semblait important c'est-à-dire ce qui concerne le pluridisciplinaire.

D'accord. Bon bah voilà si vous pouvez décrire rapidement le service.

Donc rapidement le service cantonal de la culture, bon comme dans beaucoup d'autres cantons en suisse, c'est au département de l'instruction publique parce qu'il y a plusieurs axes, il y a un lien qui est en axe avec l'école, donc tout ce qui est sensibilisation de la culture à travers l'école, qui est un axe important. Et on un axe qui est, que nous on appelle l'accès à la culture au sens large, les enseignements artistiques de base, c'est-à-dire tout ce qui est écoles de musique, théâtre, danse. C'est une grosse partie c'est la moitié de notre budget. C'est tous les conservatoires, etc. C'est l'enseignement délégué, c'est des écoles indépendantes mais subventionnées. Et puis le dernier axe qui est celui qui vous intéresse ici, qui est le soutien et l'encouragement à la culture, à travers l'accompagnement des institutions, le subventionnement de manière régulière ou de manière ponctuelle. On a environ 30 millions de budget. On vous a fait la les pourcentages, répartition par domaines pour 2014. Donc là c'est tout mélangé. « Sont-ils sectorisé par domaines ? » (lecture de la question sur le questionnaires), ils sont pas forcément sectorisé mais ça je vous l'ai expliqué. Sur le total des dépenses culturelles engagées sur l'année 2014, on vous a fait ça. Donc vous voyez, 31 millions de subventions culture, ça c'est ce que je vous disais, 31 millions de subventions enseignement artistique de base.

D'accord.

Et puis à Genève, c'est important que la ville est beaucoup plus importante. Je sais pas si vous avez été voir madame Keller ?

J'ai été voir Monsieur Waldis.

Très bien. Ils ont plus de moyens que nous donc c'est aussi très important leur position.

Et puis bon moi la question qui était vraiment importante pour moi c'était de comprendre comment fonctionne justement parce qu'il y a quand même une catégorie pluridisciplinaire, en tous cas sur le site. Donc je voulais savoir si c'était vraiment une commission avec un budget propre ou une plateforme qui renvoyait vers d'autres commissions ?

Non alors il n'y a de budget propre dans aucun domaine. Donc tout ce qui est fond ponctuel, nous on a un fond qui s'appelle ponctuel, qui mêle les arts de la scène, donc on a rattaché le pluridisciplinaire à cette enveloppe globale. On a deux types d'enveloppe. On a une enveloppe qui est plus pour les contrats sur plusieurs années, conventions. On en fait pas mal dans le domaine de la danse, du théâtre. On fait ce qu'on appelle des conventions de soutien conjoint. Il vous en a peut-être parlé Monsieur Waldis, avec pro Helvetia et la Ville. Elles sont tripartites généralement. Euh, donc il y a un fond pour ce type de projet là, et puis il y a un fond plus général, ponctuel. Donc on examine les dossiers, c'est ce que vous voyez sur notre site, il y a des dates de commissions. Alors ce qu'on a fait depuis quelques années après il y a eu une évolution des pratiques, mais aujourd'hui on en est là, euh, on a des gens un peu spécialisés avec un regard sur certains domaines, donc on a quelqu'un d'un peu spécialisé dans le théâtre, dans la musique, dans la danse. Donc il y a une commission théâtre avec 3 experts, une commission danse avec 3 experts de la danse, il y a une commission musique avec 3 experts de la musique. Donc maintenant on a beaucoup réfléchi mais on a pas monté de commission pluridisciplinaire, on a pas assez de demandes ou de projets qui le justifierait. Il faut qu'on soit souples, je dirai que c'est pas du tout que le pluridisciplinaire est moins important que les autres, c'est une question de volume, et puis c'est surtout une question de pas se bloquer, de pouvoir justement être réactifs, euh voilà on essaye d'être réactifs, les pouvoirs publics ont toujours un peu de retard sur les artistes évidemment, mais disons la question du pluridisciplinaire elle date depuis un moment donc voilà, c'est pour ça qu'elle est sur le site. Après on lit le projet, on regarde, pour quelles commissions sera la plus apte à l'analyser et puis on croise les avis. Si par exemple il y a un projet qui mêle fortement musique et danse vient, on lira, c'est-à-dire que le conseiller musique et le conseiller danse le regardent, ils décident entre eux, en gros on essaye de regarder là aussi où il a le plus de chance de passer. Voilà on fait comme ça. Si c'est plus complexe, ça arrive quand ça mêle de l'art contemporain, c'est de plus en plus le cas, l'art contemporain n'est pas compris dans ce fond qui est un fond plutôt pour les arts de la scène, parce qu'on a fond cantonal d'art contemporain qui donne les bourses pour les aides à la production. Donc comme on a nos experts, dès qu'il y a de l'art contemporain on fait aussi lire par la responsable de l'art contemporain ce qui fait qu'on a aussi déjà un premier avis d'expert. Et puis voilà on essaye de faire ad hoc, si tout d'un coup on trouve que ben là c'est une manifestation liée à la performance et tout, ben soit on la soumet à la commission de l'art contemporain, si on trouve que ça fait du sens. Mais il faut faire gaffe parce que quand c'est des performances, comme le fond (cantonal d'art contemporain) ils font de l'aide à la production et de l'achat d'œuvre, ça peut tomber entre deux, donc la performance parfois on la rattache à la danse. Donc en début d'année, sur notre montant qu'on a, on regarde à peu près les montants qu'on a donnés l'année dernière pour la danse et tout, et les conseillers culturels pour préparer leur commission pour savoir combien ils peuvent distribuer, ils se répartissent les montants. Donc on garde toujours un montant pour le pluridisciplinaire, et puis on avance comme ça. Donc on essaye d'être très ouverts pour pouvoir fermer aucunes portes, de toute façon aucune porte n'est fermée, parce que même si on avait décidé je dirai en début d'année, basé sur l'expérience de l'année dernière, d'avoir je sais pas 100 000 francs pour le pluridisciplinaire et que ya eu que deux projets, ce qui est important c'est de pas perdre cet argent et de pouvoir le mettre sur d'autres choses. Et à l'inverse si on avait eu un très bon projet pluridisciplinaire

en début d'année et qu'on avait plus d'argent, si il y en a un qui apparaît et qui est excellent en fin d'année et bien on le rattacherà à une autre commission. Nous notre choix vraiment, ce qui fait la différence, le critère numéro 1 c'est la qualité artistique du projet, son importance, son urgence qui est examiner. Donc voilà on trouverait moyen de le faire. On a jamais encore fait un jury avec des experts pluridisciplinaires. Cela dit on est un peu attentif, dans chaque jury danse musique et théâtre, il y a au moins un expert qui a un profil ou une ouverture qui permet d'apprécier à pleine mesure le pluridisciplinaire. Et puis nos conseillers culturels, les collaborateurs du service aussi.

Donc il n'y a pas de, je vous posais la question des critères, il n'y a pas de critères finalement particuliers au pluridisciplinaire ?

Non les critères c'est les mêmes, donc vous avez vu maintenant il y a un nouveau règlement, de nouveaux critères. C'est des critères de base, pour toute aide ponctuelle.

Il y a pas de critères particuliers même pour la musique ou la danse ?

Non alors après vous verrez si vous lisez, quand on dit « le nombre de représentations en fonction du domaine ». Chaque commission se laisse un peu de marge pour déterminer qu'est-ce qu'est la pertinence du nombre de représentation, parce qu'on parle pas de la même chose si on parle d'une pièce de théâtre qu'une performance, etc. Si on se disait ben voilà les projets pluridisciplinaires, où est-ce que ça a lieu, ce n'est pas la même chose si ça a lieu dans une salle communale, que si ça a lieu au commun ou voilà. On a des lieux, je dirais la pertinence du lieu, le prestige, etc.

Et puis, du coup il n'y a pas de politique particulière du pluridisciplinaire ?

Non parce que le pluridisciplinaire ce n'est pas une fin en soi. C'est juste un moyen pour les artistes. Donc non, pour l'instant pas.

Et la définition pour le service cantonal de la culture du pluridisciplinaire ? Par exemple, pour la ville, un des critères c'est la double signature ou la triple signature, euh, et le côté innovant. Qui leur permet de donner une vision de ce qu'il estime être pluridisciplinaire. Quelle est la vôtre ?

Ici, ce qu'ils ont mis les collaborateurs, il faut que le projet regroupe au moins deux disciplines artistiques, c'est le même principe. Après évidemment on regarde les auteurs. Si c'est quelqu'un qu'on connaît qui a fait que du théâtre pur et dur et qui tout d'un coup. Tandis que si c'est mixte et que c'est signé à deux. Après il y a des artistes qui sont un peu par essence pluridisciplinaires. On a des contrats notamment dans le domaine de la danse, Yan Duyvendak, Larry Bott. Je me rappelle d'une discussion avec Larry Bott, quand on lui a dit qu'elle était pluridisciplinaire, elle nous est rentrée dedans. Mais oui ça ne veut rien dire, je suis pas pluridisciplinaire, je suis une artiste, et j'utilise tous les moyens, je travaille sur le corps, alors vous appelez ça comme voulez mais n'appellez pas ça pluridisciplinaire c'est un terme creux, vide. Donc les artistes eux-mêmes, ne s'identifient pas à ça. Et là où c'est plus complexe et ça arrive de plus en plus souvent c'est quand le domaine arts de la scène se mêle au domaine art contemporain au sens large, la performance étant de nos jours clairement partagée sur les deux domaines. En tous cas je crois que chez Waldis, la performance c'est

plutôt au FMAC, qu'il l'envoie. Je crois qu'on a intérêt d'être souple dans l'intérêt même des artistes.

Mais justement je trouve que votre fonctionnement il correspond plus à l'idée d'une commission unique, qui discute des dossiers.

En même temps, il y a 8 ans, quand je suis arrivée, il y avait qu'une commission mixte. Mais je la trouvais pas très pointue, donc c'est moi qui est un peu poussé en arrivant et qui est fait ces sous commissions, parce que je trouvais qu'on avait pas un regard assez pointu. Alors c'est à double tranchant hein, parce que là on a des bonnes discussions.

Est-ce que justement cette sectorisation elle vous semble adaptée à ce qui se passe aujourd'hui dans la création contemporaine avec ces transversalités ?

Je pense parce que j'ai pas l'impression qu'il y ait quelque chose qui tombe vraiment entre les mailles du filet. Je vois pas d'artistes qui aurait un problème d'étiquette, ou qui ne recevrait pas d'argent, juste à cause d'une question d'appellation et d'étiquette. Après c'est sur, que du coup il y a des domaines plus difficiles. Quand on a une étiquette musique, on sait où on va, c'est un domaine où il y a beaucoup de demandes donc beaucoup d'argent. Pour le pluridisciplinaire il faut aussi être bon, c'est vrai qu'on voit un peu de tout, c'est vite fait de s'autoproclamer pluridisciplinaire, mais moi j'ai l'impression que pour le moment ça joue. Je pense que là où on est moins bons, c'est d'autres choses, c'est sur les industries créatives, c'est ce qui mixe le graphisme, le média design, les jeux vidéos, où on a pas fait le pas de faire la différence entre innovation, commerce et artiste. Là on a une commission qui s'occupe de ce qui est vidéo art et qui est ouverte sur l'art numérique, on a 150 000 francs au FCAC là dessus. Donc on a à la fois la vidéo d'art, les effets numériques etc. Je trouve que c'est plutôt ça qui nous pose problème. Moi je trouve que c'est là dessus où on est un peu moins bons du côté des collectivités publiques. Parce que sortent de nos écoles d'art tout une tranche de créateurs, où est la limite entre créateur et artiste, est-ce que c'est vraiment parce qu'on est dans les arts traditionnels, reconnus, théâtre, danse, musique, qui sont depuis toujours au fronton des édifices. Alors que je pense qu'il y a des gens qui font des choses formidables en média design, et on est moins doté. Comme on est dans des années où on va pas être doté plus. C'est complexe. C'est difficile d'enlever à des domaines comme la musique et le théâtre, qui font vivre beaucoup de gens et qui sont installés voilà. On essaye de trouver des solutions, de discuter avec l'économie pour voir comment on peut faire voilà. C'est ce que fait, évidemment qui est beaucoup plus souple, c'est Pro Helvetia. Au niveau fédéral, qui arrive à être plus ouvert, à rebondir.

Pro Helvetia, ils ont justement une catégorie transdisciplinaire, eux ils précisent aussi dans leurs critères qu'il y a cette histoire de double signature et il y a une histoire de si les projets ont une part de numériques.

Oui ils ont vraiment pu dégager de l'argent pour tout ce qui est digital et numérique.

Et puis la ville ils vont renommer leur commission en pluridisciplinaire et arts numériques.

Alors nous on a déjà art numérique, c'est avec la vidéo sous le FCAC, mais moi j'aurais vraiment voulu qu'on fasse quelque chose pour le media design, parce qu'on a la HEAD qui est assez puissante, donc pour accompagner les gens qui sortent de ça. Mais bon pour le moment c'est pas évident. Il y a des institutions qui sont déjà en danger, du cadre économique qui est un peu resserré en ce moment, donc on va un peu lentement là dessus c'est vrai. Au parlement toutes les augmentations sont discutées, et puis je pense qu'il faut faire des pas, on fait de la politique des petits pas. Je sais pas si ce serait juste, alors que la danse explose à Genève, et qu'on a pas assez d'argent pour la danse, de leur en enlever pour le mettre dans ces projets donc bon.

Je vois en lisant vos réponses au questionnaire que vous avez de la peine à définir le pluridisciplinaire. Vous dites c'est un terme flou et ça peut être problématique pour demander à augmenter des fonds.

Bah disons que ça ne parle pas aux gens qui ne sont pas spécialisés. Mais à la limite tout ça ce n'est pas le problème, c'est qu'on arrive pas à augmenter l'aide ponctuelle. De toute façon on arrive pas à l'augmenter. Et puis c'est vrai que le cinéma par exemple on a délégué maintenant à la fondation romande pour le cinéma. Alors c'est vrai que si il y a des projets moitié cinéma on est plus censé le soutenir.

Et puis, toujours dans le cadre de ces transversalités, dans le cadre d'un événement qui mêlerait la culture et le sport par exemple, est-ce qu'il y a une discussion entre les deux secteurs ?

Alors là c'est facile parce qu'on est les deux dans le département de l'instruction publique, donc là on est en pleine réflexion sur le rapprochement culture et sport, voir ce qu'on peut faire, notamment via l'accès à la culture et au sport par l'école. Et puis on a pas beaucoup de propositions culture et sport, on essaye de réagir. On essaye d'être pragmatique. Comme si ça devait être le cas avec l'économie. Ça ça fonctionne oui.

Dans ce cas ce serait une double subvention ?

Il y a des doubles subventions. Par exemple dans le domaine des droits de l'homme. Des festivals comme FIFDH reçoivent de l'argent de ce qu'on appelle solidarité internationale, qui ont des fonds liés aux droits de l'homme, au développement, etc. Black movie aussi parce que c'est des pays du sud, et puis black movie reçoit de l'argent de nous en tant que projet culturel. On fait par contre une seule convention qui avec les deux montants des deux départements. La ville a ça aussi. Il y a par exemple des compagnies dans le domaine de la médiation qui touchent des subventions et du social, par exemple si elles ont un rôle d'animation, de cohésion sociale, et de la culture.

C'est intéressant parce que ce n'est pas le même discours que celui de Monsieur Deuel, au service de la jeunesse à la ville, qui disait vouloir éviter les doubles subventions.

Chez nous on appelle pas ça doublé, on partage. Ce qui est important c'est que ce soit transparent c'est pour ça qu'on fait une seule convention. Pour bien qu'on voie le montant global de l'état. Il ne faudrait pas qu'on fasse ça sans connaître l'investissement de chacun par contre si on est d'accord, il n'y a pas de soucis. Ce qu'on évite effectivement, les situations où

on ne peut pas avoir de double subventions, les parlementaires ont été très strictes, sur ceux qui ont déjà des contrats par exemple sur 3 ans, ils ne peuvent pas demander en plus à la ponctuelle. C'est pour ça que quand on fait ces contrats par exemple pour la danse, même si ils tournent beaucoup, le soutien à la tournée il va déjà dans le contrat, ils peuvent pas encore déposer une demande d'aide à la tournée. C'est vu par les politiciens comme un manque de transparence.

Bon bah voilà moi je voulais juste comprendre vraiment le processus, comment est-ce qu'un dossier pluri est traité au SCC.

Oui alors maintenant que les gens peuvent cocher cette croix « pluridisciplinaire », ils se définissent eux-mêmes. Avant comme il n'y avait pas la catégorie c'est nous qui faisons le tri.

Mais le pluridisciplinaire ça peut faire penser à juste juxtaposition de deux domaines. J'imagine que c'est pas ce que vous voulez dire par pluri ?

Il faut que ça ait du sens. Ce qui nous intéresse c'est la qualité finale. Après ce qu'on recherche c'est des spectacles de qualité, on cherche à ce que l'offre à Genève fasse du sens, et je pense juste que la mixité des arts est en marche et puis qu'on va vers ça effectivement. SI vous voyez le spectacle à Vidy là de Simon Mcborney, voilà c'est du théâtre mais on a un casque sur les oreilles, c'est fait avec du son, ça convoque aussi matériaux et des images sur scène, c'est le théâtre d'aujourd'hui. C'est pas loin de la performance, donc voilà. On appelle ça théâtre parce que c'est joué dans un théâtre, mais présenté autrement. Souvent sur un même dossier, dans le fond vous pourriez le présenter un peu partout. Je pense que ce qui est le plus important c'est le sens. Les gens sont de plus en plus ouverts, ils sont prêts à voir plein de choses. Nous on doit poser un cadre, pour permettre aux artistes de s'exprimer, d'avoir les meilleures conditions possibles pour que l'expression artistique d'aujourd'hui, la création d'aujourd'hui puisse s'exprimer. On a pas à catégoriser trop vite, surtout pas, de peur d'enfermer des gens. On s'adaptera à ce qui se passe. Les commissions sont là en interne et je veux dire on voit bien, je sais pas si dans l'art contemporain il y a de plus en plus de son et bien on va prendre un commissaire qui est au fait des sons. Mais après je crois que c'est vraiment aux artistes de, les écoles d'art jouent un rôle parce que .

Si un artiste arrive avec un dossier dans le public pour demander une subvention et qu'il ne détermine pas lui à quelle discipline il est rattaché, ça peut pose problème.

Ce qui est hyper important évidemment c'est le mode de diffusion, c'est-à-dire que si vous faites quelque chose de pluridisciplinaire mais vous dites l'endroit où je voudrais le faire c'est le théâtre avec un rapport à l'italienne, ça détermine aussi une discipline. Si vous dites bah non voilà c'est une performance sauvage que je veux faire en appartement, etc. Ca détermine autre chose. Si vous avez envie de le faire au MAMCO enfin voilà. C'est aussi beaucoup le mode de diffusion qui est choisi. Après si c'est justement juste un installation, c'est rattaché à l'art contemporain parce que c'est vu, ça a besoin d'être vu, pour toucher ses spectateurs, dans les lieux de vision de ce type d'art. Qui évolue de plus en plus. La Tate Modern elle est aujourd'hui dans la danse, la musique. Son directeur voilà introduit vraiment d'autres choses.

Oui voilà les pratiques artistiques élargissent leur définition et les commissaires sont au courant de ces évolutions.

Oui voilà on essaye d'avoir des commissaires ouverts. De toute façon l'aide ponctuelle elle est là pour suivre la création contemporaine. Même si on est pas les premiers normalement, on soutient pas l'hyper émergence. Hein normalement le tout premier spectacle non , on essaye qu'ils aient déjà fait plutôt un truc. Les artistes qui sortent de l'école et qui demandent des gros budgets, on attend plutôt que les gens apprennent sur eux même, organise quelque chose qui appelle l'attention. Ils font appelle à des fond privés, à de la débrouille pour une première chose.

De toute façon c'est rare. Est-ce que vous subventionnez des projets qui n'ont pas été subventionnés en amont par la ville ?

Oui bien sur, c'est complètement indépendant. C'est à dire pour les contrats tout ça on fait ensemble. Mais pour le moment nos commissions sont indépendantes. Le seul critère c'est l'analyse qu'on fait des dossiers. Alors qu'à la ville notamment dans le domaine du théâtre, ils donnent en priorité aux gens qui ont déjà obtenus d'être joué à quelque part. Nous on a toujours dit que c'était la qualité artistique en premier, du coup parfois on dit non, parce que le spectacle est déjà inscrit dans une programmation. Maintenant on peut se poser la question, et on se la pose, est-ce que c'est encore pertinent d'avoir une double commission ? On risque de perdition d'argent. Je pense qu'on va être amené probablement à peut-être avoir plus qu'une seule commission à l'interne pour le canton et la ville. Ou se répartir je sais pas la ville fait la création nous on fait la diffusion ou...

Dans tous les cas il y a une intention d'avoir une politique culturelle commune.

Il y a une loi maintenant on doit se concerter, et puis on sent bien. Bon, dans les faits on se concerte, on bosse beaucoup ensemble, il ne se passe pas une semaine sans que je parle à Virginie Keller.

Mais dans l'organisation interne il n'y a rien qui est mis en place de commun entre le canton et la ville ?

On y réfléchit. On a le même formulaire, on parle de critères, on se voit pour en discuter etc. Mais on a toujours cette. Après c'est vrai que tout d'un tout d'un coup ils nous disent mais là cette compagnie on trouve ça génial. Bon nous nos commissions donnent des préavis après c'est le conseil d'état qui signe. Après on a pas tous les mêmes critères non plus.

Annexe n° 8

Réponses au questionnaire envoyé à Joëlle Comé

Directrice du service culturel du canton de Genève

Amère Veria
NG
15/9/15

Questionnaire – Joelle Comé
Directrice du service cantonale de la Culture

Sujet mémoire : Le financement de projet pluridisciplinaire à Genève

Intro :

J'ai effectué mon stage de dernière année dans l'Association Cold Project. Cette structure organise chaque année Ride The Wall, une exposition qui propose de réunir deux univers : celui des sports de glisse et celui des arts urbains. www.ridethewall.com

Cette expérience m'a amenée à me questionner sur la question du financement de ces projets pluridisciplinaires, ces projets culturels qui proposent de mêler deux univers distincts. Le territoire choisi est le canton et la Ville de Genève, région romande sur laquelle Ride The Wall est implantée.

La problématique de ce mémoire professionnel est la suivante : Le monde culturel semble être dans une ère où la fusion des genres devient une règle ; le théâtre se danse, l'art se numérise et chaque discipline artistique se nourrit d'une autre voire de pratiques autre que culturelle. Face à cette logique de pluridisciplinarité les politiques culturelles sont-elles adaptées ? De même les entreprises et les fondations ont-elles intégrées ces changements de pratiques de création dans le processus d'octroi de fonds ?

Questions :

1. Décrivez-vous, votre poste, votre service, vos missions ?
2. Quel est le total des dépenses culturelles engagées durant l'année 2014 ?
68.7 millions = total dépenses pour le programme N01 culture.
dont 64.1 millions de subventions
soit 31 million de subventions "culture" et 33.1 millions de subventions "enseignement artistique de base délégué"
3. Les fonds octroyés par le service cantonal de la Culture sont-ils sectorisés par domaine artistique ? Si oui quelles sont ces catégories ? Pourcentages de dépenses par catégories/disciplines

2014	
Domaines	Répartition par domaine
Art contemporain ³	1.1%
Cinéma	9.8%
Danse	4.4%
Livre	1.7%
Musées, conférences	10.1%

Musique	40.0%
Pluridisciplinaire	4.7%
Théâtre	28.2%
Total	100.0%

4. Existe-t-il une section « projet pluridisciplinaire » ? Si oui quelle est la définition de cette section selon le service cantonal de la Culture ?
Non, pas de section. Les projets pluri sont répartis au sein du fonds Musique/Théâtre/Danse.
5. Quels sont les critères pour être défini en tant que projet pluridisciplinaire pour le service cantonal de la culture ?
Il faut que le projet regroupe au moins deux disciplines artistiques.
6. Cette section défend-elle une politique particulière du pluridisciplinaire ? Si oui laquelle ?
Non, le terme de pluri est assez flou, d'autant que le type de création qui s'y apparente provient souvent d'artistes plasticiens.
7. Cette section « pluridisciplinaire » est-elle simplement une plateforme qui renvoie vers les autres domaines artistiques en fonction du projet ou a-t-elle un budget propre ?
Pas de section: une part du fonds Musique/Théâtre/Danse (env 16%) est en principe réservée au pluri. Un dossier considéré comme relevant de cette catégorie est adressé pour préavis à la commission dont l'expertise sera la plus adéquate.
8. Lors d'un projet pluridisciplinaire qui réunirait par exemple la danse et le cinéma, les secteurs dans et cinéma vont-ils se réunir où le seul secteur « pluridisciplinaire » étudiera le dossier ?
Le secteur danse évaluera le dossier après l'avoir soumis pour avis au secteur cinéma.
9. De même lorsqu'un projet mêle l'art contemporain au sport, le secteur contemporain et le service des sports vont-ils se concerter ?
Fort probablement, en tous les cas pour avis.
10. À l'heure où l'évolution des pratiques tend de plus en plus vers une logique de pluridisciplinarité, trouvez-vous que les politiques de subventions sont-elles adaptées ? Si non pourquoi ? Si oui pourquoi ?
Les créateurs et artistes ont bien sûr un pas d'avance sur les collectivités. Ils ne se soucient pas forcément de la catégorisation. Les collectivités doivent tenir compte de cette liberté artistique. Elles doivent adapter leurs outils pour répondre aux besoins des artistes. Toutefois, les projets pluri s'appuient aussi sur des mediums ou des pratiques traditionnelles. Dans ce sens, les collectivités sont équipées pour traiter ces dossiers. L'avis de spécialistes est par contre nécessaire. Il est important que les collectivités réservent des moyens et adaptent leurs exigences à

ces nouvelles pratiques. Les politiques de subventions ne sont pas toujours adaptées mais en restant flexibles, elles tiennent compte des évolutions.

11. **Que pensez-vous de la sectorisation des domaines ?**

Pas vraiment compris la question...si c'est la méthode actuelle:

Elle a l'avantage de pouvoir s'appuyer sur des classifications reconnues et qui ont fait leurs preuves. Elle permet le traitement administratif et équitable d'un projet artistique qui par définition raisonne en d'autres termes: liberté, inspiration, innovation, exploration. Une catégorisation permet d'élaborer un cadre global, aussi pour dessiner une politique culturelle. Elle peut sembler rigide mais garantit une prise en compte de l'ensemble des démarches et pratiques artistiques, des traditionnelles au plus innovantes.

Annexe n° 9

Retranscription de l'entretien avec André Waldis

Conseiller culturel en charge des projets pluridisciplinaires au service
culturel de la ville de Genève

Retranscription de l'entretien avec André Waldis

Conseiller culturel en charge des projets pluridisciplinaires au service de la culture de la ville de Genève

La raison pour laquelle j'ai voulu vous rencontrer, vous avez du entendre parler du projet RTW, que le service de la culture a subventionné, c'était un projet pluridisciplinaire qui mêlait les arts urbains à l'univers des sports de glisse. Ca s'est tenu en juin à la SIP dans les locaux de l'ancienne discothèque. Et euh, du coup la question que je me suis posée à la suite de cet événement c'était quels sont les processus de subventionnement de ces projets un peu hybrides ? Transdisciplinaires, pluridisciplinaires, un peu inclassable. Je m'intéresse surtout aux subventionnements publics, car dans le privé on ne s'intéresse pas tellement à ces critères là. Donc, les questions que j'ai elles se posent vraiment sur le processus : comment est-ce que ça fonctionne à partir de la réception d'un dossier qui ne rentre pas dans une sectorisation particulière, comment est-ce que le dossier est traité ? Et au delà de ça, cette commission pluridisciplinaire, qu'est-ce qu'elle veut dire, est-ce qu'elle défend une politique du pluridisciplinaire ? Et quelle est la définition de ce pluridisciplinaire ?

Avant tout, j'aimerais vous poser une question est-ce que vous êtes encore impliquée avec RTW, parce que soit c'est un travail académique, soit c'est un entretien de subventionné.

Non non je suis là pour mon travail académique, je ne viens pas pour RTW. Du coup, est-ce qu'on peu commencer par décrire votre poste et les missions de cette commission pluridisciplinaire ?

Moi je suis conseiller culturel, je m'occupe de la commission pluridisciplinaire et aussi du fond danse, du soutien à la création chorégraphique. Auparavant je me suis occupé des musiques actuelles, et j'ai d'autres dossiers aussi ; celui de la politique de la nuit, des relations avec les lieux alternatifs, et la fête de la musique, qui est plus une forme de coaching je ne suis pas impliqué du tout dans l'opérationnel. Voilà en gros mon poste. Donc c'est beaucoup de subventions, mais aussi de relations avec les acteurs culturels. L'usine c'est un dossier qui revient régulièrement, sous les feux de l'actualité. Voilà. Vous connaissez un peu Genève ? Vous habitez Genève ?

Oui oui en fait j'ai fait mes études à Grenoble l'année dernière, mais la deuxième année de master elle est à distance, c'est un stage et un mémoire.

Ok d'accord. Voilà en gros mon poste. Pour revenir à la question du pluridisciplinaire. Le fond pluridisciplinaire il est doté aujourd'hui de 550 000 francs, euh non 510 000, c'est un fond relativement récent je crois qu'il a 5 ans, grosso modo c'est ça. Il a été créé parce qu'on s'est rendu compte que certains projets étaient inclassables. Ils étaient rejetés administrativement presque. Parce que ils ne relevaient pas de la dans c'était à la fois de la danse et de la musique ou bien de la danse et des arts plastiques, etc, etc. Et on s'est retrouvé de plus en plus avec ce type de projets dont on avait identifié l'intérêt artistique mais qui administrativement n'entraient pas dans les bonnes cases. C'est une période où on pouvait

encore demandé assez facilement des augmentations de subventions donc nous avons créé cette ligne pluri, assortie d'une commission d'attribution, une commission d'experts. Et on s'est inspiré du modèle de Pro Helvetia, qui nous avait précédé, qui font des distinctions entre pluridisciplinaire, transdisciplinaire. On a pas poussé aussi loin, on a essayé de prendre une définition assez large. Euh, et de, comme pour les autres fonds, de soutenir à la fois des créations et des manifestations et parfois des saisons aussi. Notre système de subvention fonctionne avec des subventions qu'on appelle nominale, c'est-à-dire des lignes au budget qui sont donné régulièrement à des institutions qui vont du grand théâtre à Pos ténébras rock en passant par le théâtre du loup, qui sont votées par le conseil municipal, ça c'est vraiment important, sa principal prérogative c'est de voter le budget annuel. Donc avec une identification très précise, on voit dans le budget euh Post Tenebras Rock 400 000 et quelques euh etc. Et ensuite, on a des fonds généraux, alors le FMAC en gère quelques uns, le fond à l'aide chorégraphique, le fond pluridisciplinaire, le fond pour la musique, pour le théâtre, pour l'aide à l'écriture et à l'édition, le cinéma, etc. Et la particularité de ces fonds généraux c'est que les montants sont moins importants en général que les attributions aux budgets, ils sont ponctuels. Les gens doivent refaire la demande chaque année doivent repostuler etc. C'est aussi beaucoup de spectacles qui sont aidés. Un spectacle qui est produit à l'Usine qui n'a pas assez d'argent pour produire, vient nous solliciter. Donc le fond pluridisciplinaire, pour ce qui est des œuvres, la règle c'est que euh, on doit avoir une double signature au moins. C'est-à-dire qu'un spectacle de danse avec de la musique mais annoncé par Gilles Jobin, ne sera pas un spectacle pluridisciplinaire mais un spectacle de danse. En revanche si vraiment la création se fait à 4 mains. La on entre en matière. C'est une définition qui est assez délicate parce que c'est difficile de trouver une création artistique qui n'est pas pluridisciplinaire.

Oui c'est ça est-ce qu'aujourd'hui toutes les créations ne sont-elles pas pluridisciplinaires ? On peut se poser la question.

Voilà exactement, une pièce de théâtre est par nature pluridisciplinaire parce qu'on a le travail du metteur en scène, ensuite on a travail musical, les décors, les costumes, etc. C'est pour ça que justement on a trouvé cette formule de la signature double ou triple signature. Maintenant, on soutien aussi des manifestations, alors certaines sont emblématiques de la pluridisciplinarité comme le festival Mapping par exemple, qui euh fait à la fois appel à des techniques de Vjing, qui a un pied dans les arts visuels et dans la musique. Le festival Electron est aussi complètement là-dedans parce qu'il a vraiment une part d'arts visuels et puis il a intégré la danse très tôt dans sa proposition. Le festival Antigél aussi. La Bâtie est par nature pluridisciplinaire. Juste j'ai été directeur pendant 10 ans de ce festival de la Bâtie.

D'accord.

Je viens du terrain. Voilà. Après un des écueils par rapport à ce fond c'est qu'on reçoit des projets qui ne correspondent pas à la vocation qu'on a voulu lui donner. Elle une vocation orienté vers l'innovation, axé vers la découverte, les nouvelles pratiques etc. Alors des fois on se retrouve avec des demandes de spectacle franchement ringard qui revendique la pluridisciplinarité. Un spectacle de marionnettes euh, de vieille école. Pour être rejeté par le théâtre, ils reviennent chez nous, alors parfois on soutient un peu à contre cœur ou bien on essaye de d'avoir la notion de contemporanéité, d'innovation, qui est vraiment importante

pour nous. Le spectacle de marionnettes peut être tout à fait innovant hein mais. Voilà en gros comment fonctionne ce fond. On fait aussi des conventions de subventionnement. Je vais pas m'étendre là-dessus mais c'est des formes régulières, euh.

Qui sont votées sur 3 ans c'est ça ? Des conventions à plus long terme ?

Alors ça dépend elles peuvent être sur 3 ans, sur 4 ans. En général il faut un montant de 200, 300 000 francs. Ce sont des soutiens conjoints, parce qu'il y a le canton qui figure et pro helvetia, ça fait un effet de levier. Pour les artistes c'est assez intéressant, ça leur permet de tourner, ça leur permet d'avoir une administration et de créer. Ils vous diront tous qu'ils n'ont pas assez, c'est de bonne guerre mais bon. Après on subventionne par exemple des artistes comme Yan Duyvendak, qui vient de la danse, qui a un moment se retrouvait à faire des perfos, alors la performance c'est vraiment le genre par excellence du pluridisciplinaire, qui n'avait pas non plus son entrée auparavant. Lui venait de la danse, et il a fait de plus en plus des choses qui venaient de l'art visuel. ET il demande à ne plus être appelé comme chorégraphe. Alors après on a des demandes alors par exemple Red Phone c'est l'association qui s'occupe du festival Electron, alors pour eux on prend un peu chez la musique, un peu au fond d'art contemporain bon ça après c'est de la cuisine interne.

Donc il y a quand même pas mal d'entrées et de double subvention ?

Voilà, ce qui n'est pas très sain. Parce que d'abord le risque d'erreur n'est pas nul chez nous. On se retrouve à gérer, parce que là vous me parlez à moi, mais j'ai 5 collègues qui font le même travail que moi au cinéma, à la musique, qui travaillent avec des gens à l'administration et puis l'informatique n'est pas une science précise, les fonds sont gérés par des logiciels différents, donc en fin d'année parfois on a des, on se fait des angoisses, on espère qu'on a pas dépassé. Enfin voilà. Après il faut savoir que si la ville et le canton ne suivent pas ensemble Pro Helvetia et la Confédération, ne suit pas.

D'accord et donc ce sont aussi bien des créations que des manifestations que des artistes qui sont subventionnés par le fond pluridisciplinaire ?

Oui, on essaye d'être assez souple. Au départ c'était juste les créations. Et puis on s'est retrouvé avec des projets tout d'un coup comme Antigél, bon aujourd'hui subventionné par d'autres fonds, ça c'est notre cuisine interne. Bref, en gros on gère un volume de subvention selon des spécificités. Mais typiquement, ce fond pluri on a essayé de l'augmenter et ça fait maintenant 3 ans qu'on essaye de le faire appeler Pluridisciplinaire et arts numériques, parce qu'il y a vraiment, c'est dans ce sens qu'on aimerait l'orienter aussi. Si vous regardez dans nos lignes de subventions il y a beaucoup de choses qui concernent le numérique et cette nouvelle forme de création. Nous ne sommes plus dans une période où les subventions augmentent, les budgets en général d'ailleurs hein. Donc on va se contenter de le rebaptiser pour l'année prochaine, sans augmentation.

Donc il va changer de nom, c'est sur ?

Il va changer de nom.

In fine, le bon nom, c'est important quand même pour les artistes pour pouvoir s'identifier ?

Normalement les gens adressent une demande, ne sont même censé connaître la cuisine interne. Mais les gens se sont beaucoup professionnalisés, c'est très bien. Ils savent quand à lieu quelle commission, les critères. Vous remarquerez qu'on essaye d'en dire le moins possible dans les critères d'être assez général pour essayer de ne pas être coincé par des règles trop strictes qu'on aurait dicté nous même. Oui alors normalement les gens font une demande et écrivent au Magistrat et puis ensuite ça descend chez nous et puis entre conseiller culturel et bien on se dit ça va plutôt vers le théâtre, plutôt vers intel. Mais les gens savent aussi clairement les commissions. Ce qui nous empêche pas de traiter après selon nos moyens. On a des fonds qui sont plus tendus que d'autres. On a pas encore trouvé une formule plus simple. Auparavant, le travail qu'on fait aujourd'hui à 5 était effectué par une seule personne. Il y a 25 ans. Bon il faut dire que les subventions ont beaucoup augmenté, qu'il y a tout un travail qui a été fait au niveau politique pour reconnaître le travail de création en dehors de l'opéra, et du théâtre classique institutionnel. Donc voilà les attributions ont augmentées en volume, en masse financière mais aussi en nombre, avec chaque fois des dossiers à traiter. Sans parler de toute la technocratie qu'on nous impose.

Et du coup le tri des dossiers il se fait entre vous, entre conseillers culturels ?

Voilà, on se voit, on communique, heureusement. Donc parallèlement aux demandes qui viennent chez nous, elles vont aussi au canton. Parce qu'on est quand même très attentifs à la subsidiarité, la ville de Genève ne doit pas être la seule instance de subventionnement. Et puis aussi la Loterie Romande qui est un partenaire important à Genève avec des règles qui sont en train de changer, on a pas des règles stables, tout ça est très proche du politique quand même, des courants dans les parlements, des moyens à disposition, des personnes à la direction. Je parle de la Loterie Romande, son président a changé il y a quelques années, son style d'attribution aussi, ses critères ont changé aussi.

Parce que à la Loterie Romande c'est une commission générale, il n'y a pas de commissions spécialisées ?

Non, effectivement. Maintenant, donc nous on fait ce tri entre nous, et ensuite les commissaires font vraiment le travail d'expert, se voient à raison de deux fois par année, avec une pile de dossiers, étudient les dossiers en fonction des critères du fond avec l'originalité, la faisabilité financière, le budget est quelque chose que l'on regarde très attentivement.

Et par rapport à cette sectorisation des domaines, elle est la juste pour pouvoir après concertation redistribuer et avoir des spécialistes pour les artistes, mais la sectorisation elle sert purement administrativement aussi ? Qu'est-ce que vous pensez de cette sectorisation des domaines ? Est-ce qu'une commission générale comme la loterie romande ne serait pas possible ou mieux ?

On pourrait l'imaginer effectivement, ensuite il est très difficile de pouvoir se prononcer dans tous les domaines, d'avoir le background, les connaissances nécessaires, de suivre. Le Magistrat doit pouvoir se faire interpellé « pourquoi on a pas attribuer telle subvention ? », il doit pouvoir y répondre parce que c'est le Magistrat, voilà c'est pyramidal. Puis c'est quand

même important d'avoir, de suivre les tendances de ce que la société génère. Par exemple dans la danse il a été important un moment donné de financer cette génération de chorégraphe suisse qui tourne aujourd'hui à l'international, ou de voir naître aussi ce mélange de dans et théâtre, ce laisser tomber du geste, du mouvement aussi. Bon c'est peut-être pas une parenthèse très intéressante. Si par rapport au pluridisciplinaire, il y a de plus en plus de perméabilité dans les pratiques, et dans la musique on le voit, des gens qui font de la musique sont beaucoup moins sectorialisés hip-hop, jazz ou rock pure et dure. Les gens vont prendre un peu partout et c'est aussi beaucoup évidemment grâce à internet. Après l'acte artistique en lui-même c'est le talent, l'intelligence, c'est ça qui fait une œuvre ou pas. Mais tout ça pour dire que c'est quand même important en terme de politique culturelle de pouvoir un moment donné réfléchir par secteur. Cette année on va renforcer la danse, qui était la tactique de Patrice Muni, qui était le prédécesseur de Sami Kanaan, c'était sa tactique par rapport aux municipales, une autre année c'était l'art contemporain. C'est vraiment pour pouvoir dire voilà on va augmenter un peu l'enveloppe, de créer le pluridisciplinaire. Et puis après pour la recherche c'est aussi important de pouvoir renseigner les pratiques, d'avoir des traces, la danse en 2002, en 2015 en 2020. Voilà.

Oui je comprends mieux. Mais c'est vrai qu'on peut se poser la question de, puisqu'aujourd'hui on tend à aller vers une logique de création et de manifestations qui mêlent les genres, est-ce que cette sectorisation elle est encore adaptée à ce qui se passe aujourd'hui ?

Alors bon. On parle quand même de montant qui sont modeste en comparaison de ce qui est vraiment la stabilité qui traverse les siècles qui est celle de l'opéra et de l'art lyrique qui est quand même, qui prend quand même les trois quart du gâteau culturel. Donc là il faut savoir qu'on parle de chose qui sont quand même pas marginales mais quand même si par rapport à l'ensemble, par rapport à la musique classique et à l'opéra par exemple. Maintenant c'est clair que les administrations et le politique arrivent après. Sont, répondent à des tendances mais n'ont pas à les dessiner. Surtout pas. Quand les administrations et le politique s'en mêlent trop, c'est pas bien en général. Et souvent on voit que les choses elles viennent du terrain. C'est le terrain qui donne vie aux choses. La politique frontalière, c'était à la Bâtie qu'on l'avait menée, on avait fait avec Annemasse et Ferney Voltaire une espèce de pacte sacré et ensuite on est aller voir le politique car on s'est rendu compte que le politique avait des envies mais était incapable d'y répondre et par le terrain on est arrivé à trouver des entrées, des formules. Et donc on parle d'aujourd'hui. Moi j'observe une tendance quand même, par exemple par rapport au théâtre. Ça a provoqué beaucoup de débat au festival d'Avignon par exemple, ou au théâtre du Grütli ici, on se plaignait qu'il avait une programmation incompréhensible, etc. Parce qu'on s'éloignait des standards du théâtre. ET j'ai l'impression qu'on est allé un peu loin dans ces formes difficilement lisible et qu'on observe, mais ça c'est très sensitif, un retour vers des fondamentaux ; du théâtre de texte. Et on la vu pour la dans aussi, on a depuis quelques années, après cette période de non danse, qui avait un sens historique aussi hein, de s'interroger à la pratique, à l'héritage, aux standards. Certains chorégraphes ont fait une provocation, mais à partir du moment où s'est devenu un système franchement on s'emmerdait. Mais là on a un retour du mouvement, qui est un des fondamentaux de la danse. Voilà les choses ne sont pas si figées. Comme par exemple avec la

musique, il y a dix ans vous écoutiez certains journaliste qui disaient que de toute façon la musique aujourd'hui c'est que l'électro, c'est la création numérique, le reste c'est du passé, et les mêmes personnes aujourd'hui nous disent ah oui finalement l'acoustique. Et finalement c'est même pas l'instrument l'important c'est ce qu'on en fait qui compte voilà.

C'est pour ça qu'on ne peut pas dire qu'aujourd'hui toute création est pluridisciplinaire.

Voilà. On est dans un monde en mouvement heureusement et on ne peut pas affirmer ça aujourd'hui, les tendances viennent et repartent.

Vous avez évoqué, le système de Pro Helvetia, vous pouvez m'en dire un peu plus ?

À l'époque ils faisaient la distinction entre les œuvres et les manifestations et nous on a cherché à simplifier au maximum.

Et pour le canton ?

Non il n'est pas doté d'un fond pluridisciplinaire. Et puis ils n'ont pas les mêmes moyens que la Ville. J'ajouterai même que le parlement cantonal est très dur envers notamment les subventions. Il est marqué à droite, une droite décomplexée qui a une majorité absolue, donc les débats sont très difficiles. Et une majorité qui va vers un moins d'Etat. Joelle Comé ne les a pas les moyens.

Et donc pour Pro Helvetia leur commission s'appelle interdisciplinaire, que faire de ces différentes appellations ?

On a un système en suisse qui a beaucoup davantage mais qui après représente pas mal de frein et d'obstacle pour une vision globale statistique notamment. En Suisse le fédéralisme et ensuite au niveau cantonal on a des pratiques différentes, entre les villes et les cantons. Si vous appelez un projet pluridisciplinaire et que vous voulez faire une statistique au niveau fédéral vous serez bien embêtée. Mais même pour faire une comparaison entre la culture à Bâle et à Genève euh, ce sera compliqué. Par exemple les bibliothèques à Genève sont dans la culture et dans un autre canton feront parti de l'éducation. Donc c'est très difficile de comparer.

Est-ce que le fait de mettre un nom, en l'occurrence pluridisciplinaire, sur ces projets hybrides et innovants, est-ce que ça a un impact sur leur subventionnement ?

Moi j'ai envie dire qu'il a suffisamment de compétences en interne et de relais après en externe via les commissions et un système de proximité ou les choses arrivent à nos oreilles si on les a pas identifiées nous même. C'est la valeur artistique qui compte, un projet bien ficelé administrativement mais plat, euh bon. Après il y a beaucoup d'autres facteurs qui entrent en ligne de compte extra artistique, on est d'accord. Mais bon les gens se sont professionnalisés, par nécessité. À part ça pour parler de Genève, on est quand même dans un environnement où l'accès aux subventions est facile où toute cette proximité fait qu'on... Enfin à mon avis ça risque de changer, ça risque d'être plus difficile en terme d'exigence.

Pourquoi ?

Ecouter, c'est qu'on sent que le contexte financier est de plus en plus défavorable, et qu'en entendant les politiques on a l'impression que les critères vont devenir plus difficile. Ce qu'on peut voir c'est que, ça se fait déjà au niveau cantonal, cette majorité au grand conseil a mis des chicanes pour l'accès aux subventions. Au niveau du canton, on rend l'accès de plus en plus difficile aux subventions, avec des constitutions de dossier de plus en plus difficile. Par exemple une subvention de plus de 100 000 francs doit passer au conseil d'état, le conseil d'état gère comme 8 milliards de budget, donc l'administration doit faire des dossiers particuliers. Et à partir de 200 000 c'est au grand conseil. Et typiquement, l'ADC, s'est vu massacré en commission des finances et qui on sabré le budget de moitié, et la Magistrat a du aller défendre le dossier elle même. Voilà le type d'écueil. EN Ville de Genève la culture a été préservée j'espère que ça va durer. Mais de toute façon toute cette technocratie, les administrations génèrent des critères qui vont pas forcément dans le sens d'un meilleur contrôle.

Ok bon bah merci, merci de m'avoir reçue.

Annexe n° 10

Retranscription de l'entretien avec Michelle Freiburghaus

Directrice du Fond Municipal d'Art Contemporain de Genève et
conseillère culturelle en charge de l'art contemporain au service culturel
de la ville de Genève

Retranscription de l'entretien avec Michelle Freiburghaus

Directrice du Fond Municipal d'Art Contemporain de Genève et conseillère culturelle en charge de l'art contemporain au service culturel de la ville de Genève

Bonjour, donc est-ce que vous pouvez décrire votre poste et les missions du FMAC ?

Oui, donc moi je suis conseillère culturelle en art contemporain et responsable du fond d'art contemporain, donc ya deux choses quoi ya le conseil culturel d'une part et le fond. Finalement l'ensemble des missions qu'on a et qu'on fait sont liées au soutien aux artistes et à la création contemporaine. Et ça se décline de différente façon. On gère à la fois la commande publique, les acquisitions d'œuvre, le soutien à la réalisation de projets, l'attribution de bourses, la gestion d'ateliers, l'espace du Commun, qui est là-bas au bout dans le bâtiment d'art contemporain qu'on met aussi à disposition des artistes. Euh... voilà ça prend encore des formes différentes. Parallèlement puisqu'on achète des œuvres on constitue aussi une collection, qui a maintenant, qui fait à peu près 2200 pièces à ça se rajoute une collection vidéos dont on a hérité, qui fait aussi à peu près 2000 pièces. Et on a ouvert la médiathèque pour la présenter pi pour la mettre en valeur. Et puis euh voilà, c'est tout ce qui est lié aussi à la collection, à la gestion de collection. Avec conservation, mise à disposition, mise en valeur, publication, etc. Meme chose pour la commande publique, parce qu'on met des œuvres dans l'espace, yen a à peu près 300 qu'il faut aussi conserver, mettre en valeur et sur lesquelles il faut publier. Ca c'est tout ce qui concerne je dirais le fond d'art contemporain et qui est le soutien aux artistes. Et puis ya aussi le conseil culturel qui est plus en lien avec la direction et le Magistrat, avec les préavis qu'on peut émettre, enfin ce qui est du conseil culturel et finalement aussi à l'inverse d'appliquer la politique culturelle du Magistrat. Donc voilà c'est ça, c'est tout ce qui concerne le soutien et le suivi des artistes, et des institutions culturelles actives dans le milieu de l'art contemporain.

Et puis dans le cadre de votre mission de conseillère en art contemporain pour la Ville, euh, donc la vous avez à faire à Monsieur Waldis quand il s'agit de projets pluridisciplinaire, et donc est-ce qu'il y a vraiment une politique du pluridisciplinaire et si oui quelle est cette politique et que veut dire pluridisciplinaire dans le cadre de cette commission ? Quelle est la définition du pluridisciplinaire pour cette commission ?

Bah ça je pense qu'André vous répondra mieux mais, je pense que j'ai une réelle envie de soutenir le pluridisciplinaire oui, parce qu'il y a eu la création d'une commission et donc des moyens aussi qui ont été débloqués pour pouvoir soutenir ces projets. Mais je dirais qu'à la base c'est pas qu'on veuille soutenir des projets pluri c'est que finalement les commissions qui se créent ou ce qu'on met en place sont des réponses à des demandes qui viennent des artistes, c'est pas parce qu'on a décidé de faire une commission pluri qu'il y a des projets pluri, c'est bien parce qu'il y a des projets pluridisciplinaires, qu'on en voyait de plus en plus, qu'on ne savait plus trop comment les traiter parce que finalement on voit qu'il y a une espèce de fluidité et de perméabilité entre les disciplines, c'est bien parce qu'on voit qu'il y a tout ça qui s'engage sur la scène artistique que les artistes proposent ce type de projets là, que nous on met en place des outils pour y répondre quoi. Si on soutient il faut qu'on soutienne de

façon juste et qui corresponde à une réalité. Mais c'est pas nous qui créons les projets, nous on répond à des projets tels qu'ils sont réalisés ou pensés par les artistes. Après je ne sais plus quelle était la question...

Quelle était justement pour cette commission la définition du pluridisciplinaire ? Est-ce que c'est plusieurs disciplines artistiques ou ça peut aussi...

Ah je crois qu'il y a de tout, parce que pluri pour moi, enfin, pluri c'est pas une juxtaposition de voilà un peu de musique un peu d'art contemporain et puis un peu de cinéma quoi. Ça c'est pas du pluri, et puis c'est ça la difficulté. C'est de pas juste trouvé une juxtaposition de chose mais bien d'avoir des projets ou finalement euh le fait d'avoir plusieurs disciplines qui se mêlent et bien on a des interactions ou des productions qui sont d'un autre ordre, d'un autre type et que ce soit ça la richesse. Juste juxtaposer je vois pas l'intérêt.

Donc c'est peut-être plus du transdisciplinaire ?

Bah la définition elle est floue aussi, je crois que finalement trans, pluri, après on regarde les projets quoi.

C'est plutôt des projets qui mêlent plusieurs genres et après voilà.

Oui oui. Je pense pluri c'est effectivement quand ça touche à plusieurs domaines mais après c'est pas suffisant. C'est pas euh, il faut qu'il y ait quelque chose en plus quoi, ou qu'il y ait une dynamique qui ait créé par le fait qu'il y ait plusieurs disciplines ou que d'un coup ça débouche sur une espèce de nouvelles formes, une autre pratique artistique.

Oui j'ai l'impression que le but aussi de cette commission c'est de promouvoir des disciplines qui ne sont pas vraiment encore reconnues et de pouvoir mettre...

Ouai oui, c'est la dernière qu'on a créé donc c'est celle qui prend ou qui traite les projets dont on voit qu'il y a une forme de, enfin, de nouveauté peut-être dans les pratiques, dans la définition, mais sinon c'est aussi entre conseillers culturels, on se parle beaucoup, on se voit tous les lundis, donc euh. On traite aussi à ces séances là les dossiers dont parfois, sur lesquels on a un doute. Savoir qui les traite, qui a aussi les moyens, ou qui a le bon tiroir le cas échéant. Parce que c'est ça aussi on a des missions qu'on doit remplir, on peut pas soutenir tout et n'importe quoi, enfin, c'est souvent avec des critères spécifiques ou ça doit correspondre à certaines cases je dirais, et puis du coup les dossiers un peu pour lesquels on a un doute sont discutés en commission, pour voir justement euh qui les traite.

Et donc quand vous dites que vous voyez tous les lundis c'est tous les conseillers, tous les représentants ?

Oui tous les conseillers culturels, donc musique danse théâtre, cinéma, art contemporain pluri.

Et du coup par exemple dans le cadre d'un projet comme Ride The Wall, que le FMAC a soutenu, comment est-ce que ça passe, parce que nous on l'a envoyé à la commission pluri, comment est-ce que ça passe du pluri au FMAC ?

Bah comme je vous ai dit, exactement ça. Les séances du lundi. Je pense que c'est un projet qui a peut-être ou il y a peut-être eu une volonté de le soutenir à un moment donné pour voir

ce que ça donnait et puis peut-être que la commission pluri n'avait plus de moyens financiers et puis c'est arrivé chez nous. Finalement le soutien il vient de la Ville quoi. C'est euh, et du département de la culture. Ce serait du social peut-être que ce serait euh plus étrange mais là en l'occurrence ça vient du département de la culture et du sport. Après, on s'organise. Mais c'est clair qu'il y a plutôt danse, plutôt cinéma, etc. Mais oui, là vous c'était chez nous, de mémoire c'était que la ligne pluri avait déjà été épuisée.

D'accord, et par rapport à cette sectorisation justement des disciplines en commission, euh, qu'est-ce que vous pensez de cette sectorisation et est-ce que finalement elle tend à s'effacer avec ces réunions de commission les lundis ?

Bah je crois qu'elle est nécessaire, il faut qu'on sache qui traite quoi, et puis je pense qu'une structure est nécessaire et elle est même indispensable. Si vous regardez la composition des commissions, c'est différent. Les gens sont évidemment différents. Et pour certaines commissions il y a des compétences, il y a besoin de compétences différentes. Je ne suis pas une spécialiste du théâtre, ou en tous cas les gens dans notre commission ne sont pas spécialistes du théâtre. Même je vois au sein de notre commission consultative (art contemporain), les demandes de dossier qu'on traite et on devient assez pointu en vidéos, aussi en commande publique et puis il y a le soutien à la réalisation de projets, même pour traiter ça je vois bien qu'il faut des compétences différentes et tout le monde ne les a pas dans tout. Donc oui je pense qu'à la base c'est vraiment juste, et c'est même une meilleure garantie pour les artistes d'avoir des commissions qui sont spécifiques et avec des spécialistes et des experts qui correspondent aux domaines qui sont concernés. Par contre, qu'il y ait une perméabilité et de fluidité, ça elle est à l'interne et elle est traitée en tant que telle. Et c'est mieux dans ce sens là qu'un espèce de grand fourre tout, dans lequel tout le monde traiterait n'importe comment avec n'importe qui.

Et puis comme vous dites de toute façon le but c'est soutenu par la Ville. Par rapport au FMAC en soit, le rapport avec les créations, les productions pluridisciplinaires, la il est vraiment intrinsèque au domaine artistique puisqu'on mêle souvent plusieurs...

Chez nous ? Dans le fond d'art contemporain ? Je sais pas, oui, enfin pour moi c'est pas du pluridisciplinaire. C'est le fait de traiter de la vidéo ou de la commande public. Pour moi c'est différents moyens, mais qui ont toujours trait avec l'art contemporain. C'est toujours des démarches d'artistes. Pour moi c'est ça qui est important. Après c'est avec un support ou un médium différent. Mais, et n'empêche que pour chaque domaine quand même, c'est clair qu'il y a ces spécificités. Je regarder pour la vidéo par exemple, nous avons une collection internationale et c'est vrai que c'est la seule chose ou on a un niveau international, parce que nous allons plutôt vers des soutiens locaux. Donc c'est clair qu'une vision de la vidéo internationale tout le monde ne peut pas l'avoir, mais ça n'empêche que c'est de l'art contemporain et des démarches artistiques. ET ça c'est pas du pluri, c'est pas parce qu'on traite de la vidéo et de la commande public qu'on est pluri. Mais, ce sont à chaque fois des démarches d'artistes qui utilisent après des supports, des médiums divers et variés. Avec chaque fois selon le support et bien leur propre spécificité ou contrainte.

Et est-ce que, avec la logique contemporaine qui se dessine, évidemment on ne généralise pas mais est-ce que toute création contemporaine aujourd'hui n'est pas pluridisciplinaire ?

Non, je crois que, j'ai plutôt l'impression que créer aujourd'hui c'est avoir un discours, des convictions et puis après une multitude mais une infinité de choix dans les techniques ou les supports pour répondre à ça. Et on a plutôt des artistes qui sont pluri, les artistes sont multisupports, multi médiums. Pour faire une pièce , peut-être qu'ils feront une fois de la céramique, une fois de la peinture, une fois de la couture, une fois. Voilà. Mais ça n'en fait pas des artistes pluridisciplinaires, ce n'est pas ça qui les définit. Je trouve que c'est plutôt leurs convictions après c'est juste une question de support ou de technique. Mais, non, je la pluridisciplinarité, elle est pas dans la technique elle est dans ce qu'ils imaginent et leur projet.

Ok, bon bah merci beaucoup pour votre temps.

Annexe n° 11

*Déclaration d'intention pour la mise en place d'une politique culturelle
concertée et renforcée*

Signée en juin 2012 par Sami Kanaan, Conseiller administratif chargé du
département de la culture et du sport, et Charles Beer, Conseiller d'Etat chargé du
département de l'instruction publique, de la culture et du sport



Déclaration d'intention Pour la mise en place d'une politique culturelle concertée et renforcée

Considérant :

- le rôle des villes et des communes dans le développement de la culture,
- le rôle historique et les moyens considérables engagés par la Ville de Genève dans le soutien à la culture et à ses institutions,
- le rôle de la République et canton de Genève dans le soutien à la culture,
- l'entrée en vigueur de la nouvelle loi fédérale sur l'encouragement de la culture (LEC) le 1^{er} janvier 2012 qui instaure le dialogue culturel,
- le développement de la région,
- la coopération initiée par le Groupe de concertation culturelle des communes,
- la nécessité de renforcer le soutien à la culture à Genève et son rayonnement,
- la volonté de la République et canton de Genève de développer sa politique culturelle,
- les dispositions du PL 10908 portant sur la répartition des compétences, la concertation, le soutien aux institutions, à la création, à la relève et au patrimoine, la formation, l'accès à la culture et la prévoyance sociale,

Le département de l'instruction publique, de la culture et du sport du canton et le département de la culture et du sport de la Ville de Genève (ci-après « les départements ») établissent cette déclaration en affirmant leur volonté de renforcer la coopération culturelle entre les collectivités publiques.

La présente déclaration fait suite aux discussions ayant d'ores et déjà pris place lors de l'élaboration du projet de loi sur la culture avec l'ensemble des communes et les représentant-e-s des acteurs culturels ainsi qu'aux travaux préparatoires menés par le Service cantonal de la culture et le Département de la culture et du sport de la Ville de Genève.

Les départements s'engagent à coopérer avec les différents partenaires publics, notamment les villes et les communes du canton et de la région.

La première étape de ce processus de travail doit permettre de dégager des priorités d'actions sur le soutien aux institutions d'importance régionale, plus particulièrement dans les domaines de la musique, du théâtre, du livre et des musées.

Afin d'initier une nouvelle dynamique en matière de coopération autour des institutions d'importance régionale, la Ville de Genève et la République et canton de Genève s'engagent à travailler de concert en vue de proposer de nouveaux modèles de gouvernance et de financement concernant les institutions suivantes : le Grand Théâtre et l'Orchestre de la Suisse romande, le Musée d'art et d'histoire et le Musée d'art moderne et contemporain, la Nouvelle Comédie et le Théâtre de Carouge (en partenariat avec la Ville de Carouge), la Bibliothèque de Genève et la Fondation pour l'écrit du Salon international du livre et de la presse de Genève.

Ces nouveaux modèles de coopération initieront de nouvelles répartitions de compétence et de responsabilité et de nouvelles structures de gouvernance et de financement dans l'objectif de renforcer les institutions et leur rayonnement.

De nombreux autres dossiers culturels seront également étudiés, comme le soutien à la création et au rayonnement artistiques ou encore la planification des lieux culturels dans l'aménagement du territoire.

Cette déclaration d'intention marque la volonté des départements de coopérer dans le domaine de la culture et de l'accès à la culture ainsi que leur volonté de clarifier les rôles de chaque collectivité publique.

Fait à Genève le 12 juin 2012.

Sami Kanaan

Conseiller administratif chargé du
département de la culture et du sport

Charles Beer

Conseiller d'Etat chargé du département de
l'instruction publique, de la culture et du sport

Annexe n° 12

Retranscription de la Conférence de Sami Kanaan à l'Institut national genevois,

« Politique culturelle : les mutations nécessaires », octobre 2012

Politique culturelle : les mutations nécessaires

Mesdames et Messieurs,

Chers amis de Genève et de la culture,

Je souhaite tout d'abord remercier très sincèrement l'Institut national genevois, son président Pierre Kunz et sa secrétaire générale Michelle Saudin, de m'avoir invité à échanger ici avec vous autour de la politique culturelle genevoise, son évolution, et les défis des prochaines années.

Le contexte s'y prête d'ailleurs particulièrement bien, puisque le Grand Conseil va très probablement adopter une nouvelle loi cantonale sur la culture, qui pourrait modifier substantiellement le paysage institutionnel genevois.

De plus, les enjeux fondamentaux concernant la fiscalité, comme par exemple le projet de loi, relatif à la péréquation entre les communes genevoises, que vient de déposer le Conseil d'Etat, pourrait avoir des effets considérables sur les grandes institutions culturelles genevoises, comme le Grand-Théâtre ou le Musée d'art et d'histoire. Je reviendrai sur ce contexte politique et son articulation avec les défis propres à la culture dans notre région ;

je peux d'ores et déjà dire que je tiens à apporter des changements dans notre manière d'aborder la culture à Genève.

Je souhaite commencer cette conférence en évoquant trois concepts de base. Il est parfois utile, voire indispensable, de revenir à quelques fondamentaux d'un débat, afin prendre un peu de recul. L'objectif est d'utiliser ces concepts comme un moyen de préciser ma pensée et d'évoquer avec plus de clarté des éléments qui me semble pertinents et importants.

En premier lieu, une notion sur laquelle nous ne nous mettrons assurément pas d'accord ce soir, étant donné la polysémie et le nombre de débats et d'interprétations divergentes dont elle fait l'objet : la culture.

La culture est, selon le dictionnaire Larousse des politiques culturelles, je cite :

« En son sens le plus vaste, qui est anthropologique, le mot culture comprend tout ce qui, dans la vie humaine, n'est pas, par nature, consacré à la reproduction de l'espèce. Cette notion de culture englobe les symboles, les manières de faire, les relations entre humains, et même les outils »

Evidemment, cette définition est extrêmement large, bien plus que ce qui peut relever de l'activité d'un département de la culture, tel que je le dirige. J'aimerais néanmoins retenir de cette définition le caractère essentiel, je dirais même vital, de la *culture*. En dehors d'elle, nous perdons le sens de nos actes ; le vivre-ensemble se résumerait à un – entre guillemets - « survivre-à-côté », on perd la possibilité de se projeter dans l'avenir, de construire un espace commun.

Je tiens néanmoins à m'inscrire une vision large de la culture, qui ne doit pas se résumer aux arts vivants ou même aux arts en général, mais englober aussi la conservation du patrimoine et les sciences, voire les traditions et les coutumes, et surtout toute forme d'action humaine qui est issue de sa créativité, de son imagination, de sa volonté de communiquer et d'exprimer autour de notions, de concepts, d'idées, de propositions, de valeurs, au-delà des besoins matériels et physiologiques de base.

Ce n'est pas par hasard que plusieurs domaines revendiquent ardemment leur place dans le « hit-parade » des arts, ainsi le cinéma qui est considéré comme le 7^{ème} art, l'image animée ou non, le 8^{ème}, la bande dessinée le 9^{ème}.

On voit aussi arriver des revendications qui émanent des arts numériques ou de la gastronomie, pour obtenir une place dans ce catalogue, à la fois très prisé et tout à fait informel. Plus récemment, l'horlogerie s'est manifestée afin de revendiquer la place de 12^{ème} art, ce qui peut plus particulièrement nous intéresser à Genève, cité de l'horlogerie.

Ceci m'amène au deuxième concept que je souhaite évoquer, soit la définition de la vie culturelle de ce même dictionnaire Larousse. La *vie culturelle* y est définie comme:

« l'ensemble des pratiques et des attitudes qui ont une incidence sur la capacité de l'homme à s'exprimer, à se situer dans le monde, à créer son environnement et à communiquer ».

Je retiens de cette deuxième définition l'élément fondamental de la culture comme moyen de se situer pour l'individu, d'affirmer une position propre dans le monde et de communiquer avec autrui.

A l'heure où on évoque régulièrement la perte de repères, la perte de valeurs, la perte de sens, justement, face aux changements rapides et majeurs que nous vivons ; la culture doit être placée au cœur de nos politiques publiques, participer à la création de notre environnement vécu, le fameux *Lebenswelt* de Hüsserl puis Habermas, en opposition à une vision purement fonctionnaliste. Vous l'aurez peut-être compris, je pense par là en particulier à la construction de notre agglomération, au fait que Genève vit aujourd'hui une nouvelle étape de son histoire consistant à briser les murs existants pour assurer un développement harmonieux et ambitieux. Cette fois-ci, les murs ne sont pas des fortifications comme au 19^{ème} siècle, mais des murs institutionnels et mentaux. Le « Grand Genève », comme on l'appelle à présent, constitue un espace géographique, un lieu de flux économiques et humains devenus une réalité incontournable. Il s'agit maintenant d'habiter cet espace de sens, de lui donner un supplément d'âme, d'y créer une réelle identité collective partagée, qui fait de la diversité et des différences, une richesse.

Si des éléments politiques institutionnels seront nécessaires – on a évoqué ici ou là un parlement de l'agglomération -, de même que de gros efforts en matière d'infrastructures, de logements, d'emplois; la culture a un rôle essentiel à jouer dans cette construction, facilitant le dialogue, la rencontre, le vivre-ensemble. Pour reprendre une citation d'André Malraux: «La culture [est] ce qui fait de l'homme autre chose qu'un accident dans l'univers».

Enfin, troisième et dernier concept, celle de *politique culturelle*, dont la définition est - je cite à nouveau:

« Une politique culturelle est un système de finalités, d'objectifs instrumentaux et de moyens voulus par un groupe et mis en œuvre par une autorité. On peut ainsi trouver une politique culturelle dans une entreprise, une institution, un syndicat, un mouvement éducatif, une municipalité ou un pays. Mais quel que soit l'acteur social, dès qu'on parle de politique, il faut

qu'il y ait à la fois un ensemble de finalités, d'objectifs et de moyens (en ressources humaines, financiers ou au niveau juridique) qui soient explicites et rassemblés dans une cohérence par une autorité qui a la légitimité d'agir. »

Premier élément, un « ensemble de finalités ». Aujourd'hui, il est souvent question de politiques publiques, les budgets des collectivités publiques, comme celui du canton de Genève ou plus récemment celui de la Ville de Genève, sont présentés par politique publique.

Pour le domaine qui me concerne, la politique publique est officiellement appelée « culture et loisirs », selon une classification fonctionnelle qui est harmonisée au niveau suisse afin de favoriser la comparabilité des dépenses publiques. Je ne vous cache pas que, si nous n'avions pas ce carcan commun, je ne suis pas certain que j'aurais choisi cette appellation, à la fois trompeuse et réductrice. D'autant plus que, sous « loisirs » vous trouverez les dépenses pour le sport, qui n'est pas qu'un loisir, ou pour les espaces verts, qui ont également des fonctions patrimoniale, écologique et sociale, surtout à Genève.

A l'échelle d'un département comme le mien, la politique publique consiste tout d'abord à rappeler et préciser les *missions*, ce que j'ai fait dès mon arrivée.

Elles sont claires et destinées à être pérennes ; je les citerai, au nombre de 4, uniquement pour le volet culturel :

1. soutenir la création et la diffusion artistique
2. favoriser la démocratisation de la culture
3. conserver et développer le patrimoine
4. contribuer à l'excellence et au rayonnement de Genève

La création, ce qui inclut la diffusion, constitue l'un des fondements d'une action publique dans le domaine de la culture. La création doit se situer au cœur de l'investissement public dans la culture, dans tous les registres artistiques. C'est ainsi qu'on assure le renouvellement de la scène culturelle, le soutien dans la durée à des artistes et donc à la diversité de l'offre culturelle, la promotion d'artistes et de courants émergents, en même temps que de stimuler de nouvelles mises en questions, d'enrichir l'imaginaire et de vivifier le débat citoyen. Genève, ville de culture, est assurément une cité de création. C'est une force indéniable.

L'un des principaux résultats visibles est le nombre record de scènes théâtrales ou encore le fait que la moitié des compagnies de danse soutenues par Pro Helvetia au niveau suisse, sont genevoises, ou que nous avons encore un tissu dense d'écrivains, d'éditeurs ou de librairies, même si ce réseau est aujourd'hui menacé.

Favoriser *l'accès à la culture* est ainsi la deuxième mission de mon département. Objectif, là aussi, central pour une politique publique progressiste. Ce n'est pas une nouveauté et je continuerai à y travailler. C'est probablement la mission sur laquelle on peut noter le plus de différences entre une politique culturelle de gauche et une politique culturelle de droite.

Récemment une journaliste me posait la question de savoir s'il y avait une différence entre une culture de droite et une culture de gauche. J'ai répondu que cette différenciation était

certainement trop binaire et réductrice ; en revanche, j'affirme qu'il y a une vraie différence entre politiques culturelles de gauche et de droite, notamment dans la priorité que l'on accorde à la diversité de l'offre culturelle, ainsi qu'à son accessibilité dans le sens le plus large : matériel (par exemple avec les questions tarifaires) mais aussi face aux handicaps ou à la question des publics qui s'intéressent ... ou non, à l'offre culturelle.

Si l'on ose affirmer aussi que la culture constitue un rempart contre l'obscurantisme et le populisme, nous avons objectivement intérêt à nous préoccuper de l'accessibilité de la culture, ce qui signifie autant veiller à l'attractivité de l'offre culturelle en maintenant une haute exigence de qualité et ainsi faire venir les publics, que d'aller vers ces publics en soutenant la culture « hors-murs ».

Les deux dernières missions, liées au patrimoine et au rayonnement de la ville, sont celles qui seront les plus concernées par les « mutations » évoquées dans le titre de cette conférence.

Je n'entends pas les remettre en question, mais au contraire les ouvrir de manière transversale en veillant à la cohérence avec les deux premières missions. J'y reviendrai dans la suite de mon exposé.

Je reviens à la définition d'une politique culturelle et à son deuxième élément: les objectifs et les moyens. Ceux-ci doivent être, je cite, « explicites et rassemblés dans une cohérence par une autorité légitime » pour constituer véritablement une politique culturelle.

Autant l'annoncer tout de suite : avec une telle définition, Genève n'a pas de politique culturelle.

Pour paraphraser un film américain très grand public: y-a-t-il un pilote dans l'avion? Non. On pourrait d'ailleurs se demander si un pilote est nécessaire. Je réponds assurément que oui. L'utilisation de l'argent public doit pouvoir être expliquée et justifiée, sur la base de missions claires.

Passé l'effet d'annonce propre à une phrase aussi tranchée, je vous propose de commencer par un rapide retour historique sur la gestion de la culture en terres genevoises.

C'est au 19^{ème} siècle déjà, que le canton et la Ville de Genève s'entendent pour que ce soit cette dernière qui se charge de la culture. La situation va assez peu bouger par la suite, la culture devenant de fait une tâche prise en charge par les communes, et les villes en particulier, dans l'ensemble de la Suisse. En 1995, le débat politique genevois est marqué par la « Réforme de l'Etat de Genève » lancée par l'IN100 et l'audit réalisé par Arthur Andersen.

La réforme s'inscrit alors dans l'optique d'économies via la détermination des domaines dans lesquels une action conjointe canton/communes le permettrait.

Cette réforme n'obtiendra pas les économies escomptées, mais amènera l'entrée en vigueur en 1996 de la loi sur l'accès et l'encouragement à la culture, la première loi cantonale traitant directement d'aspects culturels et d'un service cantonal de la culture.

Cette première loi, dont malheureusement personne n'a pris le temps de faire un bilan partagé, présentait le grand intérêt d'ancrer une participation active du canton aux efforts pour le soutien

à la culture, tout en reconnaissant clairement la subsidiarité de son action face aux communes, et notamment à la Ville de Genève, toujours dotée d'un rôle prépondérant en la matière. Dans une république où certaines forces politiques font de la lutte contre les doublons leur beurre politique, à tort ou à raison, cette situation mérite d'être relevée.

A la fin des années '90, Martine Brunschwig-Graf, alors Conseillère d'Etat en charge du DIP, et Alain Vaissade, à l'époque en charge de la culture en ville, commandent un rapport à l'IDHEAP afin de faire évoluer le cadre institutionnel de soutien à la culture à Genève ; il en ressort la nécessité de mieux répartir les tâches et les charges afin d'assurer une plus grande cohérence entre les décideurs, les payeurs et les bénéficiaires. De là, arrive l'idée d'une «conférence culturelle» réunissant les communes et le canton, afin de coordonner l'action des pouvoirs publics.

Les tentatives de mise en place de cette conférence culturelle se soldent par un échec, peut-être parce qu'il était prématuré à l'époque de vouloir mettre ensemble des acteurs publics.

Sans vouloir trop investir de temps dans l'analyse de cet échec, il ne réside certainement pas dans le désintérêt des communes pour la culture, bien au contraire. En effet, c'est à cette période qu'on voit apparaître de véritables programmes culturels dans plusieurs communes genevoises, qui s'ajoutent à l'action menée par la Ville de Genève : Outre Carouge (qui a déjà une longue tradition dans ce domaine), je citerais Meyrin, Onex, Lancy, ou encore Plan-les-Ouates et Cologny.

Je me permets de préciser au passage un fait trop méconnu : le canton de Genève compte entre-temps plus d'une dizaine de « villes », si on considère le seuil de 10'000 habitantes et habitants, et que l'urbanisation entraîne souvent, et heureusement, des envies et des ambitions dans le domaine culturel. Peut-être fallait-il d'abord que ces politiques culturelles s'affirment aux côtés de celle de la Ville de Genève, prépondérante dans son ampleur, et celle de l'Etat, complètement subsidiaire, avant de pouvoir les rassembler !

Le refus du projet intercommunal de Maison de la danse à Lancy à la suite d'une votation populaire en 2006 marquera douloureusement cette période de difficultés pour construire un espace culturel commun à Genève, sur la base d'un rapport de confiance. Toutefois, c'est paradoxalement à la suite de cet échec que s'est mise en place une «concertation culturelle», rassemblement d'abord informel de magistrats délégués à la culture dans les communes, puis instituée comme commission permanente de l'Association des communes genevoises, ouverte à tous les magistrats en charge de la culture qui souhaitent s'y investir.

Cette commission fonctionne de mieux en mieux et a institué un espace inédit de concertation et d'échanges, d'autant plus pertinent que le canton y participe également. C'est ainsi dans ce cadre que des projets ont pu voir leurs différents soutiens se coordonner, comme le Festival de la Bâtie ou plus récemment le Festival Antigél, par le biais d'une allocation annuelle d'un million de francs, issue du fonds intercommunal, permettant de soutenir des projets culturels intercommunaux.

C'est aussi dans ce cadre que l'Association des communes genevoises a reconnu l'importance d'un effort en faveur du Grand-Théâtre de Genève avec une contribution annuelle de 2.5 millions de francs, issue également du fonds intercommunal.

Mais si on parle de cadre commun pour le débat relatif à la politique culturelle à Genève, il serait injustifié de ne parler que des collectivités publiques entre elles, en oubliant le nécessaire

échange avec les milieux culturels eux-mêmes. Historiquement ce dialogue n'existe pas sous une forme institutionnalisée et surtout pas si l'on espère une représentation qui traduise un tant soit peu la très grande diversité culturelle à Genève. Comme souvent dans l'histoire humaine, l'occasion fait le larron.

Ainsi, l'annonce du canton, effectuée en février 2007, de sa volonté de se retirer entièrement du soutien à la culture, opérant au passage un report de charge sur les communes, mais sans aucun transfert d'argent, a généré une mobilisation sans précédent, qui parvient à ses fins et fait annuler ce projet. Relevons que cette mobilisation est surtout issue des milieux autour des arts vivants, les milieux plutôt liés au patrimoine et à la science restant étonnamment discrets.

Cette mobilisation marque surtout le début d'un moment fort de dialogue et de concertation, réunissant l'ensemble des acteurs de la scène culturelle genevoise, via le forum « Art, culture et création », qui naît au printemps 2007 et connaîtra des sessions en février et octobre 2008.

Cet épisode a ainsi donné naissance au « Rassemblement des artistes et acteurs culturels », le RAAC. A la suite de ces forums, le Conseil d'Etat décide, en mai 2009, de créer une commission d'experts indépendants (la CELAC – pour : commission externe chargée de rédiger un avant-projet de loi sur les arts et la culture).

Cet avant-projet posera clairement problème à la Ville de Genève qui voit son rôle historique et ses compétences complètement reniés. Je vous passe les nombreuses péripéties liées aux travaux de la CELAC et à son résultat pour passer à la situation actuelle.

A mon arrivée à la tête de ce nouveau département réunissant culture et sport, en juin 2011, je constate ainsi que les milieux culturels se sentent pris en sandwich entre la Ville et le canton, certains parlent même de prise d'otages.

La situation est en partie due à l'enchaînement historique décrit ci-dessus, en partie – peut-être – à une configuration particulière de personnes et aux rapports de méfiance qui ont pu s'instituer, notamment entre la ville et le canton, mais aussi à la grande ambiguïté du message émanant des autorités cantonales, qui semblent souhaiter à la fois affirmer un rôle important, voire prédominant, tout en restant très vague sur les priorités et bien sûr les moyens, ainsi que sur les conséquences pour les missions et tâches assumées par la Ville de Genève.

Cette situation tendue est néanmoins surtout la résultante des complexités d'un environnement en mutation rapide, face auquel ce n'est pas tellement la culture elle-même qui peine à s'adapter, puisqu'elle est elle-même en constante évolution avec de nouvelles pratiques, de nouvelles techniques et de nouveaux modes de pensées, mais bien le cadre institutionnel, qui doit suivre son temps.

Je pense d'abord aux mutations économiques et technologiques, avec les changements et contraintes imposés par le numérique, ainsi que par la globalisation des échanges, qui se nourrissent mutuellement. Pour le livre, la musique, la presse, mais sans doute aussi pour toutes les autres formes d'expressions culturelles, les conséquences sont importantes, elles imposent de revoir en profondeur et rapidement des modes de fonctionnement anciens. Le rôle essentiel des acteurs privés pour l'économie à vocation culturelle se trouve transformé.

Ces transformations doivent être accompagnées par les pouvoirs publics, car je suis convaincu que l'économie à vocation culturelle - comme les librairies, les cinémas, les magasins de disques - tient une place particulière au sein de notre tissu urbain.

Mon département y travaille activement en ce moment, car l'enjeu est de soutenir la plus-value culturelle et humaine qu'ils représentent, mais sans se substituer à eux. J'entends présenter prochainement des propositions qui soutiennent la chaîne du livre ou le maintien d'un réseau de cinémas indépendants.

Ceci étant, comme souvent dans la vie, l'évolution économique présente aussi des opportunités. Aussi bien Zurich que Bâle ont, ces dernières années, analysé le poids et la nature de ce qu'on appelle désormais « l'économie créative », c'est-à-dire l'activité économique en lien avec une action de création. C'est un secteur très évolutif et varié, qui inclut autant l'acte de création dans le domaine du livre ou des arts de la scène, que des arts numériques, du design, de la publicité ou de l'architecture, et toute la chaîne économique qui l'accompagne. Par ailleurs, ce secteur bénéficie autant d'apports financiers du secteur public que du secteur privé, et représente un domaine en plein essor, qui a en plus l'immense avantage de ne pas seulement présenter un intérêt strictement économique, ou en termes d'emplois, mais aussi de plus value « immatérielle », sur le plan de la qualité de vie, du lien social, de l'animation d'une ville.

A Genève, nous avons déjà à présent un domaine très riche en la matière, alimenté aussi par le renforcement des filières de formation comme la Haute école d'art et de design (HEAD), la Haute école de musique (HEM) ou la Manufacture des métiers du théâtre à Lausanne.

Ce potentiel de croissance est loin d'être épuisé, avec l'effet collatéral bienvenu d'encourager une diversification de notre tissu économique.

L'un des défis, toutefois, est que la globalisation est aujourd'hui nettement plus avancée dans le domaine des capitaux et de la concurrence sans frontières, que des échanges humains. Même si la culture est un domaine qui est censé favoriser les échanges, je constate les difficultés pour assurer la circulation des artistes et autres acteurs culturels, au vu de la fermeture progressive des frontières et des réflexes identitaires croissants. Même dans notre contexte helvétique, le durcissement de la législation sur l'assurance-chômage, votée en 2011 au nom de la soi-disant nécessaire flexibilisation du marché du travail et de l'assainissement des finances publiques, a substantiellement renforcé la précarisation des conditions de travail des artistes.

En lien avec les mutations économiques je citerais les mutations du territoire genevois, que j'ai déjà évoquées en début d'intervention. En 20 ans Genève a connu une croissance démographique considérable, presque effrénée.

Toutefois, cette croissance a été très mal accompagnée sur le plan institutionnel et matériel, nous en payons aujourd'hui un prix élevé, que l'on parle de logements, de transports, d'emplois, ou même de sécurité. Il en découle une ambiance franchement crispée et tendue, un repli presque identitaire que l'on croyait impossible dans un contexte genevois. Cette ambiance se nourrit de problèmes objectifs et fait le beurre de formations politiques populistes qui n'ont aucun autre discours que celui de dénoncer les élites politiques dont ils font pourtant partie, et de désigner des boucs émissaires, allant des frontaliers jusqu'aux Roms. Cette situation nourrit aussi une forme de nostalgie, ce que je qualifierai de mythe du paradis perdu, une Genève qui aurait été idyllique il y a encore 20 ans. Genève a longtemps cru pouvoir se payer les

avantages d'être une petite métropole, sans en payer le prix. Heureusement une prise de conscience est en train de s'opérer, et ainsi un espace régional de mobilisation autour des politiques culturelles de se créer.

La « concertation culturelle », commission des communes genevoises que j'évoquais tout à l'heure, a décidé d'élargir au moins une fois par année ses séances aux élus issus du « Grand Genève », comme Annemasse, Divonne, St-Julien, Ferney ou Nyon, ce qui permettra de donner un coup d'accélérateur et d'amplificateur aux collaborations déjà existantes, comme le Passdanse, les extensions transfrontalières du Festival de la Bâtie ou la carte unifiée d'accès aux bibliothèques.

Cela permettra aussi de matérialiser le volet culturel encore trop embryonnaire du projet d'agglomération numéro deux, signé en grande pompe fin juin 2012. Si la politique culturelle ne peut certainement pas assumer le rattrapage en matière de logements ou de transports, ou corriger les déséquilibres du marché de l'emploi, elle peut amener ce supplément de sens, et plus prosaïquement contribuer à construire ce Grand Genève sur un plan humain.

Si nous n'agissons pas, les conséquences peuvent être sérieuses, cette situation porte en elle les germes puissants de la dislocation du lien social à Genève et donc de sa cohésion.

Un autre défi dans ce même domaine réside dans une nouvelle catégorie de résidents à Genève, soit les expatriés travaillant dans le secteur financier, banque ou négoce, et qui a priori ne semblent connaître de Genève que les derniers bars à vin à la mode, lounge, tapas... Il paraît vital de créer des occasions de liens et d'intégration, par analogie avec celles qui avaient permis enfin de faire des progrès vers la Genève internationale classique, soit le monde onusien.

Mutations dans les partenariats également, avec la multiplication – positive au demeurant – des collectivités impliquées, au niveau local et national, et par-delà les frontières. Multiplication aussi avec la nécessité imposée par les contraintes budgétaires et économiques de trouver de plus en plus souvent des compléments de financement auprès de partenaires privés. Mutations institutionnelles également, avec les incertitudes liées au processus de la Constituante, ou à l'établissement d'organes politiques à l'échelle de l'agglomération.

Nous nous trouvons donc bien à un moment charnière, où un ensemble d'incertitudes rend plus difficile le fait de parvenir à une action culturelle rassemblée de manière cohérente par une autorité légitime, pour reprendre la définition de ce qu'est une politique culturelle.

C'est aussi un moment propice pour faire ce travail de fond, sortir d'une situation où chacun travaille dans son coin, sans réellement prêter attention à ce qui se fait à quelques kilomètres et entamer cette mutation nécessaire, qui réclame un pilotage assumé de la politique culturelle genevoise. Un quotidien a d'ailleurs titré quelques mois après mon arrivée à la tête de la culture à Genève : « la méthode Kanaan ». Ma « méthode », entre guillemets, consiste à agir avec bon sens, soit à mettre l'ensemble des acteurs du domaine autour de la table afin de parvenir à une action concertée, coordonnée, bien comprise et acceptée. Ce dernier point n'est pas le moins important. J'entends régulièrement, de la part d'acteurs culturels également, qu'il faut faire des choix pour la culture à Genève. Pourtant, l'histoire nous montre que dès qu'on essaie, les blocages pleuvent.

C'est donc sur la base de cette «méthode kanaan» que j'entends construire une politique culturelle solide, créative, riche et ambitieuse pour Genève. Cette méthode permet au plus grand nombre de participer et de comprendre mes choix, que je veux clairs et fondés.

Premier exemple et première mutation voulue, la recherche de synergies institutionnelles. On s'approche de la conclusion du processus visant à initier une nouvelle loi cantonale sur la culture. Le projet vient d'être adopté à une très large majorité en commission de l'enseignement et de la culture du Grand Conseil, dans une version qui convient à la Ville et aux communes, puisque le principe de concertation entre canton et communes est défini comme étape préalable avant la définition et la mise en œuvre d'une politique cantonale spécifique dans ce domaine. Les travaux autour de ce projet de loi ont aussi permis de progresser dans un domaine très sensible, qui est la prise en compte de toute la diversité de la culture à Genève.

Lors de la publication du projet de loi, nous avons découvert dans l'exposé des motifs qui l'accompagnait, et sur lequel la Ville ou les autres acteurs concernés n'avait pas été consultés, contrairement au projet de loi lui-même, une interprétation très surprenante de la vision qu'avait le Conseil d'Etat des institutions d'importance majeure. Cet épisode très significatif avait abouti à la notion très médiatisée de « shopping list », car ce texte faisait référence, sans justification particulière, à une liste fort éclectique d'institutions devant bénéficier du soutien cantonal en cas d'adoption de la loi. Le Grand-Théâtre et l'OSR, le MAMCO, la Fondation Bodmer ou le Festival de la Bâtie, pour citer les principaux exemples. Aucune mention des grands musées municipaux ou de la Bibliothèque de Genève, soit le cœur du patrimoine genevois !

Depuis, la situation a évolué de manière prometteuse, puisque mon homologue cantonal Charles Beer et moi-même avons signé en juin une Déclaration d'intention consacrée aux institutions culturelles majeures, décidant de travailler de concert autour de celles qui présentent des échéances décisives ces prochaines années :

Musée d'art & d'histoire et MAMCO dans le domaine des musées, Grand-Théâtre et OSR dans le domaine de l'art lyrique et symphonique, Nouvelle Comédie et Théâtre de Carouge dans le domaine des arts de la scène, et enfin, Bibliothèque de Genève et Fondation pour l'écrit. Des séances de travail ont lieu tout cet automne pour concrétiser cette Déclaration.

Ce processus est d'autant plus essentiel que de sombres nuages pointent à l'horizon en ce qui concerne la fiscalité genevoise, avec la révision prévue de la taxation des entreprises en raison du droit européen, révision qui pourrait entraîner une diminution des recettes pour les collectivités genevoises de plusieurs centaines de millions de francs, et qui pourrait également entraîner des velléités de suppression de la taxe professionnelle communale qui rapporte 120 millions de francs par an à la Ville de Genève, soit 10% de ses recettes, ou encore la volonté du Conseil d'Etat de repenser la péréquation entre les communes genevoises, ce qui signifierait une autre perte de 120 millions de francs pour la Ville de Genève. Et là, je ne vous parle que des révisions fiscales et pas de l'impact éventuel de la crise financière pour Genève.

Deuxième exemple de cette méthode, plus spécifique, les Rencontres théâtrales qui ont lieu actuellement et jusqu'en mars 2013. J'ai souhaité ces rencontres afin d'ouvrir un espace de débats plus large et de réflexions plus approfondies que ce qui est possible normalement. J'ai aussi souhaité dès mon arrivée à la tête de la culture en Ville de Genève rassembler les acteurs du monde du théâtre et des arts de la scène, sans attendre qu'une crise le réclame, comme ce fut le cas en 2007 au moment de la création du Rassemblement des artistes et acteurs culturels. Ces rencontres seront l'occasion d'aborder la place du théâtre dans, et par rapport à

la cité, les missions spécifiques des théâtres publics, le soutien aux compagnies indépendantes, les métiers du théâtre, la Nouvelle Comédie, projet phare qui doit pouvoir jouer un rôle de pôle d'excellence pour le théâtre à Genève, la médiation culturelle, le rayonnement du théâtre romand, ou encore de pousser plus loin la réflexion sur les partenariats entre collectivités et artistes. La soirée consacrée au rayonnement du théâtre romand a d'ailleurs lieu en février 2013 à Lausanne, en coordination avec mes collègues Daniel Brélaz et Grégoire Junod, de l'exécutif lausannois.

Troisième exemple, les Etats généraux des musées, dont la phase de préparation en ateliers vient de débiter. Un processus qui s'étalera jusqu'à la fin de l'année 2013 et qui doit permettre aux professionnels des institutions muséales genevoises d'établir ensemble quels sont les instruments nécessaires à répondre aux exigences et objectifs politiques que j'ai établi. Ce processus est aussi un moyen de mobiliser ensemble les forces des musées publics et privés, de prendre mieux en compte les attentes du public, et de puiser dans leurs forces, leurs compétences, leur patrimoine pour accompagner les mutations du territoire et de la société à Genève. Qui d'autre que les musées peuvent mieux établir un lien entre le passé et le présent, entre ailleurs et ici ? Il s'agit de convaincre les professionnels des musées de l'intérêt d'une politique commune, de la nécessité de conquérir de nouveaux publics et de mener une promotion cohérente, sous peine d'être sérieusement remis en question. Je reviendrai dans un instant sur la situation des musées et leur évolution, en abordant la question des institutions.

Pour cela, je dois faire un détour en évoquant un livre co-signé par Pius Knüsel au début de cette année: Kulturinfarkt, l'infarctus culturel. Dans celui-ci, l'ancien directeur de Pro Helvetia lance une proposition volontairement polémique: fermer la moitié des institutions afin de libérer ces moyens pour d'autres types de cultures, par exemple autour des supports et contenus numériques, des migrations, en faveur des jeunes, etc. Autant je peux entrer en matière sur ces constats, qui sont passionnants à discuter – j'ai d'ailleurs invité Pius Knüsel au prochain séminaire des cadres de mon département - autant je récuse l'opposition simpliste entre institutions, ou entre institutions et autres domaines de l'action culturelle.

Les institutions, en particulier patrimoniales, remplissent une des quatre missions fondamentales de la culture, et ceci est valable aussi à Genève. L'excellence scientifique reconnue de nos musées et l'importance de notre patrimoine ne doivent pas être négligés.

En revanche, nos institutions doivent impérativement, et c'est là précisément une mutation nécessaire, s'ouvrir encore beaucoup plus et jouer le rôle de plates-formes de projets communs avec d'autres acteurs culturels, par exemple les arts de la scène, les arts numériques, voire avec d'autres domaines de la société comme le sport. Elles jouent un rôle central pour assurer la continuité des savoirs, la transmission d'un patrimoine et la pérennité d'un développement artistique et scientifique, mais doivent à présent aussi parvenir à s'ouvrir sur la cité, oser le hors-murs au sens propre comme au figuré, devenir des lieux d'échanges, de rencontre, d'éducation, d'émotion partagée, de débat, de proposition. Bref, de véritables lieux de vie pour la population de Genève.

Longtemps oubliés, voire clairement négligés, il faut maintenant allouer des investissements conséquents à nos institutions, afin de rattraper un retard conséquent et potentiellement fatal pour elles. Ces investissements sont une condition nécessaire de l'évolution des institutions.

Le Musée d'art et d'histoire (MAH) a besoin des nouveaux espaces promis par son extension et co-financés à parts égales par les partenaires privés, la Nouvelle Comédie est essentielle pour la scène genevoise des arts vivants, de même que les travaux au Bâtiment d'art contemporain (BAC), au Grand Théâtre, à la Bibliothèque de Genève ou à la Maison Tavel.

J'insiste sur le fait que ces investissements nécessaires ne représentent qu'une partie du travail à accomplir pour réaliser les mutations nécessaires en matière de politique culturelle, les projets mobilisateurs et transversaux en étant une autre, tout aussi essentielle.

J'aimerais, dans ce sens, terminer par un certain nombre d'exemples concrets illustrant l'intérêt et la nécessité d'allier le renforcement des institutions et leur ouverture sur la cité.

Ainsi, dans le domaine de l'art contemporain, la rénovation du Bâtiment d'art contemporain doit s'accompagner, d'une part, de l'intention, à terme, de pouvoir construire un véritable écrin architectural pour un Musée d'art moderne et contemporain dans le périmètre de Praille-Acacias-Vernets, mais aussi de mobiliser l'art contemporain vers les habitantes et habitants, par exemple en initiant une série de projets artistiques dans les quartiers, pour marquer la transformation des places de Genève, ensemble avec les acteurs de ces quartiers, ou la volonté de marquer l'année 2015 par un événement majeur d'art contemporain dans l'espace public autour de l'image, ou encore de faire sortir les collections du Fonds municipal d'art contemporain, le FMAC, de leurs dépôts et de favoriser un « FMAC mobile » dans des lieux décentralisés.

Autre exemple, celui des métiers liés à la culture, y compris les métiers invisibles pour le public, avec l'instauration à Genève des « Journées des métiers d'art », dont une édition pilote a eu lieu début avril 2012 dans les ateliers des décors du Grand-Théâtre, et qui dès 2013, verra les ateliers, laboratoires, coulisses, d'un nombre croissant de musées, de théâtres, de bibliothèques, s'ouvrir au public.

Je citerais encore, dans le cadre de cette collaboration renforcée entre musées genevois privés et publics, le projet de faire de la Journée internationale des Musées, en mai, un événement de référence, ou la mise en place de parcours muséaux à Genève, pour marquer la richesse du tissu genevois en la matière.

Enfin je citerais le développement des manifestations autour du lien entre art et science, à partir d'exemples réussis comme la Nuit de la Science ou l'accueil au CERN d'une résidence d'artistes.

J'ai évoqué l'arlésienne de la politique genevoise consistant à réclamer des choix en matière de politique culturelle, tout en récusant tout sacrifice, lorsqu'un choix peut conduire à renforcer une institution ou une activité au détriment de l'autre. Y a-t-il un pilote dans l'avion ? Il faudrait plutôt se demander si Genève souhaite réellement un pilote dans l'avion, et pas juste un tiroir-caisse. L'un des avantages qui en résulte certainement, est la très grande diversité de l'offre culturelle genevoise, ainsi un nombre record de festivals de cinéma, qui ont leur public, mais aucun qui rayonne vraiment au niveau international.

Je pense sincèrement que cette diversité constitue un atout et qu'elle est inscrite dans les gènes de la société genevoise, mais qu'elle ne peut subsister sans renforcement massif du travail en réseau et du partage des ressources autour de projets communs.

Donc, ma réponse est oui, il faut un pilote dans l'avion, mais dans une logique de mobilisation, d'efforts communs et de concertation autour des objectifs et des moyens.

Je l'ai dit, c'est prochaines années ne seront pas simples à Genève, et les défis complexes et nombreux. La culture n'est certainement pas une panacée mais, depuis mon arrivée et au gré de mes tâches et de mes rencontres, je suis impressionné par l'extraordinaire richesse de notre cité en matière de créativité, d'énergie, de compétences, de savoirs, d'engagement, de patrimoine et donc du potentiel considérable que recèle cette richesse.

Nous avons à la fois la chance, le plaisir et le devoir de mobiliser ensemble ce potentiel au service de Genève, et je suis heureux, et même fier, de pouvoir y contribuer.

J'aimerais terminer en évoquant ma fierté lorsque je réalise que Genève a confié sa destinée culturelle à quelqu'un aux origines bernoise et libanaise, ayant grandi à Bienne puis étudié à Zürich et à Genève, où je suis établi depuis bientôt 20 ans à Genève. Ce sont ce brassage et cette diversité culturelle qui sont représentatifs de notre Ville et constitue la mosaïque belle et fragile qu'elle représente.

Comme le dit un proverbe africain: "La culture est la possibilité même de créer, de renouveler et de partager des valeurs, le souffle qui accroît la vitalité de l'humanité."

Merci de votre attention !

Annexe n° 13

Feuille de route du Département de la culture et du sport de la ville de Genève

2014



Rechercher

MISE À JOUR: 24.10.2014

Feuille de route

Feuille de route du Département de la culture et du sport.

1) Renforcer l'ouverture et l'interactivité des institutions municipales sur la Cité

- Mener les Etats Généraux des musées
- Mettre en place la récolte et l'analyse des données sur les publics
- Implémenter un concept de médiation à l'échelle du département
- Définir une politique d'acquisition commune
- Mettre en place une politique de promotion en collaboration avec les institutions privées (tourisme, promotion commune, voie des musées, nocturnes, etc.)
- Initier une stratégie de valorisation de la photographie

2) Développer et valoriser les activités culturelles et sportives «hors murs»

- Développer un concept de valorisation des activités culturelles et sportives «hors murs»
- Organiser une démarche coordonnée des interventions artistiques dans l'espace public
- Développer un événement fédérateur autour de l'art contemporain à Genève
- Augmenter les installations légères et les activités sportives dans les quartiers (sports urbains, patinoires de quartier, etc.)

3) Créer un pôle d'excellence des arts de la scène autour de la Nouvelle Comédie

- Mener les Rencontres théâtrales
- Positionner les arts de la scène au niveau régional, notamment en lien avec la Nouvelle Comédie, le Pavillon de la danse et la Maison de la musique
- Renforcer, au niveau romand, le rayonnement des arts de la scène en Suisse et à l'étranger
- Affirmer une stratégie de développement de la scène lyrique genevoise à long terme

4) Faire exister le concept d'économie créative, en coopération avec des partenaires privés et institutionnels

- Valoriser les emplois du secteur (métiers d'art)
- Organiser avec nos partenaires un état des lieux sur l'économie créative
- Renforcer le soutien aux arts numériques (bourses, projets, rencontres, festivals, etc.)
- Réformer les mécanismes de soutien aux musiques actuelles
- Développer les outils de soutien pour la sauvegarde des entreprises à vocation culturelle (librairies et éditeurs, cinémas indépendants, etc.)

5) Clarifier les conditions de soutien à la relève sportive, de la base à l'élite

- Mettre en place un nouveau concept de soutien à la relève sportive d'élite et l'appliquer à 4

disciplines sportives

Définir la nature de notre participation au projet de Nouvelle Patinoire au Trèfle-Blanc (investissement et fonctionnement)

Conventionner les principaux sports d'équipe

6) Faire évoluer les politiques culturelles et sportives en tenant compte d'un territoire en pleine transformation

Élargir le partenariat public autour des institutions culturelles et sportives majeures

Mettre en place une politique de partenariat public-privé au niveau du département

Renforcer les outils de concertation culturelle à l'échelle de l'agglomération ainsi qu'à l'échelle de la métropole lémanique

Produire l'image directrice de la politique culturelle et sportive du département

Contacts

Félicien Mazzola

Collaborateur personnel

Tél.+41 22 418 95 25

[felicien.mazzola\(at\)ville-ge.ch](mailto:felicien.mazzola(at)ville-ge.ch)

» [Télécharger la vCard](#)

Elvita Alvarez

Collaboratrice personnelle

Tél.+41 22 418 65 24

[elvita.alvarez\(at\)ville-ge.ch](mailto:elvita.alvarez(at)ville-ge.ch)

» [Télécharger la vCard](#)

Partager cette page



Facebook



Twitter



LinkedIn



Google+

[Retour en haut de page](#)

Découvrir d'autres pages du même chapitre :

POLITIQUE CULTURELLE ET SPORTIVE

[Feuille de route](#)

[Bulletin de politique culturelle et sportive](#)

[Politique des arts de la scène](#)

[Politique muséale](#)

[Journées de l'économie créative et culturelle](#)